

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

VÉRO & MOI :
ÉCRITURE DRAMATIQUE FONDÉE
SUR LA PAROLE MÉDIATIQUE ET LE MONTAGE

MÉMOIRE CRÉATION
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN THÉÂTRE

PAR
MIREILLE PARIS

MARS 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à ma directrice, Marie-Christine Lesage, et à mon directeur, Olivier Kemeid. En formant une équipe de rêve, à la fois complémentaire et bienveillante, vous avez su m'accompagner avec générosité, patience et sensibilité.

Merci à mes précieux amis et complices, Catherine et Patrick. Fidèles au poste, jamais vous n'avez cessé de m'encourager ni, surtout, de me faire rire.

Merci à mes merveilleux interprètes : Martin, Muriel, Simone et, à nouveau toujours là, Catherine. C'était un véritable honneur et un immense bonheur de vous voir donner vie à mon premier texte de théâtre.

Merci à mes irremplaçables parents, Alain et Rachelle, mes grandes inspirations. Votre soutien est inestimable.

À Louis et Victor, je vous aime.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I PRATIQUE ET ICÔNE MÉDIATIQUES : SOURCES POUR UNE ÉCRITURE DRAMATIQUE	7
1.1 Mise en contexte : ma pratique médiatique.....	7
1.2 Véronique Cloutier en tant qu'objet d'étude.....	9
1.2.1 Le mythe contemporain	10
1.3 Premières pistes de réflexion	14
1.3.1 Fabrication de mythes	14
1.3.2 Le capitalisme artiste	15
1.3.3 Le reflet d'Oprah : perspective sociologique.....	17
1.3.4 Simulacre de la divinité.....	19
1.4 Matières premières et sources d'écriture.....	20
1.4.1 La parole de Véro.....	20
1.4.2 L'autoethnographie comme source d'inspiration	21
1.4.3 L'autofiction.....	22
1.5 Le montage.....	23
1.5.1 Créer avec la « parole de Véro ».....	24
1.6 Conclusion.....	30
CHAPITRE II DU DOUTE FÉMININ AU DOUTE FÉMINISTE	32
2.1 Nouvelle piste de recherche	37
2.2 Le syndrome de l'imposteur.....	40
2.3 La phénoménologie féministe du doute	43
2.3.1 Domination masculine dans mon milieu : les statistiques	44
2.3.2 Être ou ne pas être féministe	47
2.3.3 L'intentionnalité entravée de Young.....	48
2.3.4 Le doute de soi intellectuel	50

2.4	L'intentionnalité entravée et moi	52
2.4.1	Bretécher et moi : l'ambivalence féministe	54
2.4.2	<i>Croc</i> : première incursion humoristique	61
2.4.3	Pas féministe	65
2.4.4	De Bretécher à Bazzo : le féminisme et elles.....	68
2.4.5	Paulette Arsenault, Directeur de création	70
2.4.6	Bazzo face au sexisme	80
2.5	Le mythe de Véro à travers le prisme féministe	84
2.5.1	Véro et <i>Elle</i>	85
2.5.2	Véro et la culture de la confiance en soi	86
2.5.3	Véro et les stéréotypes	91
2.5.4	Véro et moi.....	94
	CONCLUSION	96
	ANNEXE 1 VÉRO ET MOI.....	100
	ANNEXE 2 SOURCES MÉDIATIQUES CITÉES DANS VÉRO ET MOI	156
	BIBLIOGRAPHIE	160

RÉSUMÉ

Le présent mémoire s'intéresse au potentiel dramaturgique de la parole médiatique de Véronique Cloutier. Inspirée par les *Mythologies* de Roland Barthes (1957), cette recherche-crédation imagine Véro en « véritable trésor mythologique ».

Ce projet est né d'une idée initiale : créer une pièce de théâtre à travers un « montage » d'authentiques extraits d'entrevues, de propos et de déclarations de l'icône québécoise.

Le premier chapitre situe l'origine de ce projet d'écriture : en tant que réalisatrice en télévision, des questionnements professionnels m'ont menée à vouloir interroger l'impact et le pouvoir du langage de Véro. Au départ, Barthes, Baudrillard, Aschoff, Lipovetsky et Serroy me guident dans cette quête.

Après l'écriture et les lectures publiques de la pièce *Véro et moi*, un nouvel angle de recherche s'est imposé. Le deuxième chapitre explore ainsi des théories féministes qui m'étaient jusqu'alors inconnues. J'amorce alors un récit autoethnographique sur les traces de Fanny Britt, Marie-Anne Casselot, Iris Marion Young, Alia Al-Saji, Sara Ahmed et Martine Delvaux. Ce parcours – que je n'avais pas anticipé – me permet de boucler la boucle en tissant des liens étonnants avec mes questionnements professionnels initiaux et la parole de Véro.

Mots clés : Véronique Cloutier, écriture dramatique, parole médiatique, montage, Roland Barthes, mythologie, Marie-Anne Casselot, féminisme, autoethnographie.

INTRODUCTION

*Le bonheur, c'est une série de petites choses
au quotidien. Et la certitude qu'on est à la
bonne place, dans la bonne vie.
(Véronique Cloutier, 2015¹)*

Véro est partout : à la radio, à la télévision, sur sa chaîne web, sur scène avec son spectacle d'humour, à la une de son magazine, à la tête de sa collection de vêtements, à la barre de sa fondation. Elle propage sa parole, sa marque et son esthétisme en se fondant dans le décor québécois. Comment son image médiatique, à la fois intime, accessible et synonyme de perfection, influence-t-elle celles qui y sont exposées ?

J'ai les mêmes intérêts que pas mal toutes mes lectrices, c'est-à-dire que je suis une fille de 40 ans, j'ai des enfants, je travaille, j'suis un peu essoufflée, j'essaie à travers ça d'être *cute*, d'être en santé, de faire à manger, de m'habiller *cute*, et je me questionne sur la psychologie, pis l'éducation de mes enfants, pis où est-ce que je m'en vais dans vie...
(Véronique Cloutier, 2015²)

¹ Citée dans *Miroir, miroir : vivre avec son corps : un recueil de 30 témoignages* (2015), p. 69.

² En entrevue avec Paul Arcand à l'émission de radio *Puisqu'il faut se lever*, 98,5 FM, le 19 novembre 2015.

Je suis cette mère de 40 ans, un peu essoufflée qui essaie d'être *cute* et en santé... Le message de Véro m'est destiné et il me trouble. Je me reconnais étrangement dans sa description tout en étant incapable de ressembler au modèle idéal qu'elle expose : cette aisance, ce succès, cette famille rêvée, ces cheveux parfaitement teints et coiffés, ce maquillage naturel si bien dosé...

À force d'être exposée à l'incarnation de son bonheur lumineux, à l'abondance de ses conseils mode-beauté et à ses leçons de mieux-être, je me suis mise à m'imaginer une vie parallèle où je me laisse guider par la voix de Véro pour voir où cela pourrait bien me mener.

Avec la pièce *Véro et moi*, je souhaite interroger l'impact et le pouvoir du langage de Véro en le transposant pour la première fois au théâtre. En suivant Véro, peut-on trouver la bonne place, dans la bonne vie ? Mon autofiction explore cette question en illustrant la contamination de Mireille par l'entité Véro.

Étant réalisatrice en télévision, j'ai amorcé ce projet avec le désir d'élargir mon territoire créatif. En établissant ma pratique professionnelle et l'image de Véronique Cloutier comme étant mes deux sujets de recherche et d'observation, ce mémoire-crédation est l'occasion de m'investir dans une nouvelle approche en interrogeant : comment transposer mon expérience médiatique dans une création artistique ? Comment métamorphoser mon processus créatif en me nourrissant de mes observations et de mes compétences professionnelles ? Puis-je m'inventer une nouvelle méthode de création en me déplaçant sur le terrain de la théâtralité ?

Pour établir le cadre de ma propre dramaturgie, je souscris à une méthode autoethnographique puisque je me penche sur l'étude de mon propre terrain professionnel, soit le milieu de la télévision, là même où Véro a amorcé sa carrière médiatique. Je suis une observatrice-participante qui exécute des contrats télé.

J'adhère donc à une des descriptions d'origine de cette nouvelle branche des sciences sociales, alors qu'en 1979 Hayano qualifiait les autoethnologues ainsi : « anthropologists of their own people, in which the researcher is a full insider » (Ellis et Bochner, 2000, p. 739). En observant les coulisses de ma propre pratique, je m'intéresse du même coup à la culture pop, en particulier aux mécanismes qui se cachent derrière la fabrication d'icônes comme Véro : « Autoethnography has become the term of choice in describing studies and procedures that connect the personal to the cultural » (*Ibid.*, p. 740).

Rayonnant aujourd'hui en puissante icône de la culture populaire québécoise, Véro est « l'œuvre » dans laquelle des milliers de québécoises se reconnaissent, elle est la sainte que l'on veut vénérer... ou consommer sous forme de bikini à l'Aubainerie, de magazine à l'épicerie ou de billets pour le spectacle *Les Morissette II*. En m'inspirant de Roland Barthes, j'ai imaginé Véro en « véritable trésor mythologique » (Barthes, 1957, p. 140). Pour ma création, j'ai puisé dans d'authentiques extraits d'entrevues, de propos et de déclarations de l'icône québécoise ; j'ai exploré le potentiel dramaturgique de fragments médiatiques réels aux sources diversifiées (télé, radio, web, magazine, journaux). Cette matière a constitué la base de mon montage narratif et m'a aussi inspirée des scènes autofictionnelles. J'ai ainsi composé la partition de *Véro et moi* à partir de ces nombreux éléments hétérogènes.

Cette méthode de « bricolage » à partir d'échantillons de paroles réelles, évoque la vision de Lévi-Strauss : « Le propre de la pensée mythique, comme du bricolage sur le plan pratique, est d'élaborer des ensembles structurés, non pas directement avec d'autres ensembles structurés, mais en utilisant des résidus et des débris d'événements : des bribes et des morceaux, témoins fossiles de l'histoire d'un individu ou d'une société » (Lévi-Strauss, 1962, p. 32). Cette image résonne à son tour avec l'analyse des mythes modernes de Barthes qui est elle-même à la source de ma réflexion sur Véro et mon métier. Ainsi, à travers mes propres « témoins

fossiles », je cherche à interroger et à interpréter le sens et les effets de la fabrication d'icônes, d'images médiatiques et de mythes contemporains.

Le présent mémoire a aussi émergé « des résidus et des débris d'événements » récoltés tout au long de mon parcours à la maîtrise. J'ai voulu documenter le processus de création de ma première pièce théâtrale, suivant les conseils de Fortin, qui souligne « l'importance d'accumuler des traces du travail de création » : « Le chercheur prendra grand soin de consigner son vécu sur le terrain. [Dans] son journal de bord, chronique de l'action ou carnet de pratique [...], il consignera des notes méthodologiques, c'est-à-dire les adaptations qui ne manquent jamais de parsemer le parcours d'une étude en art où l'imprévisible émerge et se doit d'être ainsi » (Fortin, 2006, p. 101).

L'imprévisible s'est manifesté sous forme d'un blocage créatif : deux ans et demi d'arrêt complet où ma pièce s'est complètement immobilisée. Une longue hésitation où j'ai totalement perdu confiance en mon projet. Ma paralysie créative a fait basculer ma recherche dans une zone inattendue, me faisant dévier vers une nouvelle piste de réflexion.

Le passé est rappelé dans l'hésitation ; la mémoire et l'invention sont ici entrelacées. L'hésitation ne retarde pas seulement, elle ouvre aussi sur l'élaboration et la transformation d'un devenir (Alia Al-Saji³, 2014, p. 143).

Ainsi, ce mémoire se déploie-t-il en deux temps, soit deux chapitres, témoignant d'un « avant » et d'un « après » cette longue « hésitation ».

³ Citée et traduite par Marie-Anne Casselot, 2018, p. 77

Le premier chapitre reflète d'abord la réflexion qui a précédé le processus de création. J'y expose mes questionnements professionnels qui ont fait éclore l'idée de *Véro et moi*. J'y étudie ensuite les pensées et théories de Barthes, Baudrillard, Aschoff, Lipovetsky et Serroy qui me guident dans ma quête de « démasquer » Véro :

Il est dangereux de démasquer les images, puisqu'elles dissimulent qu'il n'y a rien derrière (Baudrillard, 1981, p. 15).

Finalement, j'y décris la méthode de « montage » – importée de mon métier – avec laquelle j'ai cherché à recycler la « parole de Véro » en matière dramaturgique pour la création de ma pièce.

Si j'avais à l'origine le plan d'observer plus en détail mon processus de création, je choisis plutôt aujourd'hui de me pencher davantage sur ce qui l'a bloqué. Ainsi, à la suite des lectures publiques de *Véro et moi* présentées en mars 2019, je me suis questionnée sur ce qui m'avait empêchée de terminer ma pièce plus tôt ; j'étais pourtant si proche d'une version complète avant d'en interrompre complètement l'écriture en 2016.

Au deuxième chapitre, je propose donc un récit autoethnographique de mon enquête pour élucider les causes de mon « blocage créatif ». J'y emprunte des pistes que je n'avais pas envisagées auparavant : le hasard m'a guidée vers des théories féministes qui m'étaient jusqu'alors inconnues. Je m'initie ainsi aux voix de Marie-Anne Casselot, Iris Marion Young, Alia Al-Saji, Sara Ahmed et Martine Delvaux. J'y découvre des liens étonnants avec mes questionnements professionnels qui amorcent ce mémoire, donnant un nouvel éclairage à ma démarche initiale et aussi à ma propre histoire.

Researchers incorporate their personal experience and standpoints in their research by starting with a story about themselves, explaining their

personal connection to the project, or by using personal knowledge to help them in the research process. [...] [The] primary purpose is to understand a self or some aspect of a life lived in a cultural context (Ellis et Bochner, 2000, p. 741-742).

À travers des paroles féministes, médiatiques et artistiques, dont celles de Claire Bretécher et Marie-France Bazzo, je revisite mon passé pour y découvrir les sources des mes doutes. Mon récit devient celui d'une véritable prise de conscience féministe. Mon nouveau regard me permet au final d'approfondir mon analyse de Véro.

Les données autoethnographiques, définies comme des expressions de l'expérience personnelle, aspirent à dépasser l'aventure proprement individuelle du sujet (Fortin, 2006, p. 105).

La création de ma pièce, et aussi de ce mémoire, m'aura permis d'explorer une méthode d'écriture – inspirée de la formule de Lévi-Strauss – en puisant dans les « témoins fossiles » de mon histoire et de la culture pop dans laquelle je baigne.

CHAPITRE I

PRATIQUE ET ICÔNE MÉDIATIQUES : SOURCES POUR UNE ÉCRITURE DRAMATIQUE

Entre travail "alimentaire" et travail artistique, il existe une correspondance, une sorte d'imbrication qui fait réaliser que le destin de l'artiste est lié à son destin d'être humain. (Gosselin et Laurier, 2004, p. 33)

1.1 Mise en contexte : ma pratique médiatique

Je suis conceptrice et réalisatrice en télévision depuis 20 ans. Ma passion pour la création et les médias m'a guidée vers ce métier qui s'est malheureusement peu à peu transformé en travail alimentaire. De plus en plus, je me sens détachée de ce que je fais professionnellement, avec l'impression grandissante de ne fabriquer que du vide. D'où vient mon malaise ? Est-ce que je peux m'en servir comme moteur de création artistique ?

Ma pratique en télévision, telle que définie par l'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec (ARRQ), consiste à diriger « toutes les étapes de création de l'œuvre audiovisuelle » et intégrer « la contribution de tous les collaborateurs dans le

processus de création⁴ ». Ainsi, je chapeaute des équipes diversifiées (caméramans, décorateurs, stylistes, animateurs, comédiens, graphistes, musiciens, monteurs), afin de créer différents types d'émissions (jeunesse, magazine, documentaire). J'aimerais bien croire l'ARRQ qui décrit le réalisateur comme « un artiste, un auteur », mais je n'arrive pas à me reconnaître dans cette affirmation. Oui, je fais un travail de création. Je crée des émissions. Je crée du contenu qui est diffusé pour un public. Pourtant, je sais que je ne fais pas de l'art. Qu'est-ce qui distingue mon travail d'un travail artistique ? En me référant à Adorno, j'apprends qu'« aucune œuvre d'art ne doit être décrite ni expliquée sous les catégories de la communication » (Adorno, 1995, p. 158). Étant bachelière en Communication (Université Concordia, 1994), peut-on donc conclure que j'ai été formée pour ne pas faire d'art ?

Dans mon métier, je réponds à des commandes. Je me conforme docilement depuis des années aux normes imposées par les formats stricts et les formules préétablies de l'industrie publicitaire et télévisuelle. Mes émissions se confondent avec tout ce qui passe en ondes, leur finalité ultime étant de satisfaire aux besoins des producteurs et diffuseurs qui m'engagent. Dans ce contexte, mes créations sont carrément en opposition avec le concept même d'œuvre d'art dont la « finalité a besoin de l'absence de finalité » (Adorno, 1995, p. 148). Après tant d'année à œuvrer dans ce canevas, j'en viens à me demander : suis-je devenue prisonnière d'un moule ? Les émissions pour lesquelles je travaille veulent-elle dire quelque chose ? Ont-elles un sens ? Et moi, ai-je même quelque chose à dire ?

Un étrange concours de circonstances a voulu que mes questionnements se manifestent au moment même où une femme professionnelle de mon âge affichait

⁴ Site de l'ARRQ. <http://www.arrq.qc.ca/index.php?vSection=accueil&vOption=Accueil|Metier> (page consultée le 5 novembre 2015)

partout sa gloire dans un grand blitz médiatique : Véro lançait alors simultanément son magazine, sa série documentaire *Véro inc.* et son premier spectacle d'humour en duo avec son mari Louis. Drôle de hasard : mon conjoint s'appelle aussi Louis. Ce contexte bizarrement circonstanciel m'a inspirée l'idée de l'autofiction théâtrale *Véro et moi*, illustrant l'angoisse grandissante de Mireille, une mère professionnelle désabusée, face à Véro, l'omniprésente incarnation du succès et de la perfection. Le désir de développer l'écriture de cette pièce et d'approfondir ma réflexion sur ma pratique m'a menée à entreprendre ce mémoire-crédation.

1.2 Véronique Cloutier en tant qu'objet d'étude

Plus je me questionne sur mon métier en télévision, plus Véro s'impose comme point d'ancrage de ma réflexion. Icône médiatique et charismatique, à la fois mère de famille accessible et produit de consommation⁵, elle m'apparaît comme la figure emblématique de tout ce qui me fascine et m'inquiète, m'attire et me désole dans mon milieu professionnel, et peut-être aussi dans ma vie quotidienne.

Je suis particulièrement troublée par la nature paradoxale de Véro : elle est adulée pour son « authenticité » tandis qu'elle ne cache aucunement à quel point son image est falsifiée ; sur ses nombreuses plateformes, elle diffuse d'innombrables *making of* où on peut voir toute l'équipe maquilleur-coiffeur-styliste-assistante-et-plus nécessaire pour réaliser le *look* Véro – multiplié à l'infini sur son magazine, dans ses émissions, sur des panneaux publicitaires géants et partout où elle s'affiche.

⁵ L'appellation Véro est à la fois le nom courant de Véronique Cloutier et sa marque de commerce officielle : sa collection de vêtements à l'Aubainerie et son magazine s'appellent aussi Véro.

Comment saisir ce qui est à l'œuvre dans la fabrication d'une icône populaire aux allures aussi « naturelles » ? Dans le fond, que représente Véro ?

1.2.1 Le mythe contemporain

Pour employer la magnifique formule de Roland Barthes, la vedette québécoise n'est, à mon sens, rien de moins qu'un véritable « trésor mythologique », jouant habilement avec son image à la fois « proche et inaccessible » (Barthes, 1957, p.142). À mes yeux, le penseur français décrit parfaitement l'effet Véro : « La fonction du mythe, c'est d'évacuer le réel » (*Ibid.*, p. 253).

En offrant une « critique idéologique portant sur le langage de la culture dite de masse », (*Ibid.*, p. 7) Barthes développe dans ses *Mythologies* une analyse qui me semble cousue sur mesure pour l'icône populaire qu'est Véro. Le sémiologue et essayiste cherche à « ressaisir dans l'exposition décorative de *ce-qui-va-de-soi*, l'abus idéologique qui, à [s]on sens, s'y trouve caché » (p.9). En suivant les traces de Barthes, puis-je trouver ce qui se « cache » derrière « l'exposition décorative » de Véro ?

Il faut bien s'entendre sur ce qui est en jeu dans les *Mythologies*, et qui travaille bien au-delà de l'actualité de l'époque [...]. Fondamentalement, Barthes y prend la société la main dans le sac de son opération régulière et permanente de travestissement, où l'opinion majoritaire (la *doxa*) s'emploie à faire passer pour naturels, donc indiscutables, ses choix [...]. Aujourd'hui encore, et peut-être plus que jamais, on mesure la pertinence de cette analyse (Bernard Comment, 2015, p. 10 et 12).

Entre 1954 et 1956, Barthes observe l'actualité pour « réfléchir régulièrement sur quelques mythes de la vie quotidienne française ». Les temps ont changé. Pourtant, on retrouve dans un de ses chapitres, *Conjugales* (p. 50), une évocation directe à un des grands événements médiatisés de la vie de notre icône québécoise : son mariage en 2012, apparaissant ici figé dans une autre époque.

On se marie beaucoup dans notre bonne presse illustrée. [...] Le mariage de vedettes [...] développe le mythe à peu près pur du Couple (Barthes, 1957, p. 50 et 52).

Je me rappelle avoir acheté le magazine où étaient étalées « en exclusivité » de nombreuses photos du fameux mariage de Véro ; au chalet familial où j'étais alors en vacances, la revue « illustrée » m'avait immédiatement été dérobée par d'autres curieuses de tous âges, toutes très intéressées : tante, cousine, nièce, belle-mère... L'événement populaire « mythique » fait même aujourd'hui une courte apparition dans la plus récente bande dessinée de Michel Rabagliati, *Paul à la maison* (2019). Dans les toutes premières pages, on y voit Paul à l'épicerie, attendant en file à la caisse, face à un étalage de magazines ; il ne peut s'empêcher de prendre le *Elle Québec* pour examiner en page couverture l'heureux couple de mariés, couronné des titres « Exclusif : Véro + Louis, » « Leur mariage de rêve » et « 16 pages de photos exclusives ». Paul, l'air las, remet distraitement le magazine dans son présentoir en pensant : « Grosse affaire !... » (Rabagliati, 2019, p. 17) Plus tard, en écoutant les nouvelles à la télévision, la mère vieillissante de Paul, plus admirative, commente :

Ben oui, elle s'est mariée, la p'tite Véro ! R'garde donc ça si elle a l'air fin ! Pis lui, le p'tit Morissette, y est beau bonhomme en mözusse aussi ! Elle l'a, l'affaire la p'tite Cloutier ! Pis j'te dis qu'elle est forte en plus de ça ! Surtout après les histoires de son père pis Nathalie Simard ! Ça prend-tu un écœurant ! Abuser d'une enfant de onze ans ! Qu'il croupisse en prison ! Ben bon pour lui ! Mon Dieu ! R'garde moi donc les toilettes, toi ! Y a de la vedette là ! (*Ibid.*, p. 34-35)

À travers le personnage plus âgé de sa mère, Rabagliati rappelle ici une part historique de la mythologie de Véro qui sombre peu à peu dans l'oubli : elle est « la fille de Guy », le célèbre impresario de René et Nathalie Simard. Comme le dit la mère de Paul, elle était « la p'tite Cloutier », dont l'illustre père était l'agent et producteur de ses premiers grands succès télévisuels, notamment *La Fureur*. La déchéance du père, condamné à une peine de prison en 2004 « pour les agressions

sexuelles qu'il a commises pendant des années sur deux enfants⁶ », dont Nathalie Simard, n'a pas entaché la carrière de sa fille qui a poursuivi son ascension. Depuis, l'image de la vedette féminine s'est graduellement métamorphosée : Véronique Cloutier, l'animatrice vedette, est devenue Véro, la marque globale à succès.

L'ironie du sort, c'est que Véro est devenue cette marque honnête grâce aux déconvenues de son père Guy Cloutier. Avant que son père plaide coupable à des accusations d'agressions sexuelles sur Nathalie Simard, Véro était une animatrice comme les autres. C'est dans cette épreuve intime et familiale qu'elle a révélé pour la première fois sa résilience et sa force de caractère. [...] Sa façon droite et franche de gérer l'adversité en a fait une sorte d'héroïne populaire, prélude à la marque honnête qu'elle allait devenir (Nathalie Petrowski, 2013).

Cette transformation s'est effectuée alors qu'une figure masculine dominante se substituait à une autre : la fille de Guy Cloutier s'est effacée pour faire éclore la femme de Louis Morissette, agent et producteur de ses nombreux succès télé, ainsi qu'éditeur de son magazine. Avec sa marque ne portant que son prénom, elle délaisse symboliquement son nom de famille, semblant même adopter celui de son mari : elle forme un duo avec lui dans le spectacle d'humour *Les Morissette* et est au centre de la série web *Les Morissette et moi*.

L'évolution de « la p'tite Cloutier » en Véro s'est fait publiquement, en toute transparence et légitimité :

Le mythe ne cache rien : sa fonction est de déformer, non de faire disparaître (Barthes, 1957, p. 227).

⁶ 42 mois de prison pour Guy Cloutier, La Presse, 21 décembre 2004.

Plus que jamais, Véro rayonne aujourd'hui comme une icône pure et simplifiée, évacuant entièrement l'horreur et le traumatisme de « l'affaire Cloutier », pour projeter une incarnation idéalisée de femme heureuse et épanouie, mariée et mère de famille professionnelle, parfaitement maquillée, coiffée et stylée à la une du magazine qui porte son nom, le *Véro*.

Le mythe « abolit la complexité » [...], [il] donne la simplicité des essences, il organise un monde sans contradictions parce que sans profondeur, un monde étalé dans l'évidence, il fonde une clarté heureuse (Barthes, 1957, p. 253).

Dès que je me suis initiée à l'œuvre de Barthes, au tout début de ce projet, j'ai pressenti que j'aurais y trouver des clés essentielles pour décrypter le mythe de Véro. Au départ toutefois, comme la suite de ce chapitre en fait foi, je réussis plus facilement à faire des liens entre les *Mythologies* et mon propre métier en télé : je constate que je suis non seulement consommatrice du mythe de Véro, mais qu'en plus, je contribue au monde de l'artifice qu'elle glorifie. Je suis assimilée au même système qu'elle. Suis-je trop proche de mon sujet pour en discerner les contours ? Suis-je aveuglée par sa sublime « évidence » ?

[L]e mythologue s'exclut de tous les consommateurs de mythe. [...] [L]orsque le mythe atteint la collectivité entière, si l'on veut libérer le mythe, c'est la communauté entière dont il faut s'éloigner. [...] Déchiffrer [un mythe], c'est s'abstraire de ceux qui s'en distraient, de ceux qui s'en réchauffent (*Ibid.*, p. 269-270).

Avant de parvenir à mieux décoder le rôle de Véro, il m'aura fallu traverser le processus de création de *Véro et moi* et, par la suite, mener une recherche sur mes propres doutes. En suivant alors des pistes de réflexion féministes, décrites au prochain chapitre, je m'éloigne d'abord de mon sujet pour finalement mieux y revenir. Grâce aux voix féministes contemporaines qui s'ajoutent aux échos de Barthes, j'arrive alors à voir ce qui m'était invisible au départ ; c'est donc seulement à la fin de

mon deuxième chapitre que je m'ouvre véritablement les yeux sur la signification du mythe de Véro :

[Barthes] éclaire ce qu'il ne faut pas voir, ce qu'il ne faut pas montrer, le ciment de la cohésion qu'on fait passer pour l'évidence ou le sens commun (Bernard Comment, 2015, p. 12).

1.3 Premières pistes de réflexion

Avant que Barthes me permette de démasquer la « fausse nature » (Barthes, 1957, p. 268) de Véro, il m'a ouvert la voie vers d'autres pistes de réflexion, me préparant au processus de création de *Véro et moi*. Ce qui suit est le récit initial de mes premiers pas avec Barthes qui m'ont menés vers Lipovetsky et Serroy ainsi que Baudrillard et Aschoff.

1.3.1 Fabrication de mythes

Je lis Barthes en cherchant des liens à faire avec Véro. Et, à ma grande surprise, je tombe immédiatement sur un passage qui renvoie directement à ma pratique actuelle : les émissions de recettes. En 1957, Barthes pose son regard analytique sur les photos culinaires du journal *Elle*, « un journal précieux, du moins à titre légendaire, son rôle étant de présenter à l'immense public populaire qui est le sien (des enquêtes en font foi) le rêve même du chic ; d'où une cuisine du revêtement et de l'alibi. [...] La cuisine d'*Elle* est une pure cuisine de la vue » (Barthes, 1957, p. 140). Plus de soixante ans plus tard, j'absorbe ces délicieuses phrases alors même que je suis en pleine post-production d'une nouvelle émission de recettes pour laquelle j'ai réalisé des dizaines de *beauty shots* de plats alléchants, tous préparés par une équipe de stylistes culinaires chevronnés. Et voilà que ça me frappe : mes *beauty shots* de bouffe et l'image immaculée de Véro, n'est-ce pas exactement le même procédé de fabrication ? Véro et moi... fabricatrices d'images « mythiques » ?

1.3.2 Le capitalisme artiste

Je désire observer et réfléchir aux fonctions et aux effets de la fabrication du réel à laquelle je participe. Je veux interroger le sens et les formes des mythes contemporains, dont fait partie Véro et les incontournables émissions de recettes qui constituent mon gagne-pain actuel. Je m'intéresse aux observateurs de notre époque, tels Lipovetsky et Serroy qui englobent toutes ces « productions symboliques » sous l'appellation de « capitalisme artiste », lequel est décrit comme « le créateur d'un imaginaire social, d'une idéologie, de mythologies signifiantes. La société de consommation "est à elle-même son propre mythe", écrivait justement Baudrillard [...], une constellation inédite de valeurs capable de faire rêver les masses » (Lipovetsky et Serroy, 2013, p. 128).

Le capitalisme artiste est ce système qui incorpore de manière systématique la dimension créative et imaginaire dans les secteurs de la consommation marchande. S'appuyant sur l'exploitation commerciale des émotions, il combine deux pôles a priori antinomiques : le rationnel et l'intuitif, le calcul économique et la sensibilité (Gilles Lipovetsky, 2013⁷).

Force est de constater à quel point Véro s'inscrit parfaitement dans cette logique de marchandisation artistique, s'autoproclamant être un « produit » dans la docu-réalité *Véro inc.* :

Je le vois que je suis un produit.

- Véronique Cloutier⁸

⁷ Interview dans Libération, *Le « capitalisme artiste » ne fait pas le bonheur*, 25 avril 2013. https://www.liberation.fr/futurs/2013/04/25/le-capitalisme-artiste-ne-fait-pas-le-bonheur_899049

⁸ Extrait de l'émission *Véro inc.* – diffusée à Canal Vie, 2013 – cité dans *Sa vie comme franchise, Véro inc. ou Véronique Cloutier comme marque*, Le Devoir, 10 octobre 2013.

Véro assume parfaitement son statut de marque⁹ de commerce, qu'elle soigne avec fierté, ce qui du même coup lui rapporte d'énormes succès de vente avec sa ligne de vêtement à l'Aubainerie, son magazine, sa chaîne web, son émission de radio, ses animations de Galas, ses billets de spectacle... Et Véro ne se contente pas de propager sa propre image mythique pour faire « rêver les masses ». Elle est aussi porte-parole québécoise de l'icône suprême de la fabrication des mythes modernes : *Walt Disney World*. Baudrillard offre d'ailleurs une autre piste de réflexion en qualifiant *Disney* de « modèle parfait de tous les ordres de simulacres enchevêtrés » (Baudrillard, 1981, p. 24). Sa vision du parc d'attraction pourrait s'arrimer à l'image même de Véro :

L'imaginaire de *Disneyland* n'est ni vrai ni faux, c'est une machine de dissuasion mise en scène pour régénérer en contre-champ la fiction du réel. [...] Il ne s'agit plus d'une représentation fautive de la réalité (l'idéologie), il s'agit de cacher que le réel n'est plus le réel, et donc de sauver le principe de réalité (Baudrillard, 1981, p. 24).

Autrement dit, dans un monde où tout est devenu artificiel, une fabrication aussi artificielle devient le « nouveau réel ». Véro est vraie parce que, justement, elle est fabriquée. Véro et son public (dont moi) sont-ils prisonniers de cette pensée circulaire sans fin ? C'est le vertige que je ressens en regardant les publicités de Véro à *Disney World*¹⁰, véritable plongée dans les profondeurs du « vide », tel que décrit par Lipovetsky. Dans une mise en abyme presque terrifiante, on trouve dans son ouvrage *L'ère du vide* une citation qui fait directement écho aux pubs de Véro au pays de *Mickey* : « *Disneyland* ici et maintenant, dans les magazines, sur les murs de la ville

⁹ Les Affaires, *Véro, la marque*, 21 septembre 2013.

¹⁰ <https://veroniquecloutier.com/videos/vero/disney> (page consultée le 7 février 2020)

et du métro, un vague surréalisme expurgé de tout mystère, de toute profondeur nous entoure, nous livrant à l'ivresse désenchantée de la vacuité et de l'innocuité » (Lipovetsky, 1983, p. 211).

1.3.3 Le reflet d'Oprah : perspective sociologique

Le mimétisme de Véro envers une autre icône américaine est aussi très frappant. À tel point qu'on en fait même l'objet d'une blague dans le spectacle *Les Morissette* : Louis dit de sa femme qu'elle est « la Oprah du Choix du président ! » Pour analyser le phénomène Véro, on peut donc aussi se pencher sur le modèle original qui est déjà un objet d'étude. Dans *The New Prophets of Capital*, la sociologue Nicole Aschoff décortique le message que véhicule Oprah à travers ses nombreuses plateformes de diffusion (sa station de télé *OWN*, son magazine *O*, son site web, sa fondation internationale) : « Live the life you want », « Live your best life » !

Selon Aschoff, l'enseignement d'Oprah suit toujours la même ligne directrice : puisez dans votre force intérieure, les obstacles extérieurs ne peuvent nous abattre, pensez positif et l'univers vous répondra, oui, c'est possible, la preuve, voyez comment elle est parvenue à vaincre la pauvreté pour devenir une célébrité milliardaire. Toi aussi tu peux ! Les pensées positives d'Oprah sont immensément populaires alors qu'une multitude d'études sociales et économiques démontrent qu'aux États-Unis, les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent et la classe moyenne est en pleine érosion¹¹. Adopter la philosophie d'Oprah dans ce contexte, c'est surtout occulter les conditions politiques, économiques et sociales qui sévissent. Oprah permet de garder le rêve américain bien en vie dans l'imaginaire collectif, alors qu'il s'effrite

¹¹ Pour étayer sa thèse, Aschoff (p. 104) se réfère à Thomas Picketty, *Capital in the Twenty-First Century*, Cambridge, MA : Balknap Press, 2014.

inexorablement dans une réalité de plus en plus sombre. En propageant son message de pouvoir individuel, Oprah réussit à complètement dissimuler les réels mécanismes créateurs d'inégalités sociales et économiques : « Oprah is appealing precisely because her stories hide the role of political, economical, and social structures. Instead of examining the interplay of biography and history, they eliminate it, making structure and agency indistinguishable. In doing so, they make the American dream seem attainable » (Aschoff, 2015, p. 100). J'entends presque un dialogue entre la sociologue américaine et le sémiologue français :

- Aschoff : The way we are told to get through it all and realize our dreams is always to adapt ourselves to the changing world, not to change the world we are in. (p. 105-106)
- Barthes : Quel que soit le public qui le consomme, le mythe postule l'immobilité de la Nature. (p. 260)
- Aschoff : We are the perfect, depoliticized, complacent neoliberal subjects. (p. 106)
- Barthes : Le mythe est une parole dépolitisée. (p. 253)

Ainsi, en incarnant le mythe contemporain, Oprah et Véro permettent d'occulter la réalité, empêchant de penser à un monde différent, allant même jusqu'à étouffer la colère ou même la révolte. En écho au capitalisme artiste décrit par Lipovetsky et Serroy, Aschoff souligne la marchandisation essentielle au message d'Oprah et aussi très présente chez Véro. Pour surmonter nos difficultés rien de mieux que de dépenser le peu d'argent qui nous reste : « The ads in *O* are the other half of the feel-good formula. Fill up that hole inside you with spirituality and really nice stuff. [...] Spirituality, self-actualization, and stuff are inseparable. There's no contradiction here, though, because, as Oprah says, God is abundance » (p. 90).

1.3.4 Simulacre de la divinité

Si le discours d'Oprah est truffé de référence à Dieu, notre version québécoise incarnée par Véro semble en être dépouillée. Pourtant, des traces sous-jacentes remontent parfois à la surface, et je sens là une autre piste féconde. En offrant une image immaculée, Véro a déjà déclarée : « Je ne suis pas la Sainte Vierge¹² » pour bien rappeler à son public qu'elle n'est pas parfaite. Assez curieusement, cette autoréférence loufoque à la sainteté renvoie directement à la pensée de Jean Baudrillard sur le « simulacre de la divinité » (Baudrillard, 1981, p. 14). Il est ainsi tentant de faire un parallèle, à la fois absurde et très riche, entre Véro et l'iconographie religieuse qui reflète « cette toute-puissance des simulacres, cette faculté qu'ils ont d'effacer Dieu de la conscience des hommes, et cette vérité qu'ils laissent entrevoir, destructrice, anéantissante, qu'au fond Dieu n'a jamais été, qu'il n'en a jamais existé que le simulacre, voir que Dieu lui-même n'a jamais été que son propre simulacre. » Je trouve vertigineuse cette mise en abîme du simulacre où l'image de Dieu renvoie à l'absence de Dieu, donc au vide. Peut-on y voir une autre confirmation que l'image de Véro renvoie à notre propre vide à tous ? Véro est-elle un de ces « simulacres parfaits, rayonnants pour toujours de leur fascination propre » ? L'image de Véro et l'iconographie divine m'apparaissent comme les deux faces d'un même ruban de Möbius. En suivant cette boucle infinie, puis-je trouver un filon d'écriture dramatique ?

¹² Citation tirée du *Allo vedettes*, 21 décembre 2013.

1.4 Matières premières et sources d'écriture

Animée par les pensées et théories de Barthes, Baudrillard, Aschoff, Lipovetsky et Serroy, j'ai amorcé le processus de création de ma pièce en voulant m'inspirer des dimensions mythologiques, symboliques et sociologiques de l'icône Véro.

J'ai d'abord accumulé mes matières premières et mes sources d'écriture. Comme le dit si bien Fortin : « La matière fait venir l'idée. » Car, quand elle est placée « en amont de l'idée », la matière « contribue à construire la pensée de la création » (Fortin, 2006, p. 102).

1.4.1 La parole de Véro

J'ai amorcé ma recherche de matière en m'abreuvant des nombreuses sources médiatiques où Véro s'exprime : son magazine, sa chaîne web *véro.tv*, des clips vidéo sur youtube et sur son site *veroniquecloutier.com*, ses émissions de télé et de radio, les entrevues qu'elle accorde à la télé, à la radio ou dans les journaux et revues. En l'écoutant, je retranscrivais les extraits de son discours réel qui m'apparaissaient riche de possibilités. J'ai appelé cette première matière écrite « la parole de Véro ».

Le mythe est une parole.

- Roland Barthes (1957, p. 211)

Cette parole, très abondante et éternellement renouvelable, comporte l'avantage d'être facile à collecter en quelques clics sur les nombreux sites internet où elle se déverse. En plongeant dans cet afflux constant, j'ai pu rassembler une banque volumineuse de citations qui allait constituer la base de mon inspiration et aussi de ma création.

1.4.2 L'autoethnographie comme source d'inspiration

En parallèle avec ma création, je poursuis mon métier de réalisatrice. En posant un nouveau regard sur ma pratique et sur les sources que je manipule quotidiennement, je fais parfois des découvertes étonnantes. Voici un exemple tout récent, survenu au moment même où je rédige cette partie du mémoire. En plein montage d'une série d'émissions culinaires, alors que je visionne mes épisodes, je me retrouve face à face avec... ma propre image ; faut pas cligner des yeux, c'est un accéléré de 2,5 secondes. En tombant sur cette séquence, j'ai machinalement appuyé sur pause. C'est bien moi en tournage, au milieu de mon équipe. Je me surprends à « me » cliquer image par image. C'est un 2,5 secondes bien rempli. Je vois apparaître, cadre après cadre, la fabrication de mon personnage de réalisatrice en train de superviser la fabrication d'un *beauty shot*. Comme une mise en abîme du monde de l'artifice.

Voici donc l'image illustrant concrètement ce que je tente de décrire au début de ce texte : ce détachement, ce vide... Plus je travaille en télé, plus je me sens devenir extérieure à ce que je fais, devenant observatrice plutôt que participante (ou observatrice-participante ?). En me regardant travailler, me voilà observatrice-observée. Je sens l'écart s'élargir entre mon milieu et moi. Mais, étant physiquement là, je compose instinctivement une image professionnelle, mon personnage de *réal*. Ça me trouble de me regarder en train de « jouer un rôle ». Et s'il y avait là une source d'inspiration... La question de Fortin tombe pile : « Pourquoi ne pas se regarder soi-même et écrire à partir de sa propre expérience ? » (Fortin, 2006, p. 103) Et Wall de préciser : « An autoethnography “lets you use yourself to get to culture” » (Wall, 2006, p. 3).

Je souhaite explorer ma sensation de détachement professionnel sous forme d'écriture dramaturgique. Véritable contraste avec ma pratique habituelle et aussi avec l'icône

Véro, le théâtre devient ici un grand révélateur ; c'est le lieu idéal pour explorer autant l'effet Véro que la distance que je sens grandir entre mon milieu et moi.

1.4.3 L'autofiction

J'explore l'autofiction en mettant en scène des personnages existant réellement (Véro et moi), dans une incarnation et une histoire entièrement fabriquées. Les techniques autofictionnelles sont pour moi un rappel des codes avec lesquels je joue régulièrement dans les documentaires ou docu-réalités que je réalise (*Maître chez soi*, *Chef à la rescousse*, *La blonde de papa...*). En tournage pour ces émissions, je suis entrée dans une centaine de condos ou maisons, en ville, en banlieue et à la campagne, dans l'intimité de gens prêts à tout montrer et tout dire devant nos caméras. Mais, même quand on tourne du « vrai monde » dans leur « vraie maison », une fois en montage tout est manipulé et structuré pour raconter une bonne histoire qui convient à la production. Ce qui prime, c'est l'apparence de réalité et non la réalité.

Ce qui me ramène inévitablement à Véro, cette icône qui s'expose totalement sans jamais se révéler, manipulant avec brio toutes les ficelles de sa mise en image. Quand je vois la fabrication de son « authenticité », j'y reconnais tous les rouages derrière mes propres *beauty shots*. Véro non plus ne cache pas la machine. Précisément comme on montre des séquences de *making of* dans nos shows de recettes, Véro multiplie les *making of* de sa vie (le docu-autopromotionnel *Véro inc.*, la série web *Les Morissette et moi* sur Véro.tv, etc.) La magie n'est toutefois jamais brisée, puisque les coulisses montrées sont entièrement contrôlées et donc tout aussi fabriquées et factices que tout le reste. C'est vraiment une spirale infinie de la fabrication.

Ce qui me trouble particulièrement en regardant Véro, c'est que j'y reconnais ma propre fabrication qui me fait peur surtout par ce qu'elle camoufle. Moins

spectaculaire que celle échafaudée par la star, la fabrication de nombreuses facettes de ma vie n'en demeure pas moins insidieuse, avec des ramifications parfois au-delà de ma vie professionnelle. Quand jouer un rôle devient un automatisme, qu'advient-il de notre propre identité ? S'efface-t-elle peu à peu ? Devient-on à tout jamais prisonnier de l'artifice ? Véro me revoie quotidiennement à ces questions troublantes.

Ces réflexions suscitées par mon métier et par Véro alimentent l'écriture de mes scènes autofictionnelles.

1.5 Le montage

Dans le contexte d'une création théâtrale, j'ai souhaité explorer une compétence spécifique que j'ai développée dans le milieu télévisuel : le montage. Mon expertise se situe dans l'utilisation du montage vidéo non linéaire pour créer des formats télé. Techniquement, il s'agit d'utiliser l'ordinateur pour assembler les images, le son et toutes les sources qui servent à construire une émission. Mais, au delà de la technique, le montage est une forme d'écriture qui fait éclater les possibilités narratives grâce à l'accès simultané à une multitude de sources hétérogènes.

Pour ma création théâtrale, je propose donc une écriture dramatique fondée sur le montage. J'explore les notions de rythme, de successions de lieux et d'assemblage de paroles tirées des médias. Lehmann évoque ces filons en décrivant le « théâtre cinématographique » de John Jesurun :

On pourra parler de séquences car ce théâtre explore les relations entre le théâtre et le cinéma. Légèrement modifiés, des dialogues de films sont insérés dans le théâtre, le principe du montage est radicalisé. [...] On se retrouve devant un kaléidoscope constitué d'aspects visuels et verbaux. [...] À l'aide de changements très rapides entre des " lieux de jeux " délimités par les éclairages et accessoires dans un espace des plus

restreints, le rythme de montage cinéma envahit le théâtre (Lehmann, 2002, p. 182).

Même si je n'ai pas été en contact avec ses œuvres, le parcours de cet artiste new yorkais touche une corde sensible : « Pendant des années Jesurun a travaillé à la télévision et son théâtre semble s'inspirer encore davantage de cette expérience que du modèle du film. Il utilisa en partie pour ses pièces un mode de représentation emprunté aux séries télévisées » (p. 183). Tout comme lui, j'atterris au théâtre avec mon bagage télévisuel.

À partir d'un processus de montage, je propose de recycler théâtralement les matières premières suivantes : mes propres observations sur mon métier, mes écrits autofictionnels et une banque de véritables extraits médiatiques de la « parole de Véro ».

Grâce à cet amalgame de sources, je souhaite interroger la vision du réel telle que la décrit Neil Postman : « Nous ne voyons pas la réalité telle qu'elle est mais telle que sont nos langages. Et nos langages sont nos médias. Nos médias sont nos métaphores. Et nos métaphores sont le contenu de notre culture » (Sauvageot, 2007, p. 160). Je cherche à observer comment ce langage et ce décalage du réel contaminent les sphères de la vie privée, influençant nos valeurs, nos aspirations et même la nature de nos frustrations et de nos déceptions.

1.5.1 Créer avec la « parole de Véro »

La « parole de Véro » s'est avérée une ressource particulièrement riche ; j'ai pu, d'une part, en faire émerger des scènes autofictionnelles et, d'autre part, l'utiliser pour créer des montages dramaturgiques.

J'y ai trouvé un langage caméléon qui, en disséminant des généralités, s'apprête à toutes les sauces :

Moi, je parle, je parle, je parle, je parle mais je dis rien... (rire) N'est-ce pas un art ? (Véro, 2013¹³)

Dans le cadre de mon processus créatif, la force de cette parole se situe dans sa banalité : familière, quotidienne, et simple, elle s'adapte facilement à plusieurs formes et usages ; elle se moule à tout contexte et interprétation ; elle reflète tout ce qu'on veut bien y voir ; elle représente en somme toutes les qualités propres aux produits de la culture pop, selon Fiske :

By sketching rather than drawing completely, popular texts open themselves up to a variety of social relevances. [...] It makes gaps and spaces in the text for the producerly reader to fill from his or her social experience and thus to construct links between the text and that experience (Fiske, 1989, p. 122).

Dans un premier procédé créatif, je me suis servie de citations de Véro comme point de départ pour amorcer l'écriture de scènes autofictionnelles.

Salut ! C'est Véro. Mais quelle belle journée d'automne ! Quel beau soleil ! J'aime tellement ça quand il fait beau de même ! Il faut savourer tous ces beaux moments... parce qu'on sait jamais. Quand on entend une nouvelle comme la fusillade qui vient d'arriver, faut se recentrer pis prendre le temps d'apprécier nos petits instants de bonheur. Faut en profiter quand ça passe, parce qu'on sait jamais... (Véro, 2015¹⁴)

¹³ En entrevue avec Catherine Pogonat à la radio de Radio-Canada dans le cadre de la série documentaire *Sous les étoiles : Gros plan sur la célébrité*, décembre 2013.

¹⁴ Animant son émission de radio *Le Véro Show*, Rythme FM, 1er octobre 2015.

Cet extrait représente bien ce que je perçois de l'ensemble du discours de Véro où la joie doit primer sur toute autre émotion plus complexe ; j'y sens l'imposition permanente du bonheur en toute circonstance, même face aux pires tragédies ; malgré le ton léger, une lourdeur plane. Ce contraste, entre l'horreur de l'actualité et la bonne humeur impérative, a nourri l'esprit de mes premières scènes : si Mireille n'arrive pas à ressentir le bien-être attendu, comment peut-elle réagir ? Cette question a guidé les premières scènes dialoguées entre Mireille, Louis et Coralie.

Le discours de Véro contourne toute gravité pour dévier vers la frivolité. Enrobée de douceur et de béatitude, cette parole profère pourtant de vastes exigences, énumérant de nombreuses règles rigides, difficiles à respecter et au potentiel anxiogène :

C'est primordial pour moi de rester vraie (Véro, 2013¹⁵).

C'est important de rester soi-même (Véro, 2010¹⁶).

Je ne sors plus le matin sans faire mes sourcils ! (Véro, 2009¹⁷)

Ces « précieux matériaux mythologiques » (Barthes, 1957, p. 171) me confirment à quel point la parole de Véro se marie toujours aussi parfaitement à l'analyse de Barthes :

Le mythe a un caractère impératif, interpellatoire. [...] [C]ette parole interpellative est en même temps une parole figée : au moment de

¹⁵ 9 octobre 2013, Site Canal Vie, <http://www.canalvie.com/nouvelles/veronique-cloutier-authentique-1.1330187>

¹⁶ *Véro fille publique*, La Presse, 3 avril 2010.

¹⁷ *Style de star avec Véronique Cloutier*, Journal Métro, 16 avril 2009.

m'atteindre, elle se suspend, tourne sur elle-même et rattrape une généralité : elle se transit, elle se blanchit, elle s'innocente (Barthes, p. 230-231).

J'ai voulu puiser directement dans « cette parole interpellative » pour en faire des montages. Dans un deuxième procédé, j'ai créé des chœurs formés purement et uniquement de la « parole de Véro ». Ma pièce est ponctuée de ces « prières » – similaires à des incantations religieuses – représentant à mes yeux « l'évangile selon Véro » propageant sa foi dans ses certitudes positives :

J'aime la vie que j'ai. Je prendrais la place d'aucune autre femme (Véro, 2014¹⁸).

J'aime, j'aime ce que je fais (Véro, 2019¹⁹).

Le montage permet d'accentuer la force « impérative » de chaque citation réelle en ajoutant certains effets de répétition, en jouant avec leur rythme et en soulignant leur musicalité. J'ai volontairement situé ces chœurs à l'extérieur des scènes autofictionnelles afin d'en souligner l'aspect intemporel. À nouveau, Barthes définit exactement l'effet que j'ai souhaité produire à partir de « vraies » paroles :

Le lecteur vit le mythe à la façon d'une histoire à la fois vraie et irréaliste (Barthes, p. 235).

J'ai ensuite imaginé Mireille se laisser guider et transformer par cet évangile. Mireille aspire elle-aussi à « abolir la complexité », à vivre dans « un monde sans contradictions » et « sans profondeur » pour se fondre dans « une clarté heureuse ».

¹⁸ Allo Vedette, 29 mars 2014.

¹⁹ En animant son émission de radio *Véronique et les Fantastiques* à Rouge 107,3 le 7 février 2019.

Suivre la parole de Véro, n'est-ce pas la voie pour trouver sa vraie « nature », comme le dicte la devise de son magazine :

Oser être soi

Ce slogan semble tout droit sorti d'un discours militant qui vise à rassembler et faire agir une collectivité pour l'avancement d'une cause sociale ou politique commune. Paradoxalement, il s'agit plutôt ici d'une imposition centrée uniquement sur le soi. Ce concept hyper individualiste évacue tout enjeu social, politique et collectif.

[L]e mythe est toujours un vol de langage. [...] Puisque le mythe vole du langage, pourquoi ne pas voler le mythe ? (Barthes, p. 239 et 244)

Dans un troisième procédé, j'ai fait parler Mireille en Véro en utilisant un effet de montage à l'intérieur de mes scènes autofictionnelles ; j'ai inséré des « échantillons²⁰ » de paroles réelles de Véro dans les dialogues, tout en gardant des échanges logiquement possibles avec les autres personnages. En apparaissant dans un environnement dramaturgique hors de son contexte naturel, la parole de Véro détonne ; cet effet illumine à mes yeux le côté plaqué et formaté de la parole de Véro, révélant ces « fausses évidences » (p. 9) qui « sonnent » habituellement si « naturelles » et authentiques.

L'écœurant dans le mythe, c'est le recours à une fausse nature, c'est le luxe des formes significatives, comme dans ces objets qui décorent leur utilité d'une apparence naturelle (Barthes, p. 232).

²⁰ « En musique, un échantillon, ou *sample*, est un extrait sonore récupéré au sein d'un enregistrement préexistant et sorti de son contexte pour fabriquer un nouvel ensemble, » selon Wikipédia. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Échantillon_\(musique\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Échantillon_(musique)) Page consultée le 10 janvier 2020.

Mireille ne fait pas qu'adopter sa parole, elle se métamorphose littéralement en Véro, avec sa teinture, son maquillage, ses vêtements, sa joie impérative et tout ce qui vient avec. Après avoir écrit la pièce, je relis Barthes et je retrouve ce portrait terrifiant qui annonce la trajectoire de mon personnage :

Les mythes ne sont rien d'autre que cette sollicitation incessante, infatigable, cette exigence insidieuse et inflexible, qui veut que tous les hommes se reconnaissent dans cette image éternelle et pourtant datée qu'on a construite d'eux un jour comme si ce dût être pour tous les temps. [...] L'homme [...] est à chaque instant plongé dans une fausse Nature (Barthes, 2014, p. 268).

Véro, elle, propage une iconographie féminine destinée spécifiquement aux femmes. Dans ce passage de Barthes, je n'ai qu'à remplacer « hommes » par « femmes » et j'obtiens une remarquable description de l'effet que je ressens face à Véro et qui contamine mon personnage : « à chaque instant plongée dans une fausse Nature. »

Étrangement, en cours de recherche, de préparation et de création, je ne me suis pratiquement pas interrogée sur la particularité féminine du mythe Véro, comme si cela « allait de soi » ; un élément tellement évident qu'il s'est effacé à mes yeux, comme si, inconsciemment, j'avais évité d'observer cet aspect pourtant flagrant. J'étais, à mon tour, dupée par sa « fausse nature ».

Après les lectures publiques de *Véro et moi*, j'ai été en quelque sorte forcée à m'ouvrir les yeux sur les aspects « féminins » de mon processus d'écriture ou, plus précisément, des doutes qui l'ont ralenti. Le prochain chapitre raconte ainsi ma prise

de conscience féministe qui m'aide ensuite à analyser avec plus d'acuité le mythe de Véro, un mythe « assez fort pour lui, mais conçu pour elle²¹ ».

1.6 Conclusion

Ce projet est né de mes questionnements professionnels. Travaillant en télévision, j'ai souhaité m'éloigner de mon terrain habituel afin de m'investir dans de nouvelles zones créatives. J'ai ainsi voulu explorer dramaturgiquement le mélange de fascination, d'inquiétude et d'angoisse que je ressens face à mon milieu mais aussi face à Véro, l'icône médiatique de la perfection féminine.

L'esthétisation et la marchandisation effrénée du monde promettent le bonheur mais, au final, la joie de vivre ne progresse pas. L'hypertrophie consumériste ne rend pas plus heureux. [...] La société suresthétisée triomphe, mais l'harmonie dans nos vies est introuvable (Lipovetsky, 2013²²).

En m'inspirant de Roland Barthes ainsi que de Lipovetsky et Serroy, je situe Véro dans la lignée des mythes contemporains s'inscrivant dans le capitalisme artiste d'aujourd'hui. Comme Oprah, Véro prône l'individualisme en occultant le rôle des facteurs sociaux, économiques et politiques. La consommation du mythe de Véro, et des produits qu'elle vend, permet d'accepter le monde tel qu'il est et, surtout, d'éviter de l'imaginer autrement.

²¹ Slogan publicitaire lancé en 1972 pour la marque de déodorant pour femme *Secret*.

²² Cité dans *Libération*, 25 avril 2013.

En 1957, Barthes voulait dévoiler comment les mythes propageaient « la Norme bourgeoise » (Barthes, p. 8) pour empêcher tout changement risquant d'atténuer les privilèges de cette classe :

L'idéologie bourgeoise transforme continûment les produits de l'histoire en types essentiels ; comme la seiche jette son encre pour se protéger, elle n'a de cesse d'aveugler la fabrication perpétuelle du monde, de la fixer en objet de possession infinie, d'inventorier son avoir, de l'embaumer, d'injecter dans le réel quelque essence purifiante qui arrêtera sa transformation (Barthes, 1957, p. 267).

Mais aujourd'hui, à qui ou à quoi sert le mythe féminin de Véro ? Quel monde permet-elle de garder « fixé et figé » (*Ibid.*, p. 267) ?

Après les lectures publiques de *Véro et moi*, je me suis tournée vers les doutes qui m'ont paralysée en cours de création. J'ai ainsi amorcé une démarche féministe inattendue ; j'ai alors été surprise de découvrir des réponses qui m'étaient invisibles en début de parcours. Même en l'observant de près, j'ai moi-même longtemps été envoutée par l'idéologie derrière Véro. Le prochain chapitre raconte le chemin que j'ai dû emprunter pour la démystifier.

CHAPITRE II

DU DOUTE FÉMININ AU DOUTE FÉMINISTE

Mais c'est vrai que j'étais brisée. Comment l'accepter ? Si j'admettais mes limites, je m'excluais du système. Comment survivre alors, comment me remettre en orbite – et autour de quel astre, si ce n'était plus celui de la performance ?
(Fanny Britt, 2019, p. 25)

Lors des lectures publiques de ma pièce en mars 2019, j'ai été happée par l'impact des paroles de Véro une fois dites sur scène. Au fil des trois représentations, le chœur formé de quatre interprètes s'est de mieux en mieux synchronisé, brillant un peu plus à chaque fois en donnant plus d'ampleur au texte. À tel point qu'après la dernière représentation, secouée par la force de frappe de cette « performance » des citations réelles, j'ai pris la note suivante : « La certitude de Véro est d'une violence inouïe. » J'ai senti que la transposition théâtrale de ce discours médiatique permettait vraiment d'en souligner toute sa dimension oppressante. L'effet était sûrement encore plus percutant pour moi parce que la « foi de Véro » contrastait entièrement avec l'état de doute perpétuel qui m'accablait :

Je traversais alors une année assez sombre, prise dans les sentiers nouveaux de l'anxiété, minée par un sentiment d'échec ridicule (ridicule parce que, comme on dit dans les bandes annonces de films peu subtils, *j'avais tout pour être heureuse*) et pourtant obstinément ancré en moi. [...] Alimentée

entre autres par ma propre intransigeance, par un épuisement larvé, par des blessures encore béantes et par les heures passées à me comparer aux autres sur Instagram, j'avais cette année-là atteint un état de violence intérieure presque intenable (Fanny Britt, 2019, p. 19-20).

Je n'aurais jamais su aussi bien décrire la période creuse dans laquelle je me suis aussi sentie engloutie. Le livre *Les retranchées* de Fanny Britt, publié deux mois après mes lectures publiques, m'a tout de suite interpellée en faisant étrangement écho à mes propres pensées. Mais si j'emprunte ici les mots de la dramaturge et écrivaine montréalaise, c'est d'abord et avant tout parce qu'elle fait une référence directe à la parole de Véro, tissant un lien saisissant avec mon projet :

Je me souviens de cette entrevue où Véronique Cloutier claironnait que quiconque hésite à avoir un troisième enfant ne devrait pas douter une seule seconde et plonger, que c'est une décision impossible à regretter. Je me souviens de mon malaise immédiat, de ma culpabilité, de ma honte : moi j'hésitais, et j'ai choisi de ne pas le faire (*Ibid.*, p. 87).

Dans son essai, Britt se penche sur « la fonction de la famille actuelle, et sur l'échec moral et philosophique de son impératif de performance qui nous avale et nous réduit au silence » (p. 16). Elle examine ce qu'elle appelle « l'inconfort » face aux « mécanismes mis en place par ceux à qui ça profite de torpiller la confiance qu'on pourrait avoir en notre propre expérience » (p. 12). Elle s'intéresse à ces « symboles de la famille performante qu'on nous enfonce dans la gorge à cœur de journée [et qui] sont nuisibles et abusifs » (p. 12). Bref, son champ d'exploration se situe dans la même zone que le mien ; il n'est donc finalement pas si étonnant que Britt pose son regard sur Véro, l'incarnation parfaite de ces « symboles » de performance qui nous préoccupent toutes deux.

Dans *Les retranchées*, l'apparition de Véro se fait toutefois très brièvement et à la toute fin du livre²³. Même très court, ce passage prend une grande importance à mes yeux : c'est la première fois que je vois quelqu'un d'autre exprimer publiquement la même sensation que provoque chez moi l'icône populaire. Je ne suis donc pas la seule à ressentir ce « malaise », cette « culpabilité », cette « honte » face à la parole de Véro. Mais, Britt confirme du même souffle que le discours familial et consensuel véhiculé par Véro s'avère aussi très difficile à dénoncer ou à critiquer. Ainsi, à la suite de l'extrait cité plus haut, Britt prend quelques lignes pour expliquer sa décision de ne pas avoir eu de 3e enfant avant de donner à Véronique Cloutier le bénéfice du doute :

Elle claironnait, ai-je écrit plus haut, au sujet de Véronique Cloutier. Mais claironnait-elle vraiment ? Ou est-ce moi, dans mon échec perçu, qui n'arrive pas à me démêler des autres ? (p. 87)

À mes yeux, Britt illustre ici l'effet pernicieux qu'engendre « l'évangile de Véro », c'est-à-dire toutes ses affirmations dogmatiques qu'on ne saurait mettre en doute. Ainsi, face au message « claironné » par Véro, Britt admet tous les sentiments accablants qui l'ont envahie. Mais elle questionne ensuite sa façon d'avoir entendu ces paroles : « claironnait-elle vraiment ? » Elle pointe maintenant du doigt son « échec perçu ». Au final, c'est Britt qui doute d'elle-même et non plus Véro qui l'a fait douter. Britt conclut donc avec une autocritique plutôt qu'avec une critique du discours de Véro. Et là s'arrête son propos sur Véro.

Véronique Cloutier n'est pas le sujet de Fanny Britt qui signe par ailleurs un texte fascinant autour des ses propres doutes et contradictions face aux impératifs de

²³ *Les retranchées*, publié en mai 2019, est la suite d'un premier essai de Fanny Britt sur le même thème, *Les tranchées* publié en 2013.

performance et aux valeurs néolibérales qui règnent dans notre société. Comme elle, je me sens prise « dans la roue » (p. 89) tout en aspirant pouvoir « refus[er] de [m]e laisser duper par un système qui tente de nous faire croire qu'il n'y a pas de système (p. 89). »

Pour moi, Véro est un symbole de ce « système ». Dans ma pièce, je montre Mireille, mon personnage autofictionnel, qui se laisse « avaler » par la parole de Véro. C'est une trajectoire dont je ne me suis jamais sentie à l'abri. Là aussi, Britt me permet de voir que je ne suis pas seule :

N'étais-je pas moi-même en proie à un désir semi-avoué de conformisme social depuis quelques années ? Renoncer à ce qu'il plaît de nommer l'idéal familial, professionnel ou amoureux me semblait impossible. [...] [P]arce qu'entre la fin de la vingtaine et le début de la quarantaine, cet idéal d'une existence performante et ambitieuse, donc réussie, par les images et les profits qu'il génère, m'a criblée de trous, et que je n'ai pas su colmater ces trous autrement qu'en adhérant au préceptes du tireur (p. 14).

Ma pièce a émergé de mes propres ambivalences face à la force d'attraction du « conditionnement néolibéral » (p. 17) et du « conformisme social ». Après les lectures publiques de *Véro et moi*, j'ai eu l'impression que j'avais été au bout de cette exploration en illustrant la dévastation de mon personnage complètement criblé par le « tireur » : Mireille, réduite au silence, disparaît entièrement pour devenir Véro. J'ai senti, justement, que je n'avais plus rien à dire sur elle, sur son discours, sur son univers. J'avais fait le tour, sa parole m'avait vidée, je devais prendre l'air. J'étais ainsi coincée entre mon besoin viscéral de me désintoxiquer de Véro et mon désir tout aussi viscéral de terminer ce mémoire. Comment m'en sortir ? Une chose était sûre, c'est pas Véro qui allait me guider.

Aujourd'hui, je tente d'exposer les craintes qui m'ont hantée, parfois étranglés, dans les dernières années – ces séquences floues, tordues ou

saisissantes qu'on coupe au montage, parce qu'on ne saurait comment les intégrer au fil narratif de notre histoire sans la rendre trouble, et qu'on préfère oublier. Qu'on préfère retrancher (Britt, p. 16).

J'ai été poussée à porter mon attention sur un moment qu'on coupe habituellement au montage : une longueur, un temps mort, une interminable hésitation. Le long *freeze frame* pendant lequel mon projet est entré en hibernation totale. Arrêt sur image.

Le processus de création de *Véro et moi* s'est déroulé sur deux périodes distinctes séparées par une longue interruption : près de deux ans et demi se sont écoulés entre la fin de ma première phase d'écriture, en mars 2016, et le moment où j'ai repris le projet en main en octobre 2018. Deux ans et demi de blocage complet où j'ai été incapable de poursuivre l'écriture de ma pièce. Une sorte d'effondrement incompréhensible. J'avais alors complètement perdu confiance en mon projet et en ma capacité de le terminer. J'ai sombré dans le doute.

En me questionnant sur la source de mon doute paralysant, j'ai exploré de nouvelles voix : celles de Marie-Anne Casselot, Iris Marion Young, Alia Al-Saji, Sara Ahmed et Martine Delvaux. J'ai aussi revisité de nombreuses paroles médiatiques et artistiques dont celles de Claire Bretécher et Marie-France Bazzo.

Ce qui me semble important maintenant, c'est de chercher à agir pour réduire le pouvoir que ces symboles ont sur nous, sur moi – mais cela ne se fera pas sans que j'examine d'abord ma part de participation au système (Britt, p. 12).

Alors que ma pièce raconte la métamorphose autofictionnelle de Mireille à travers la parole de Véro, ce chapitre se consacre au récit autoethnographique de la transformation de mon regard à travers une parole féministe.

À la fin de ce parcours, je souhaite ainsi pouvoir jeter un nouvel éclairage critique sur le symbole Véro en illuminant entre autres les nombreux stéréotypes qu'elle véhicule.

2.1 Nouvelle piste de recherche

Entre mars 2016 et octobre 2018, ma pièce n'avance pas. Pourtant, j'entreprends de nouveaux projets, je peux écrire toutes sortes d'autres textes, mais je suis complètement pétrifiée face à *Véro et moi*. Comment expliquer cette paralysie si spécifique ? Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui m'a empêchée de terminer plus tôt ce projet qui était pourtant bien avancé en 2016 quand tout s'est immobilisé ? Ce sont les questions qui m'habitent aux lendemains des lectures publiques de *Véro et moi*, en mars 2019. Ainsi, lors d'une rencontre avec mon codirecteur de recherche, Olivier Kemeid, je m'interroge à voix haute sur ma phase prolongée d'inertie. Comment expliquer mon incapacité d'écrire et même de lire ma pièce pendant plus de deux ans ? Olivier me cite alors un de ses mentors : « Jean-Marc Dalpé disait : quand ça bloque, c'est que ça touche à quelque chose d'important ».

Je commence à penser qu'il serait intéressant de trouver où ce blocage « se loge dans l'écriture, » comme me l'indique Olivier. Je lui avoue que j'ai ressenti le syndrome de l'imposteur tout au long du processus. Olivier constate : « Or, ta pièce traite d'imposture ! » En effet, en se travestissant en Véro, en empruntant ses mots et son *look*, Mireille se métamorphose en imposteur. Olivier note aussi « l'exigence d'écrire sur soi-même ». Il ajoute : « Ça te force à te commettre. Tu t'es mouillée ! Tu montres ta propre mise en doute. »

C'est vrai que le doute m'a poursuivie tout le long du processus créatif. D'où vient-il ? Pourquoi et comment m'a-t-il freiné à ce point ? Après cette rencontre avec Olivier, je me décide à explorer davantage le sujet. Je commence en tapant simplement

« doute » dans le moteur de recherche de la base de données Érudit. L'article le plus récent qui m'apparaît s'intitule *Pour une phénoménologie féministe du doute* (Casselot, 2018). Je me serais attendue à trouver quelque chose sur le doute créatif ou le doute en création et voilà que je tombe sur le doute féministe. Je suis à la fois surprise et perplexe. Non, jamais je n'aurais eu l'idée de donner un angle « féministe » à ma recherche.

Pourtant, c'est dans l'air du temps. Je suis bien au fait de tous les événements d'actualité qui font progresser de façon marquée la présence d'enjeux et de préoccupations féministes sur la place publique. Entre autres, le 5 octobre 2017, j'ai lu dès sa publication dans le New York Times l'enquête dévastatrice sur le producteur Harvey Weinstein (Kantor et Twohey) et les accusations d'abus sexuels envers de nombreuses femmes qui pèsent sur lui. J'ai ensuite suivi assidument tous les développements du mouvement #MoiAussi qui en ont découlé. L'onde de choc s'est propagée partout :

Avec le mouvement #MeToo, Jessica Bennett [« gender editor » du New York Times] a constaté un profond « changement culturel » : le harcèlement, les violences sexuelles et les questions d'égalité sont sur le devant de la scène, notamment au travail, dans les milieux du divertissement et des médias. « C'est presque drôle de voir à quel point les femmes sont devenues intéressantes », ironise Jessica Bennett. « Aujourd'hui ce type d'article est très demandé, alors qu'il y a cinq ans on aurait supplié (les journaux) de les publier. » (La Presse, 7 mars 2019)

Ce « mouvement culturel » ne se fait pas sentir que dans les médias ou ailleurs dans le monde. Chez moi, à Montréal, nous avons élu notre première mairesse, Valérie Plante, le 5 novembre 2017. Et, dans mon quartier, exactement au moment où je suis devant mon ordinateur à consulter le moteur de recherche de la bibliothèque de l'UQAM, un chantier féministe a lieu pour la première fois au Théâtre Espace Go. Je suis au courant, j'ai lu un article sur le sujet il y a à peine quelques jours sur mon iPad :

[L]es recherches du mouvement des Femmes pour l'équité en théâtre (F.E.T.) [...] ont démontré noir sur blanc les inégalités ambiantes : entre 2012 et 2017, les femmes étaient quasi absentes des grandes scènes de Montréal et de Québec, ont-elles révélé l'an dernier. [...] C'est dans le cadre de cette mobilisation grandissante des femmes du milieu qu'Espace Go, dirigé par Ginette Noiseux, a décidé, l'an dernier, de lancer un vaste chantier de réflexion, d'analyse et de recherche de stratégies. [...] Objectif : « Ouvrir les yeux sur le prix à payer pour qu'une femme arrive à créer, résume Ginette Noiseux. On a le sentiment qu'on travaille dans un milieu progressiste de gauche, mais ce n'est pas si simple, il y a des biais inconscients. » ? (La Presse, 7 avril 2019)

Je ne suis pas surprise par les faits énoncés dans mon quotidien numérique. En tant que simple lectrice de journaux, je vois les chiffres soulignant le manque de parité dans la production de textes théâtraux circuler depuis un bon bout de temps :

Cette année, les femmes représentent les deux tiers des nouveaux membres du Centre des auteurs dramatiques (CEAD). Et pourtant, cette saison, à peine 20% des pièces professionnelles produites à Montréal sont signées par des femmes. « C'est comme s'il y avait un plafond de verre empêchant leurs œuvres d'être créées dans les institutions », avance Sara Dion, du CEAD (La Presse, 26 septembre 2016).

Ces statistiques d'iniquités dans le monde de la création me sont familières. Elles existent aussi en télévision, mon propre milieu de travail. Je vois défiler ces constats d'inégalités dans le confort de ma cuisine, sur mon iPad, entre une gorgée de thé et une bouchée de toast. Dépendant du matin, je peux me sentir outrée, consternée, résignée ou impuissante... Mais la plupart du temps, je ne sens plus rien du tout. D'une manière ou d'une autre, je glisse invariablement mon doigt sur l'écran pour passer à l'article suivant. La journée continue, sans avoir à y repenser.

Mais là, aujourd'hui, alors même qu'un premier chantier féministe, en théâtre, se déroule sans moi, je reste figée devant mon ordinateur à fixer bêtement mon écran. Je relis le titre de l'article que je viens de trouver : *Pour une phénoménologie féministe du doute* de Marie-Anne Casselot. En surtitre : *Recherches féministes*. Publiée dans

Philosopher en féministes. Soudain, je me sens prise en flagrant délit : je suis une femme qui écrit une pièce de théâtre autour d'une icône populaire féminine et à aucun moment de mon parcours professionnel, créatif et académique je n'ai eu le moindre chatouillement ni même la plus petite parcelle d'envie d'aborder une pensée féministe, d'explorer la théorie féministe ou encore d'articuler un discours féministe. Me suis-je même déjà demandée si je suis féministe ? Qu'est-ce que ça implique « être féministe » ? J'ai un doute. Je doute même de ma capacité à m'engager dans ce vaste territoire aux ramifications labyrinthiques complexes et sinueuses à travers lesquelles je risque de m'emmêler et me perdre dans le cul-de-sac de mes propres limites et contradictions... Le doute, encore le doute, toujours le doute...

Je lis l'article. *Pour une phénoménologie féministe du doute.*

Et je tombe des nues ! Je suis ébranlée par ce que Marie-Anne Casselot y révèle. Vers la fin de l'article, je suis même surprise de me sentir profondément émue. Je ne m'attendais absolument pas à réagir émotivement à un article théorique qualifié dès son premier paragraphe de « scientifique ». Casselot touche clairement une, peut-être même plusieurs de mes cordes sensibles... que je ne soupçonnais pas aussi sensibles ! Que s'est-il passé ?

2.2 Le syndrome de l'imposteur

D'entrée de jeu, Anne-Marie Casselot m'entraîne dans une étrange mise en abîme. Dans son premier paragraphe, elle écrit :

Je me sens tiraillée par le syndrome de l'imposteur²⁴. Ce syndrome afflige beaucoup de femmes, notamment celles qui évoluent dans des milieux majoritairement masculins (p. 71).

Je me vois dire ces mots à la première personne. C'est moi. C'est ma réalité. Je ne joue pas un rôle. J'évolue bel et bien dans un domaine professionnel « majoritairement masculin », soit la réalisation. Comme tant d'autres statistiques qui ont défilé sur mon iPad, j'ai déjà vu passer celles illustrant la prédominance masculine dans mon métier. Par contre, au moment où je prends connaissance de l'article de Casselot, je ne peux citer aucun chiffre précis concernant le manque de parité dans ma profession. Comment se fait-il que je ne me sois jamais préoccupée de ces données ? Parce que je travaille ? Que j'obtiens des contrats ? Que je ne me sens pas « discriminée » ? Que je préfère ne pas y penser ?

Déjà, Casselot vient ébranler mes certitudes. Et, plus j'avance dans ma lecture, plus elle met en lumière des zones d'ombre inexplorées. Elle jette un nouvel éclairage sur mon parcours professionnel et créatif. En lisant, de plus en plus de souvenirs enfouis refont surface. Des tensions refoulées reviennent me hanter. Je ressens un inconfort aigu me rappelant exactement l'état qui m'a amenée à entamer cette maîtrise. Dès 2014, dans ma demande d'admission au programme de 2e cycle de l'UQAM, j'écrivais :

Je suis réalisatrice en télévision depuis plus de 15 ans. [...] Mais, de plus en plus, je ressens un grand désenchantement. La magie a disparu. Qu'est-ce qui s'est passé ?

²⁴ Casselot précise en note de bas de page (p. 71) qu'elle choisit d'utiliser le terme imposteur avec un *-e* muet « afin de signifier la tension entre l'usage courant général supposément neutre et l'aspect genré de ce syndrome » dont elle traite dans son article. J'adopte la même posture dans ce mémoire.

Un an plus tard, en décembre 2015, j'approfondis la description de mon inconfort quand je rédige mon premier chapitre dont ce passage qui se retrouve tel quel dans ce présent mémoire :

De plus en plus, je me sens détachée de ce que je fais professionnellement, avec l'impression grandissante de ne fabriquer que du vide. D'où vient mon malaise ? (p. 7) J'en viens à me demander : suis-je devenue prisonnière d'un moule ? (p. 8)

Depuis, ces questions sont restées en suspens. À aucun moment je n'ai eu l'idée d'observer plus attentivement la prédominance des hommes dans mon métier, des iniquités qui peuvent en découler et des effets que cela pourrait avoir sur moi. J'ai toujours laissé cette réalité dans un angle mort, sans jamais m'y tourner. Sans jamais m'en inquiéter. Sans jamais songer y trouver la source d'un quelconque frein professionnel ou créatif.

Ce n'est que maintenant, au contact de la pensée de Casselot, que je découvre la nécessité d'examiner mon « malaise » professionnel sous un nouvel angle, un angle féministe.

Quel est le lien avec mon blocage créatif vécu au cours de cette maîtrise ? À quel mur ai-je fait face ? Pour percer ces mystères, je propose de reconstituer l'enquête dans laquelle je me suis lancée. À travers les pistes sinueuses que j'ai parfois dû emprunter, j'expose les éléments de la recherche de Casselot qui m'ont éclairée et je révèle comment sa perspective féministe me mène à revisiter mon cheminement professionnel, créatif et personnel. Enfin, j'en viens à analyser le mythe de Véro à travers ce prisme.

2.3 La phénoménologie féministe du doute

Marie-Anne Casselot m'a accrochée dès son premier paragraphe, où je me suis presque vue comme le sujet de son étude. Elle peut ensuite m'entraîner vers de nouveaux repères :

[L]a phénoménologie féministe étudie les conditions subjectives de la constitution corporelle féminine et développe des descriptions de l'expérience vécue par les femmes, dans le but de rendre visibles les effets corporels, psychologiques et affectifs de l'oppression sexiste (Simms et Stawarska 2014 : 11). (Casselot, 2018, p. 72)

L'expression « rendre visibles » résume parfaitement l'expérience que me fait vivre Casselot : elle m'ouvre les yeux sur ce que j'ai devant moi depuis toujours. Pour y parvenir, elle me guide habilement sur les traces de sommités féministes qui m'étaient jusqu'alors totalement inconnues. Je suis étonnée par la fluidité du parcours : j'absorbe la théorie de l'intentionnalité entravée de Iris Marion Young, la notion d'hésitation d'Alia Al-Saji, les effets du sexisme selon Karen Jones, le concept du doute féministe de Sara Ahmed. Je souligne plusieurs passages au marqueur rose (un hasard). Captivée, je traverse l'essai de Casselot d'un seul trait. L'accumulation de nouvelles idées provoque un véritable effet coup de poing. À la fin, l'inéluctable évidence me frappe en plein visage :

[L]e doute ne fait pas partie de « mon » essence ou de mon identité : il provient d'un contexte sociopolitique donné dans lequel j'évolue. [...] C'est la société patriarcale qui m'inculque un doute de soi compulsif typiquement féminin. (*Ibid.*, p. 83)

Pour la première fois de ma vie, je me vois dire ces mots à la première personne. Et ici, maintenant, en prononçant ces paroles, je ne suis pas une imposteure. C'est moi. C'est ma réalité. Je ne joue pas un rôle.

Je vois en accéléré apparaître toutes les images, toutes les situations, toutes mes expériences qui corroborent ce verdict sans appel. Dès que je termine l'article, je sens le besoin de vérifier les faits ; je veux confirmer mes impressions, les tester avec le réel ; je dois étayer la preuve. Je me tourne immédiatement vers Google pour consulter ces fameuses statistiques sur mon métier que j'ai déjà vues passer sans réellement m'y arrêter.

2.3.1 Domination masculine dans mon milieu : les statistiques

Je retrouve facilement sur internet le rapport intitulé *La place des créatrices dans les postes clés de création de la culture au Québec* publié par l'organisme Réalisatrices Équitables en 2016. Je me rends compte que j'en ai sûrement entendu parler, que je l'ai peut-être déjà distraitemment parcouru, mais que je ne l'ai jamais vraiment lu :

Au cours des neuf dernières années, Réalisatrices Équitables publie trois études qui tracent le portrait de femmes œuvrant dans la réalisation au Québec. Ces études font état de la place restreinte des femmes en réalisation au Québec, des raisons pour lesquelles si peu de leurs projets sont produits, et mesurent les impacts de ce manque de regards féminins sur le paysage médiatique québécois (p. 5).

Non seulement je vois régulièrement passer des envois de Réalisatrices Équitables dans ma boîte de courriels, mais j'en reçois un tout frais au moment même où je rédige ce mémoire :

Vous faites partie de notre carnet d'adresses de réalisatrices, et recevez nos communiqués et les nouvelles de nos activités. Par la présente, nous vous invitons personnellement à rejoindre les rangs de nos membres officielles ! Être membre RÉ, c'est se donner les moyens d'atteindre

l'équité pour les femmes dans le domaine de la réalisation au Québec
(Courriel du 23 octobre 2019).

Je n'ai jamais répondu à l'appel. En fait, c'est véritablement seulement après la lecture de Casselot que je me penche pour la première fois sur les chiffres que Réalisatrices Équitables ont minutieusement compilés et affichés dans leur rapport de 2016 :

31% des membres de l'ARRQ [L'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec] sont des femmes. [...] Les réalisatrices travaillent sur le quart des projets financés et reçoivent 10% de l'enveloppe budgétaire des subventions fédérales. D'après la grille horaire (Automne 2010/Hiver 2011), sur l'ensemble des émissions à l'antenne de Radio-Canada, une seule est réalisée par une femme sans la collaboration d'un collègue masculin (Réalisatrices Équitables, 2016, p. 11).

Tout comme moi, les femmes de mon métier brillent par leur absence sur les projets les plus prestigieux ayant le plus de visibilité. Une situation d'iniquité qui se reflète aussi sur nos salaires :

La compilation des 48 émissions les plus écoutées (2007-2010) selon le palmarès du Fonds des médias du Canada est sans équivoque : un homme est à la barre de l'émission dans 81% des cas. La réalisation mixte est peu fréquente (19%), alors que la réalisation strictement féminine est inexistante (0%). [...] Deux fois plus de réalisateurs (31%) que de réalisatrices (16%) gagnent 80 000\$ et plus. On peut véritablement parler d'un « boys club ». Les femmes doivent faire leurs preuves et ne bénéficient pas de la même crédibilité (*Ibid.*, p. 11).

Si j'ajoute le domaine de la publicité, où j'ai travaillé comme conceptrice-rédactrice en agence de pub avant de devenir réalisatrice, je peux dire que j'ai pas mal d'expérience dans des milieux à prédominance masculine :

L'industrie publicitaire, souligne Arnaud Granata, a parfois la réputation d'être encore coincée dans une ère *Mad Men*²⁵. Dans les agences au Québec, par exemple, seulement 35% des membres des conseils d'administration sont des femmes, et 80% des associés et partenaires sont des hommes (Infopresse, 22 septembre 2016).

Force est d'admettre qu'il n'y a pas des tonnes de candidates en direction de création. [...] Même son de cloche pour la distribution des projets dans les services de création, souvent répartis selon des biais de perception. « Les offensives humoristiques sont proposées aux hommes, alors beaucoup de femmes se voient encore restreintes à la conception de campagnes d'affaires, parce qu'ils sont drôles et qu'elles sont organisées. » (Infopresse, 9 octobre 2018)

Je suis particulièrement interpellée par la mention du préjugé sur les capacités humoristiques des femmes ; l'humour est depuis toujours une composante importante de ce que je souhaite explorer en création. Quelle surprise, l'humour est un domaine à forte domination masculine :

[L]e secteur de l'humour demeure un « boys club » (Réalisatrices Équitables, 2016, p. 10).

Mad Men, boys club : c'est ma vie professionnelle. Quant à ma scolarité : je n'y ai pas échappé, non plus. Au secondaire, j'ai fréquenté deux collèges centenaires – fondés par des communautés religieuses masculines – qui venaient tout juste d'ouvrir leur porte aux filles quand j'y suis entrée. Les classes étaient constituées à plus de 70% de garçons. Au Cégep, j'étais la seule fille de l'équipe du journal étudiant. Ai-je mentionné que j'ai grandi avec un frère, aucune sœur ? Être entourée majoritairement

²⁵ Série de télévision américaine (2007-2015). Fiction se déroulant dans une agence publicitaire new yorkaise dans les années 60. Don Draper, incarné par Jon Hamm, en est le directeur de création. L'expression « Mad men » identifiait à l'époque les publicitaires (tous masculins) qui travaillaient dans les agences situées sur Madison avenue à New York.

de garçons laisse-t-il des traces ? En tous cas, pas celles du féminisme, dont je ne me suis finalement jamais réclamée.

2.3.2 Être ou ne pas être féministe

Marie-Anne Casselot est véritablement la première à me convaincre d'y regarder de plus près :

Grâce aux avancées féministes, on comprend qu'un très grand nombre de femmes ressentent le syndrome de l'imposture à cause d'un contexte patriarcal s'intériorisant dans leurs capacités physiques et intellectuelles (p. 80).

Il n'y a plus de doute : je dois mettre sur papier toutes les images, toutes les situations, toutes mes expériences qui ont pu mener à mon syndrome de l'imposture. J'ouvre un nouveau document Word. J'écris, j'écris, j'écris... Je me perds, je vais dans toutes les directions, je m'éparpille, je perds le fil, je n'arrive plus à mettre tous les morceaux ensemble. En lisant Casselot, tout m'est apparu si limpide, clair, net et précis ; quand j'essaie de canaliser le flot de mes pensées dans un texte cohérent, tout déborde, je ne sais plus par où commencer, le portrait s'embrouille, mes idées se mélangent, deviennent confuses, aussi bien dire insensées et risibles.

C'est quoi ? Je vais dire : c'est de la faute au patriarcat ? Je suis pas heureuse dans ma job pis j'ai pas été capable de pondre une ligne de ma pièce *Véro et moi* pendant deux ans et demi « à cause d'un contexte patriarcal s'intériorisant dans mes capacités physiques et intellectuelles » ? Bravo, championne !

Je me sens ri-di-cu-le.

Moi, opprimée du patriarcat ! C't'une *joke* ! Pis le patriarcat, j'illustre ça comment ?

Je suis découragée. Je m'immobilise. J'abandonne. Je fais autre chose...

Puis un jour, à vélo, j'expérimente directement « l'intentionnalité entravée » de Iris Marion Young. Dès cet instant, je comprends qu'il est temps de m'arrimer aux fondements théoriques de Marie-Anne Casselot.

2.3.3 L'intentionnalité entravée de Young

Dans son article, Marie-Anne Casselot s'intéresse d'abord à l'acte individuel de douter de soi et soutient que le doute féminin individuel est issu de la socialisation genrée. Son point de départ lui est inspiré par la philosophe politique Iris Marion Young qui a développé la notion *d'intentionnalité entravée* dans son essai « Throwing like a girl » (1980), devenu « un classique²⁶ ». À partir d'une étude sur le développement spatial chez les enfants (Strauss, 1966), Young « circonscrit les inégalités genrées dans le déploiement des mouvements corporels féminins. Elle soutient que les femmes sous-estiment leurs capacités corporelles et qu'elles s'orientent dans le monde avec hésitation » (Casselot, p. 73). Sa théorie lui permet d'avancer « que les femmes n'utilisent pas leur plein potentiel moteur dans leurs relations avec le monde » :

Young reprend l'exemple du lancer du ballon pour expliquer comment les filles utilisent leur bras sans consolider leur puissance avec celles du tronc et des jambes, tandis que les garçons lancent le ballon en distribuant leur puissance plus également à travers tout le corps. En fait, pour Young, c'est que l'intentionnalité entravée empêche la jeune fille de viser le but de l'action sans penser à un possible échec de cette même action ou à une possibilité de se blesser. [...] Une telle attitude engendre des frustrations dirigées vers soi : je ne suis pas capable de lancer correctement le ballon (Casselot, p. 74-75).

²⁶ Tel que qualifié par Sara Ahmed dans *Losing Confidence* (2016), p. 3.

Dans son essai, Young (1980, p. 144) illustre sa théorie en racontant une expérience personnelle : lors de randonnées pédestres, elle constate souvent à quel point elle ralentit son groupe. Alors que ses partenaires masculins franchissent d'un bond d'inoffensifs petits ruisseaux, elle hésite, vérifiant son équilibre sur chaque roche tout en pensant aux risques de se blesser. Ses craintes s'avèrent à tous coups infondées puisqu'une fois qu'elle s'engage, elle traverse toujours sans danger. Malgré tout, ses hésitations persistent.

À ma première lecture, cette anecdote m'est apparue banale et sans intérêt.

Et voilà que, plusieurs semaines plus tard, je me retrouve à vivre une version étrangement similaire des aventures de Young. Lors d'une expédition familiale en vélo de montagne, notre trajet nous mène à une descente abrupte. Je ralentis pour sonder le terrain. Mon chum et mon fils me dépassent en coup de vent pour dévaler la pente d'un seul bond. Au lieu de les suivre, je mets brusquement les freins. J'évalue le danger potentiel du dénivelé. J'estime le risque de prendre une méchante débarque. Je prends un long moment pour retrouver mon équilibre sur mon vélo. Je m'en veux d'être clouée là alors que le reste de ma famille est déjà loin devant. Si un enfant de 8 ans – le mien en plus, à qui j'ai montré à faire du vélo – est capable, je devrais l'être aussi. Je me décide et je descends à mon tour, sans une égratignure. Bravo, championne ! Je dois me rendre à l'évidence : j'incarne parfaitement la théorie youngienne.

Le « Je peux » féminin est toujours doublé d'un « Je ne peux pas », ce qui restreint la capacité des femmes à accomplir une action. [...] [Q]uand [elle] commence une activité avec une telle intentionnalité entravée, elle projette bien les possibilités de la tâche, c'est-à-dire [qu']elle projette un « Je peux » ou « Je pourrais », mais elle ne les perçoit que comme des possibilités de « quelqu'un » et non pas comme ses propres possibilités, donc elle projette en même temps un « Je ne peux pas ». (Casselot, p. 74)

Cette propension à interrompre brusquement mon élan se répercute-t-elle ailleurs ? Je sens cette piste parsemée d'obstacles. Mon rythme de rédaction ralentit, je n'avance plus... Je tourne en rond...

Alors que je tente d'appivoiser la vision de Casselot, je ressens une tension perpétuelle face à ce qu'elle expose : j'y reconnais des aspects étrangement familiers, tout en éprouvant une grande résistance à accepter le miroir qu'elle me tend. Quand vient le temps de structurer un texte pour rendre le portrait qui se dessine sous mes yeux... je m'égare, je prends de longs détours, je jette des pages entières, j'en écris des nouvelles, je reviens sur mes pas, j'efface tout, pour finalement revenir à ma première version.

Son mouvement est tortueux, gâché par des mouvements inutiles résultant des tâtonnements et des réorientations en cours de route. Voilà la conséquence répandue de l'hésitation féminine (*Ibid.*, p. 74).

Les observations de Young sur l'hésitation féminine se limitent aux capacités motrices et physiques. Pourtant, je m'aperçois maintenant que je mets autant les freins en pédalant dans la nature qu'en rédigeant devant mon ordi.

2.3.4 Le doute de soi intellectuel

Marie-Anne Casselot cherche justement à « [élargir] la portée du concept d'intentionnalité entravée de Young en l'appliquant au doute de soi intellectuel ». Pour défricher cette piste, elle s'appuie sur une recherche de Lin Bian, Sarah-Jane Leslie et Andrei Cimpian (2017). Menée auprès d'un échantillon paritaire de 400 enfants de classe moyenne, âgés de 4 à 6 ans, cette étude arrive à des résultats qui me saisissent :

Dès l'âge de 6 ans, les enfants, peu importe leur sexe, perçoivent le genre féminin comme moins intelligent ou moins « brillant » que le genre

masculin. L'étude considère que la notion de « génie » est inculquée comme une caractéristique masculine dès le plus jeune âge (6 ans) chez les garçons et les filles. Les enfants plus jeunes (de 4 et 5 ans) associaient le génie de façon indifférenciée selon le genre (Bian, Leslie et Cimpian 2017, p. 390). [Ma traduction]

Ces conclusions me coupent le souffle. Qu'on puisse percevoir différemment l'intelligence entre filles et garçons, c'est dépassé, c'est d'une autre époque ! Coup de massue : cette recherche a été publiée en 2017, alors que mon propre fils était justement âgé de 6 ans. Des scientifiques démontrent que l'air qu'il respire, que nous respirons, est pollué de stéréotypes sexistes contaminant particulièrement la confiance et la motivation chez les filles :

La majorité des filles, lorsqu'elles se font proposer le jeu « pour les enfants vraiment intelligents » démontrent moins d'enthousiasme et moins de motivation à y prendre part. Elles ont moins de persévérance, car elles partent de la prémisse qu'elles n'adhèrent pas, ou pas entièrement, au critère « vraiment intelligent ». Or l'étude souligne que les filles d'âge scolaire savent qu'elles ont de meilleures notes que les garçons, mais résistent à croire que les adjectifs « très intelligentes » ou « intelligentes » s'appliquent à elles (Casselot, p. 76).

Selon Casselot, il s'agit ici d'une « déclinaison de l'intentionnalité entravée yougienne » (p. 76) : la motivation des filles « s'essouffle rapidement et elles ne réalisent pas leur plein potentiel, car elles présupposent leur inadéquation envers cette catégorie ». Cette étude permet donc à Casselot d'en arriver à la conclusion suivante :

Les effets genrés d'un doute de soi typiquement féminin s'inscrivent dans le corps et dans l'esprit des femmes (p. 76).

En voyant que la théorie de Young peut maintenant s'étendre au doute de soi « intellectuel », je commence à chercher un lien avec mon long « blocage créatif » de *Véro et moi*. En quête de traces écrites de cette période, je ressors les documents que j'en ai gardés.

2.4 L'intentionnalité entravée et moi

En replongeant dans mes notes datant du début de mon blocage, je fais un premier constat étonnant : je semble m'être arrêtée brusquement alors que tout allait bien. C'est ce qui m'apparaît quand je relis mon compte-rendu de la dernière rencontre que j'ai eue avec mes deux directeurs de recherche, le 30 mars 2016. Ils venaient de lire un assemblage de trente pages de scènes dialoguées. J'avais aussi en banque plus d'une soixantaine de pages de matériel accumulé. Il me restait une fin à trouver. La discussion est surtout ponctuée de commentaires positifs de la part de Marie-Christine Lesage (MC) et d'Olivier Kemeid (O). Extraits :

- O : J'ai souvent ri à gorge déployée !
- MC : Moi aussi, j'ai beaucoup ri.
- O : On sent qu'il y a un discours emprunté, j'aime la contamination de la parole de Mireille.
- MC : On est tous pris là-dedans malgré nous.
- O : Oui, on est tous contaminés, et pas souvent par du Proust !
- MC : Avec ton montage, tu crées une dramaturgie très performative.
- O : Je trouve ça très intéressant que ce soit pas la jeune fille qui vit un trouble identitaire, mais la mère.
- MC : Intéressant ton travail sur le discours néolibéral...
- O : ...et ton regard sur la femme qui vieillit, la relation mère-fille sur 3 générations, très intéressant. Continue de travailler le corpus que tu as.
- MC : Oui, je veux voir la suite !
- O : Fais avancer, va au bout du projet.
- MC : Tu pourrais voir une dynamique de lecture – avec des actrices. Je veux voir ça !
- O : Moi aussi !

Je me revois face à des gens compétents et reconnus dans leur domaine qui se montrent enthousiastes, croient en la pertinence de ma démarche et m'incitent à continuer dans la même direction. Leur approbation devrait me donner confiance, m'inciter à continuer. Pourtant, de façon complètement inattendue, c'est précisément à ce moment-là que j'ai stoppé l'écriture de *Véro et moi*. Malgré les encouragements, j'ai brusquement mis les freins. Comme à vélo ! Me suis-je imaginée devant un dangereux fossé ? L'étape de soumettre ma pièce à des comédiennes m'est-elle apparue comme un obstacle périlleux et infranchissable ? En voyant le fil d'arrivée se pointer, ai-je eu peur de prendre une méchante débarque en fin de course ?

En réduisant l'équation à sa plus simple expression, soit en éliminant tout le reste du contexte que je traversais au moment de mon blocage, je vois plus clairement à quel point j'ai douté de mes propres capacités à pouvoir compléter un projet artistique. En relisant mon « journal de bord », je découvre plusieurs traces de « mes peurs ». À chaque fois que je tente de réactiver l'écriture de *Véro et moi*, je suis freinée par mes propres craintes et incertitudes :

18 janvier 2017 : Projet maîtrise : vais-je finir par aboutir ? Qu'est-ce qui me bloque ? La peur de l'échec ? D'être poche ? De... ne pas être capable de finir ? La peur de rendre ma propre médiocrité visible ?

À travers différents extraits que je retrouve, je vois apparaître des manifestations aiguës d'intentionnalité entravée spécifiquement face à l'écriture de ma pièce. Ce faisant, je diagnostique dans ma paralysie créative un cas assez sévère de « doute de soi typiquement féminin ».

Cette prise de conscience n'est qu'un premier pas. Casselot m'invite maintenant à examiner le contexte dans lequel mon « doute de soi individuel » se serait construit :

[Le syndrome de l'imposteur] a des racines collectives et politiques. Le doute, inhérent [à ce syndrome], doit être pensé de façon globale (p. 71).

À partir de la reconnaissance d'un doute de soi individuel, je suspends ma réaction affective pour me questionner sur son contexte d'émergence. Je réfléchis à mon doute « féminin » et je le situe dans un contexte patriarcal amenant les femmes à *se considérer comme incapables*. (p. 80).

Ah, non, pas encore le fameux contexte patriarcal ! Retour à la case départ : C'est quoi ? Je vais dire : c'est de la faute au patriarcat ? Ça veut dire quoi le patriarcat ? Ce mot m'apparaît tellement gros qu'il se vide de tout son sens, un concept tellement large que je n'arrive plus à le saisir.

Je me tourne à nouveau vers Casselot, dont je lis et relis le texte. Je recopie les extraits soulignés en rose. Je les mets dans l'ordre, dans le désordre. Je copie-colle à l'infini jusqu'à ce que ça ne fasse plus aucun sens. Je lis ça...

Et, là, j'ai une apparition : Claire Bretécher !

2.4.1 Bretécher et moi : l'ambivalence féministe

Bretécher se manifeste de manière presque fantomatique quand je lis mon assemblage d'extraits pêle-mêle que j'ai tiré de l'essai de Casselot :

- C'est là que je situe le syndrome de l'imposteur, à la jonction entre l'individuel et le collectif, pris dans un contexte politique patriarcal qui décrédibilise d'entrée de jeu l'autorité épistémique des femmes (p. 84).
- Le doute est un acte à la fois individuel, intersubjectif et politique (p. 72).
- L'affect est à la fois corporel (préréflexif) et intellectuel (réflexif) (p. 78).
- Je ne suis plus dans le domaine de la description pure d'un phénomène hors de ses implications politiques (p. 72).

- [Cela] provient directement de la tradition merleau-pontienne [...] (p. 73).
- Apparaissent alors une méfiance obstinée envers ces structures et un pessimisme réaliste quant aux effets de ces structures sur le quotidien des femmes (p. 84).
- Les critiques féministes de la phénoménologie dénoncent la tendance à définir une structure comme paradigmatique ainsi qu'à « aplanir » les différences et à universaliser les expériences vécues à partir du sujet masculin (p. 72).
- L'hésitation affective peut donc faire ressentir l'historicité, la contingence et la sédimentation des actions et perceptions habituelles, en même temps que leur plasticité (p. 77).

En lisant ce montage désordonné d'extraits, je ne vois plus défiler qu'un jargon théorique et académique digne d'une caricature, une bonne matière pour construire un dialogue humoristique. J'ai peur d'être plus apte à rire du texte de Casselot qu'à en extraire une pensée réflexive et articulée. Je me demande : est-ce la faute à Bretécher ?

Claire Bretécher a ouvert la voie aux thèmes intimistes, féminins et féministes dans la bande dessinée. [...] Roland Barthes disait d'elle en 1976 : « le meilleur sociologue de l'année ». Au masculin ! (France Culture, 2016²⁷)

Dès que j'ai découvert l'œuvre de Claire Bretécher, à l'aube de mon adolescence, je savais qu'elle était une exception : à ma connaissance, la seule femme à être auteure de bande dessinée. Une pionnière dans un monde dominé par les hommes.

J'ai été initiée très jeune au 9e art ; j'ai grandi en lisant Roba, Peyo, Hergé et, surtout, mes coups de cœur, Franquin et Goscinny que je relis régulièrement encore aujourd'hui. Tous des auteurs masculins et pères de héros tout aussi masculins :

²⁷ <https://www.franceculture.fr/conferences/bibliotheque-publique-dinformation/claire-bretecher-etait-la-meilleure-sociologue-de-france>

Boule et Bill, les Schtroumpfs, Benoît Brisefer, Johan et Pirlouit, Tintin, Spirou et Fantasio, Gaston Lagaffe, Lucky Luke, Iznogoud, Astérix et Obélix... Quand j'étais petite, je ne pense jamais avoir porté attention à cette prédominance masculine quasi totale dans tous ces albums que je dévorais. Ce qui m'allumait, c'est l'humour. Ils me faisaient rire, je n'en demandais pas plus.

Quand mon fils Victor a appris à lire, j'ai ressorti mes dizaines de vieux albums de BD que je lui ai légué avec attendrissement. À 6 ans, il a commencé par les Schtroumpfs. Je n'y ai plus repensé... jusqu'à maintenant, alors que je tombe sur l'analyse que Martine Delvaux en fait dans son livre *Le boys Club*. Un chapitre est intitulé *Le principe de la Schtroumpfette*, reprenant le titre d'un article de Katha Pollitt publié dans le New York Times en 1991 :

Le monde des Schtroumpfs est un monde d'hommes aux rôles bien déterminés au sein duquel a été placée une femme trouble-fête, à la manière d'un virus dans un corps en santé [...] [O]n ne peut faire fi de la misogynie que porte toute l'histoire. [...] Une fois devenue blonde, sexy et à talons hauts, non seulement [la Schtroumpfette] attire les regards, mais les Schtroumpfs se trouvent liés entre eux par le désir qu'ils partagent pour ce même objet. Suivant une lecture girardienne de la scène, force est de constater que le rôle de cette femme est celui du bouc émissaire – sacrifié : à la fin du récit, elle quitte le village des Schtroumpfs pour préserver cette collectivité d'hommes. [...] Plus d'un quart de siècle a passé depuis la publication du bref article de Katha Pollitt sur la Schtroumpfette, et peu de choses ont changé : le trope est tout aussi présent et si commun que, le plus souvent, on ne le remarque pas, on ne s'arrête pas à cette image, on oublie de prendre en compte qui est représenté. On est distrait, tout simplement, on traîne dans ses pantoufles (Delvaux, 2019, p. 171 à 173).

Je me rends compte à quel point je suis imprégnée de cette image incontournable de la suprématie masculine, présente même dans mes lectures d'enfance – celles-là mêmes que j'ai tout naturellement transmises à mon propre fils.

Le boys club, au passé et au présent, autant dans sa forme stéréotypée mille fois reproduite que dans ses manifestations plus souterraines, laisse son empreinte sur l'imaginaire. Les représentations de groupes d'hommes ensemble et à l'œuvre pour une cause commune, glorieuse ou non, sont innombrables, dans les arts, au cinéma, à la télévision. Comme si nous étions collectivement hantés, habités par cette image, plongés dans une sorte de rêve éveillé (*Ibid.*, p. 169).

Quand j'avais 14-15 ans, Bretécher m'a offert quelque chose de nouveau ; j'ai tout de suite vu une différence. Je l'ai trouvée encore plus drôle ! Sa panoplie de personnages féminins hauts en verbe et en couleur y était sûrement pour quelque chose.

Claire Bretécher se distingue à une époque où la production de bande dessinée est presque exclusivement écrite pour et par des hommes. Drôle, corrosive, cynique et cinglante, elle s'impose pourtant rapidement avec un don manifeste du gag et de la caricature bien placée (Association Artemisia, 2012).

Son travail, introspectif souvent, intimiste parfois, était dans la droite ligne de celui de ses prédécesseurs au « Nouvel Obs » : Copi, Reiser qui, de leur trait jeté, synthétique, foudroyant, savaient, comme elle, décrypter les évolutions de leur époque : la faillite des idéologies dominantes, la libération sexuelle, le féminisme, la parentalité... Sa qualité de femme, la première à atteindre un tel statut dans le domaine de la bande dessinée, ajoutait encore de l'originalité et de la pertinence à sa démarche (Actua BD, 2015).

Le féminisme est un des thèmes récurrents qui nourrit son humour « acide et décapant²⁸ ». Je me rends compte que mon premier contact avec toute forme de discours féministe s'est fait à travers l'œuvre de Bretécher. En fouillant dans ma collection d'albums « Les Frustrés », je trouve une série de planches portant des titres

²⁸ <https://associationartemisia.wordpress.com/2012/03/08/claire-bretecher-une-femme-dexception/>

comme « Les militantes », « L'année de la femme », « H comme Femme », « F comme Homme » et le sublime « La femme et la création » (Bretécher, 1975, p. 66) :

Avec justesse, Claire Bretécher sait également rire d'elle-même traitant depuis *Cellulite* des excès du féminisme qu'elle stigmatise tout en défendant la cause des femmes. Dans un des gags des *Frustrés* intitulé « la Femme et la création », elle semble faire une introspection personnelle à travers le personnage de Janine Lemercier interviewée comme la seule représentante féminine de la sculpto-architecture, qui s'enferme dans des circonvolutions d'excuses conjuratoires sur sa position d'artistes privilégiée (Association Artemisia, 2012).

À un moment où j'ai perdu toute capacité et motivation à écrire ce mémoire de maîtrise, paralysée face au texte de Marie-Anne Casselot, je me mets à relire avec délectation mes albums des « Frustrés ». Je ris beaucoup. Ça fait du bien. Je reconnais son influence sur ma propre écriture, même si je n'ai jamais pensé consciemment à Bretécher pendant la création de *Véro et moi*. J'admire le rythme de ses dialogues ciselés, son humour observateur, son réalisme décalé, ses scènes courtes et « punchées », ses personnages attachants et horribles à la fois, ses excellentes scènes de couple, de famille, entre mère et fille... Tout son univers m'habite depuis une éternité. J'y ai sûrement fait des emprunts stylistiques et thématiques sans même y penser.

Un phénomène étrange se produit quand j'arrive au gag intitulé « Questions féministes » : je me vois apparaître au centre de cette histoire. Je plonge dans une nouvelle mise en abîme, version BD : j'entre littéralement en dialogue avec le texte de Marie-Anne Casselot, je m'imagine en train de discuter des axes de mon mémoire avec les autres personnages mis en scène par Bretécher. Je reproduis ici intégralement son texte, malheureusement sans le support des dessins minimalistes et efficaces qui l'accompagnent normalement :

- Oui, mais en disant ça, Juliette, tu occultes le blocage du discursif féminin.
- Pas du tout, je me place au niveau du senti.
- Mais la sensation, c'est le paradoxe d'une mémoire pulsionnelle, elle relève du non-symbolisable !
- Peut-être, mais intégrée à la répression culturelle mâle
- Pense un peu à la spécificité agir/parler... être une énergie parallèle, une mutation, un devenir non-institutionnalisé.
- Quelque chose me gêne au niveau de la verbalisation.
- Ce qu'il faut, c'est se nommer dans notre intégrité, dans notre identité, telle que leur vocabulaire mutilant et séparatiste ne l'a jamais incorporé...
- Exactement.
- Je suis d'accord avec Christiane mais il faut savoir si le corps, le corps invaginé qui maîtrise le réel doit encore s'effacer devant une conceptualisation idéologique...
- Absolument pas !
- Parce que le vagin, l'utérus, les ovaires, le sexe nié, colonisé doit s'affranchir d'un regard de la conscience mâle dominante sur la scène érotique, c'est fondamental.
- C'est bien évident.
- Peut-être que c'est aussi pour une raison structurelle que nous avons rencontré une impasse lors de l'écrit ?
- Mais il y a un vécu insaisissable annulé justement par l'écrit...
- Écoute, si tu situes la problématique féminine dans une phénoménologie du sexe en tant que moyen d'expression tu définis automatiquement les conditions de ta spécificité...
- Sauf si ton regard bande et débande en même temps
- De toutes façons la théorisation de la féminité s'articule à la lutte des classes au niveau du terrorisme du texte qui s'exerce quand on refuse de réintégrer nos déviations à la norme
- C'est pas si simple
- Puisque nos actes peuvent être lus comme des signes renforcés par un vécu réel au niveau du vagin...
- J'intègre pas là...
- Les nanas on s'égare !

- L'objectif de la réunion est l'action immédiate au niveau du concret et on est en train d'occulter complètement le thème de réflexion : « Pourquoi un tel écart de salaire entre les gouvernants et les gouvernantes. » (Bretécher, 1978, p.18)

À peu près tout ce que Bretécher écrit, dont « Questions féministes » plus haut, me fait encore crouler de rire. En plus, ce texte, écrit il y a plus de 40 ans, dépeint avec une acuité inquiétante l'impasse du langage dans laquelle je me retrouve en ce moment-même emmurée. Bretécher caricature brillamment un discours qui dit vouloir « s'affranchir d'un regard de la conscience mâle dominante » mais qui finalement tourne en rond, enfermé dans un langage formaté... et absurde. L'ironie, c'est que je deviens moi-même prisonnière de cette vision hilarante. Je me sens incapable d'aborder sérieusement le texte de Casselot dans lequel je trouve un discours sans doute plus actuel, mais affichant une parenté très proche de celui parodié par Bretécher. Suis-je prisonnière d'une case de BD ? Est-ce moi qui prononce ces paroles :

- J'ai rencontré une impasse lors de l'écrit !
- Mais il y a un vécu insaisissable annulé justement par l'écrit...

Je me vois dire ces mots à la première personne. Et ici, maintenant, en prononçant ces paroles, je ne suis pas une imposteure. C'est moi. C'est ma réalité. Je ne joue pas un rôle. Ce n'est pas de la bande dessinée. C'est un aveu. C'est un verdict. C'est une révélation : je suis prise au piège par une de mes sources d'inspiration !

Je constate à quel point Bretécher est, pour moi, une influence extrêmement complexe à décoder. Son ascendance m'apparaît presque tentaculaire. À travers elle, je ne vois pas seulement une créatrice inspirante, je vois aussi le reflet de mes ambivalences face au féminisme et, peut-être, face à la création... au féminin.

Bien avant d'avoir pris connaissance d'un véritable discours féministe, j'ai d'abord lu les planches de Bretécher qui tournent en dérision ce même discours. Dès lors, pour moi, le langage englobant les thèmes de « normes masculines », de « répression culturelle mâle », de « théorisation féministe »... s'est déformé pour ne devenir qu'un ersatz comique, occultant toute réalité sombre qu'il pourrait nommer ou éclairer. Toute indignation ou dénonciation face à « l'oppression sexiste » s'est en quelque sorte métamorphosée en matière humoristique...

2.4.2 *Croc* : première incursion humoristique

En ravivant mes premières influences humoristiques, un autre souvenir remonte à la surface : « C'est pas parce qu'on rit que c'est drôle », clamait la devise du défunt magazine humoristique québécois *Croc*... pour lequel j'ai écrit quand j'avais 18 ans. Ça me revient tout d'un coup avec une netteté fulgurante : il me semble y avoir déjà publié - avec mon complice de toujours, Patrick Martel - une fausse entrevue satirique mettant en scène... une cinéaste féministe. J'appelle Patrick. Oui, oui, il s'en rappelle très bien. Il peut même nommer notre personnage inventé : Sophie Stickée – en hommage au nom du chien de mon frère, nommé en hommage au titre d'une toune du groupe *Vent Du Mont Schärr*.

Si ça se trouve, Patrick a une copie de notre article enfouie quelque part dans ses armoires. Je débarque chez lui avec Victor. Nous voilà lancés dans une véritable fouille archéologique. Victor nous regarde intrigué et demande : « Qu'est-ce que vous faites ? » Patrick explique : « On fait la maîtrise de ta mère ! »

L'ordre régnant chez mon ami pouvant rivaliser avec celui de l'icône japonaise du rangement Marie Kondo, on retrouve rapidement une volumineuse pile de *Croc* d'antan, en parfait état. Victor, contribuant activement à ma recherche de maîtrise, feuillette avec nous les pages jaunies des vieilles revues. Il n'est pas impressionné ! Il

tombe sur une de nos « œuvres », signée de nos noms, dont il lit le titre avec dédain : « Va jouer dans l'trafic ! Ou comment se débarrasser de ses enfants l'été. » Il lève son regard sévère sur nous : « Vraiment ? Pourquoi vous faisiez ça ? » Notre réponse spontanée : Parce que ça payait !

Après avoir tourné ce qui me semble des milliers de pages, je tombe enfin sur l'article recherché : « Je vis ma cliptomane : une entrevue avec une vidéaste ». Sous le titre, nos deux noms. Oh, mon dieu, c'est vrai, on a déjà écrit ça :

La vidéo, ce n'est pas que du garrochage d'images à Musique Plus, c'est aussi un art. Un art noble, post-moderne, recherché, sensibilisateur : bref, fendant. Assise au Lux à siroter une frite-mayonnaise tout en grignotant un double expresso, Sophie Stickée, vidéaste, nous livre ses impressions sur sa vie, son art, sa vidéo.

Drôle de moment de réminiscence, oscillant entre l'attendrissement et l'incrédulité : 30 ans déjà ! C'était hier : je nous revois, Patrick et moi, avec une précision étonnante, déjà liés par une grande amitié qui ne s'étiolera pas, à jouer aux « p'tits comiques » devant l'ordinateur portatif dernier cri « Compact » de mon père, aussi minuscule, léger et esthétique qu'un pneu d'hiver avec « mags » en acier. La préhistoire.

Je ressens tout le plaisir qu'on avait à faire dialoguer nos « personnages ». Mon souvenir en est un d'insouciance et de légèreté. Mais, en nous lisant, je suis surprise. Au début, je ris de notre innocence. Jusqu'à ce que j'arrive à cet extrait :

- Vidiot : En fait, vous dénoncez le sexisme ?
- S.S. : Non. La dénonciation, c'est trop agressant pour l'Art. Et puis ce n'est pas parce que j'ai castré 400 taureaux pour mon vidéo « Ces hommes, tous des cons » que je suis une féministe radicale. Et arrêtez donc, vous, de me harceler avec vos questions phalocrates, espèce de mâle frustré !!!
- Vidiot : Pourtant, les rôles d'hommes dans vos œuvres sont toujours tenus par des animaux. Que doit-on en déduire ?

S.S. : Et puis après ? Mes rôles d'animaux sont toujours tenus par des hommes, ça ne prouve rien !

[...]

Vidiot : Pouvez-vous maintenant vivre de votre art ?

S.S. J'essaie le plus possible de gagner ma vie en filmant ma vision audio-visuelle des rapports superficiels hommes-femmes dans notre système social matérialiste, hiérarchisé et individualiste. Cependant, pour arrondir les fins de mois, je dois aussi faire des vidéos de baptêmes et de mariages... Tu te marierais pas bientôt ? J'pourrais t'faire un deal...

D'où ça sort tout ça ? J'ai un petit pincement au cœur. Je me rappelle que je caressais déjà le rêve de faire des films. Je suis un peu troublée de me voir m'amuser à ridiculiser une femme qui, justement, « filme sa vision audio-visuelle », ce à quoi j'aspirais. Pouvais-je déjà pressentir que c'était une ambition pratiquement impossible à réaliser, même selon les statistiques récentes ? Est-ce que j'avais déjà intériorisé un malaise, un « blocage », face à l'image de « la femme artiste » ? Son destin : « pognée » à faire des vidéos de mariages, que l'on voyait comme le plus bas du bas dans la chaîne alimentaire « artistique ».

Oui, c'est tentant de s'autoanalyser rétroactivement. Mais, la réalité est sans doute à la fois plus simple et plus dérangeante : on ne savait pas ce qu'on faisait. On était débutants et inexpérimentés, sans sous-texte ou analyse sociohistorique, bien trop heureux de faire de l'argent en écrivant des *jokes* dans un magazine populaire. On voulait plaire à ceux qui nous publiaient. Sans se lancer dans une étude longitudinale rigoureuse, mais seulement en feuilletant rapidement ces archives *Croc*, on détecte immédiatement une tendance au dénigrement facile de la femme en général²⁹. Je me

²⁹ Entre autres exemples : la page couverture *Croc* de juillet 1991, spécial parodie du *Sécrétion de lectures indigestes*, affichant une caricature de la jeune chanteuse Mitsou aux seins disproportionnellement gros, s'exclamant : « Pratique ! Un petit format pour les petits cerveaux ! » Citons aussi le *Croc* de février 1991, titrant en une « La Blonde, avant, pendant et après ». Sous-

rappelle que nos rédacteurs en chef, tous des gars, nous avaient expliqué à quelques reprises ce qui faisait « vendre » le magazine, insistant sur l'importance de la chose. S'est-on simplement plié inconsciemment à la ligne éditoriale ? On a visé une cible facile et populaire : la femme. Notre touche personnelle : on a ajouté la connotation « artiste » pour ajouter au gag. Femme-artiste, quelle combinaison risible ! Était-on en train d'apprendre tranquillement à se conformer aux lois du marché ? Un apprentissage qui ne faisait que commencer...

En relisant maintenant ce pastiche de jeunesse, je ne peux m'empêcher d'y voir aussi un lien étrange avec Casselot :

S.S. : [...] c'est voir qui est important dans ce médium. Il faut illustrer sa vision d'une réalité conceptuelle en la transposant en tangibilités symboliques. Par exemple, dans mon dernier vidéo, « Explorancia », j'ai mis en scène une bibitte à poils en plexiglass avec des yeux géants en styrofoam...

Vidio : En styrofoam ?

S.S. : Oui, justement. Cette texture exprime bien la symbolique du « vécu collectif » de notre société de consommation entièrement dirigée par des mâles.

Je vois qu'à travers notre personnage qu'on voulait pathétique, on ridiculise sa dénonciation de « notre société de consommation entièrement dirigée par des mâles », en d'autres mots la « société patriarcale » dont Casselot m'incite aujourd'hui à observer les effets néfastes.

Si, à 18 ans, on riait avec insouciance de l'idée de « dénoncer le patriarcat » dans un magazine populaire, j'en déduis qu'on imitait une part du discours ambiant.

Notre article a été publié dans l'édition *Croc* de septembre 1989.

On était juste avant le 6 décembre 1989.

2.4.3 Pas féministe

En ce novembre 2019, je prends une pause à la Grande Bibliothèque avec mon fils. Victor s'est installé dans un pouf avec une pile de bandes dessinées. Sur l'étagère juste en face de nous, le dernier *Châtelaine* attire mon regard. Entre « Menu des fêtes exquis... et intraitable » et « 23 looks chics pour tous les partys », un titre me force à ouvrir la revue : « 30 ans après la tragédie de Polytechnique : une survivante témoigne » :

C'est dans sa classe de génie mécanique que Marc Lépine a commencé à tirer. Il a d'abord ordonné aux garçons de se mettre d'un côté de la classe et aux filles de l'autre, puis il a demandé aux garçons de sortir. Juste avant d'ouvrir le feu sur les jeunes femmes, Marc Lépine leur a dit qu'il haïssait les féministes. Nathalie Provost lui a répondu tout de go : « Nous sommes des filles qui étudient en génie, pas des féministes. » Elle croyait alors sincèrement que l'égalité était une affaire classée (*Châtelaine*, décembre 2019).

En décembre 1989, je pense exactement comme Nathalie Provost. L'égalité est acquise. J'ai les mêmes chances que les gars. J'écris dans un magazine humoristique populaire. Je suis rédactrice en chef adjointe du journal étudiant de mon cégep. Je sais que je vais aller à l'université de mon choix, dans le programme de mon choix. J'ai 18 ans, je suis libre, je fais ce que je veux.

En décembre 1989, je ne me sentais pas le devoir d'être féministe. [...] Dans ma tête, l'égalité était non seulement atteinte, mais acquise. J'ai le

sentiment d'avoir eu les mêmes chances que les gars. J'ai fait des demandes à l'université et j'ai été admise là où je le voulais. Je me suis impliquée dans les associations étudiantes et j'ai été élue (Châtelaine, décembre 2019).

Je me vois dire ces mots à la première personne. En prononçant ces paroles, je ne suis pas une imposteure. C'est moi. C'est ma réalité. Je ne joue pas un rôle.

Le 6 décembre 1989, je suis sur la scène de théâtre de mon cégep montréalais pour jouer la production étudiante de mon cours de français. J'interprète le rôle de... Mireille dans notre adaptation du film de Denys Arcand, *Jésus de Montréal*, dont une bonne partie de l'action se déroule sur le mont Royal. Mes amis Patrick et Christian font partie de la distribution et sont sur scène avec moi. Après les applaudissements et à travers les célébrations entourant notre dernière représentation, j'attrape des bribes, ici et là, au sujet d'un drame survenu un peu plus tôt à quelques kilomètres à peine. On parle d'un tireur fou dans une université, celle sur le flanc du mont Royal. Je ne le crois pas. C'est de la fiction. La soirée se poursuit avec mes amis au party de fin de session. Le lendemain, la réalité me frappe en plein visage : j'apprends qu'un homme a assassiné 14 femmes, des étudiantes à peine plus vieilles que moi, qui participaient ce soir-là à un cours, comme moi. Cela n'a aucun sens. Dans le vertige des jours qui suivent, je lis, je vois, j'absorbe tout ce que les médias diffusent en boucle.

Je me vois à la place de ces étudiantes.

Pendant longtemps, la principale explication a été celle du tireur fou, de l'acte isolé. Même si l'auteur avait minutieusement séparé les hommes des femmes, qu'il avait dit à ces dernières qu'il « luttait contre les féministes » et qu'il avait écrit dans sa lettre de suicide qu'il s'en prenait aux féministes, le caractère « antiféministe » a longtemps été nié. Notamment par les jeunes de l'époque, qui ne comprenaient pas pourquoi des féministes « s'approprièrent leur deuil », et une bonne partie de la société, qui voyait le féminisme comme une forme de militantisme radical qui avait déjà remporté les batailles les plus importantes. « Pour nous, les

jeunes, on avait fini de « brûler des brassières », dit Catherine Bergeron [sœur de Geneviève, l'une des 14 victimes, elle avait 19 ans à l'époque.] « Je pense qu'on était un peu endormis. » (La Presse, 4 décembre 2019)

La journaliste Sue Montgomery, pendant la cérémonie de commémoration du 6 décembre 2014, rappelait le backlash des années 1990 comme une longue période pendant laquelle le mot « féministe » était devenu un gros mot parce qu'on ne voulait surtout pas rappeler que des « hommes nous haïssaient » : « the F* word – feminism – became a bad word [...] they didn't want to hear that men hated us (Delvaux, 2019, p. 140).

Je n'ai, de mémoire, jamais parlé de Polytechnique avec qui que ce soit. Le féminisme n'a pas fait partie ni de mon parcours universitaire, au début des années 90, ni de ma vie professionnelle qui a suivi.

L'attentat de Polytechnique est venu comme une gifle. La société québécoise, les femmes et les hommes qui la composaient se sont enfoncés dans le déni. On ne pouvait plus évoquer le féminisme ni la violence contre les femmes. [...] 1989 est donc l'année où j'ai compris qu'il me fallait apprendre à mettre des gants si je voulais un jour écrire sur l'égalité entre les femmes et les hommes. [...] Or à force de mettre des gants, on apprend à se taire. Entre collègues, majoritairement masculins, non seulement il était impossible de démontrer l'existence de l'hégémonie patriarcale, mais si vous vouliez prendre votre place, il fallait jouer le jeu, encaisser les moqueries, se faire couper la parole, se faire harceler, continuer à sourire et à faire la *cute*, comme on disait entre filles (Pascale Navarro, 3 décembre 2019, La Presse).

Les femmes qui m'ont guidée dans ma carrière, mais aussi les icônes féminines populaires vers qui j'ai porté le regard, des femmes dans des milieux d'hommes, n'affichaient pas de convictions féministes.

2.4.4 De Bretécher à Bazzo : le féminisme et elles

En fouillant sur internet au sujet de la carrière de Bretécher, je vois apparaître un trait qui m'est familier : elle a des réticences, voire un refus de s'afficher comme féministe. Voici ce qu'elle dit dans une entrevue datée de 1974 :

INTERVIEWER : Est-ce que tu reçois aussi plein de lettres de gens qui te prennent pour le chantre du MLF [Mouvement de libération des femmes] ?

BRETÉCHER : Ça commence. Je me suis fait piéger par des féministes ; dernièrement j'ai reçu une effroyable conne, je ne pouvais pas deviner ! Mais j'arrête les frais. J'ai récemment vu Gisèle Halimi : elle est très bien, elle. Je partage entièrement ses points de vue de A à Z. [...]

INTERVIEWER : On pourrait à juste titre te considérer comme une brandisseuse de drapeau.

BRETÉCHER : Beaucoup de gens pensent ça. Pourtant, je ne brandis pas de drapeau : je n'aime pas le militantisme. Et puis, dans mes histoires les femmes ne sont pas plus gâtées que les hommes, la connerie est bien répartie, non ?³⁰

Elle affiche cette posture à une autre époque, dans un autre contexte : Paris, au début des années 70. Je n'y étais pas. Pourtant, je reconnais dans cette tiédeur et même froideur face au féminisme une attitude affichée publiquement assez récemment chez des personnalités féminines québécoises. Je m'intéresse plus spécifiquement au cas de Marie-France Bazzo, une personnalité médiatique dont j'apprécie et admire le travail. L'animatrice, productrice et première « *morning woman* dans l'histoire de la

³⁰ Entrevue – citée par Jean-Claude Saint-Hilaire (1980, p. 33) – tirée de *À bâtons rompus avec Claire Bretécher (et Gotlib)* et parue dans *Les Cahiers de la Bande Dessinée* en 1974.

radio montréalaise³¹ » publie sur sa propre plateforme web, *BazzoMAG*, un éditorial intitulé « Je ne suis pas féministe, moi non plus », le 1er mars 2016 :

Rarement aura-t-il été autant question de féminisme que ces derniers jours. On connaît le contexte : la ministre responsable de la Condition féminine, Lise Thériault, se dit égalitaire plutôt que féministe. Sa collègue à la Justice, Stéphanie Vallée, abonde. [...] On assiste à une montée aux barricades spontanée. Il FAUT s'afficher féministe. [...] Je vais en décevoir certaines. On me traitera de traîtresse. De libérale (ce que je ne suis pas). Mais voilà : je ne suis pas féministe. [...] Je ne dis surtout pas que la lutte féministe n'a plus sa place au Québec. Mais vous ne me verrez pas revendiquer au sein du mouvement féministe. [...] Un jour, sur un plateau de télé, une célébrité féministe autoproclamée de la première heure, appelons-la madame P, m'apostrophe : « Vous, vos jupes courtes et votre décolleté, c'est pas sérieux !!! » Wô, madame papesse, je ne suis pas assez sérieuse pour votre mouvement ? Je marcherai donc seule. Avec mes talons, loin des pancartes et des hashtags revendicatifs. Mais un talon, ça se coince bien dans la porte... (Bazzo, 1er mars 2016)

40 ans et un océan les séparent, pourtant Bazzo semble emprunter exactement la même rhétorique que Bretécher. En résumant grossièrement : le féminisme, d'accord, mais pas pour moi.

Ce qui me frappe en juxtaposant leurs propos, c'est comment ces deux personnalités publiques féminines exposent chacune une expérience désagréable avec une féministe, « une effroyable conne » dans un cas et une « madame papesse » dans l'autre. En contrepartie, elles n'offrent aucune anecdote d'expérience désagréable avec des gars ni le moindre petit événement sexiste rencontré en carrière. Parce qu'elles n'en parlent pas, elles n'en auraient jamais vécues ? J'ai un doute.

³¹ La Presse, 18 août 2013, *Marie-France Bazzo : la fille du matin*, Nathalie Collard

Si je ne trouve aucune trace de révélations d'expérience sexiste chez Bretécher, un extrait d'une entrevue plus récente me fait réfléchir :

L'EXPRESS. Vous sentez-vous féministe ?

BRETÉCHER. C'était ma tendance, mais l'aspect militant m'a toujours dégoûtée. Jeune, j'étais sur mon pré carré, fallait pas qu'on m'emmerde. Ma mère était assez avancée de ce point de vue-là, au moins dans son discours. Il fallait que je m'en sorte et, pour ça, je préférais ne pas tenir compte des différences. Faire comme si elles n'existaient pas, comme s'il n'y avait pas de problème (L'express, 19 mars 2009).

S'en sortir en ne tenant pas compte des différences, « faire comme s'il n'y avait pas de problème », résume parfaitement la philosophie que j'ai rencontrée et que j'ai adoptée dans ma vie professionnelle. Cette vie a officiellement débuté pour moi par un emploi à temps plein à l'agence de publicité PALM inc. J'y ai été engagée par le A de PALM, Paulette Arsenault, cofondatrice et copropriétaire de l'agence et une des très rares femmes dirigeantes dans ce milieu.

2.4.5 Paulette Arsenault, Directeur de création

En lisant le texte de Marie-Anne Casselot, le premier souvenir qui m'est apparu concerne les propos que Paulette m'a tenus dès mon premier jour de travail. Même si ses paroles me sont instantanément revenues en tête de façon très précise, j'ai été jusqu'à présent incapable de les intégrer dans la rédaction de ce mémoire. C'est comme un nœud que je suis incapable de démêler seule. À nouveau, Bretécher m'aide à faire le lien quand elle répond encore à cette question qui revient sans cesse :

On sent bien que c'est inutile, mais allez, on tente le coup : n'a-t-elle donc jamais souffert d'être la seule femme dessinatrice ? « Je n'ai jamais compris pourquoi tout le monde s'est posé cette question idiote ! Même

Goscinny disait “ Claire, c’est le seul homme de la BD ! ” » (Causette.fr, 2015)

Goscinny, s’il avait rencontré Paulette Arsenault, aurait aussi pu la nommer « le seul homme de la pub ! ». D’autant plus que ma première patronne a été le cerveau derrière les pubs de Coke Diète mettant en vedette l’un de ses plus célèbres personnages : Obélix. « C’est fou comme c’est bon ! » disait Obélix en portant une bouteille géante de Coke Diète à la place de son menhir habituel (1987).

Derrière la phrase de Goscinny, on saisit le sous-texte : pour s’intégrer dans un milieu aussi masculin, Bretécher a d’abord dû surpasser tous les « autres » hommes qui y étaient, arrivant à un niveau si élevé qu’elle y devient « le seul homme » sur la marche la plus élevée du podium. Évidemment, une fois qu’elle y parvient, le boys club en oublie qu’elle est une femme. Elle devient « one of the boys ». Paulette est aussi parvenue à ce statut d’élite. Dès le départ, elle m’a donné un de ses trucs.

Tout de suite après mon baccalauréat, Paulette est l’une des premières à m’avoir convoquée à une entrevue d’embauche. Nous sommes en 1994. À l’entrée de son bureau, je remarque le titre affiché : Directeur de création. Quand elle m’annonce qu’elle m’engage, je lui demande spontanément : Pourquoi « Directeur » au masculin ? Du tac au tac, elle répond : « Mireille, si tu veux le salaire d’un homme, tu prends le titre d’un homme ! »

J’ai conservé ma première carte d’affaires. Sous le logo PALM, on peut lire juste en bas de mon nom : Concepteur-Rédacteur. Ce titre masculin n’a eu aucun effet bénéfique. Après deux ans et demi, j’ai démissionné sur un coup de tête. Je suis devenue réalisatrice.

J'avais naïvement pris les paroles de Paulette au pied de la lettre, comme un conseil. J'aurais dû y voir une mise en garde : j'entrais dans un monde qui ne laissait pas facilement la place aux femmes.

C'est seulement une fois bien avancée dans la rédaction de ce mémoire que je me rends compte à quel point j'ai besoin de connaître ce qui se cache derrière le « conseil » de mon ex-patronne. J'ai l'impression qu'il me manque un bout de cette histoire, l'histoire d'une femme qui a conquis un milieu « majoritairement masculin ». Je sens que cette pièce du casse-tête essentielle pour finir ce mémoire.

Je lui envoie un courriel. Paulette me répond aussitôt. On fixe une rencontre quelques jours plus tard.

Heureuse retraitée, elle m'accueille dans sa vaste maison lumineuse, au bord de l'eau. Elle m'a préparé des biscuits, une recette de Ricardo. Elle me sert le thé. Nous sommes face au fleuve avec vue sur le nouveau pont Samuel-De Champlain, sa structure surplombant le vieux pont Champlain, maintenant fermé et en attente de démolition. Drôle de hasard, le matin même de notre rendez-vous, à la une du Devoir, une référence est faite au premier slogan publicitaire que j'ai vu naître chez PALM : « La lutte des générations : de *Tasse-toi mononcle* à *Ok boomer*, quand les jeunes se moquent de leurs aînés. » J'étais là, dans le bureau de Paulette, quand l'équipe de création avait présenté le slogan publicitaire *Tasse-toi mononcle* pour Volkswagen. On en parle encore :

Si l'expression « Ok boomer » est inédite, le phénomène, lui, n'a rien de nouveau, analyse au bout du fil Jacques Hamel, professeur de sociologie à l'Université de Montréal [...] : « Moi qui appartiens à la génération X (né entre 1960 et 1980, environ), notre génération s'était ralliée à une publicité d'auto qui disait : *Tasse-toi mononcle*. Ça ressemble beaucoup au *Ok boomer* d'aujourd'hui (Le Devoir, 13 novembre 2019).

Sur cet air de « plus ça change, plus c'est pareil », j'amorce un étrange voyage dans le temps : assise face à Paulette, j'ai maintenant à peu près le même âge qu'elle avait quand j'allais lui présenter des concepts et des slogans dans son bureau. Aujourd'hui, c'est moi qui lui demande de revenir sur ses propres débuts en pub. Et voilà que dès qu'elle commence, avant même que je ne lui ai évoqué mon souvenir, j'entends l'écho presque exact de ce qu'elle m'a dit au tout début, il y a plus de 25 ans :

- Quand j'ai eu mon premier poste de direction de création, j'ai demandé le titre de Directeur de création, sans « e » muet à la fin. Je ne voulais pas mettre l'emphasis sur le féminin. Je veux avoir la même paye qu'un gars ! J'avais 28-30 ans quand je suis devenue directrice de création...
- Là, tu viens de dire « directrice » au féminin...
- ah, oui ?
- C'est drôle que tu me contes ça tout de suite en partant ! C'est justement ce que je voulais vérifier : c'est vrai que tu m'as dit de prendre le titre d'un homme pour avoir le salaire d'un homme ?
- Sûrement, je l'ai dit souvent cette affaire-là.
- Aujourd'hui, me dirais-tu la même chose ?
- Bonne question ! Je peux pas te répondre.
- Pourquoi t'avais fait ça à l'origine ?
- J'ai toujours été stratégique... ou opportuniste. Pour naviguer dans ce monde-là... Quand je suis arrivée en pub, j'ai vu comment ça marchait : c'est un milieu de jeunes, fallait vite avoir accès aux postes de pouvoir, sinon, dès 40 ans, tu es « tabletté ». Pour avancer, il fallait que je rentre dans le boys club des agences.
- Es-tu féministe ?
- (*Silence de surprise*) ...C'est quoi une féministe ? J'suis-tu une féministe ? C'est drôle, j'tu une féministe ? Est bonne celle là... Comment tu définis ça ? Si c'est pour la question des salaires égaux, ça oui, je me suis battue pour ça. Quand j'étais directrice (*N.D.L.R. : encore au féminin*) avec mes 3 associés (*N.D.L.R. : tous des gars*), on était en train de réviser les salaires de toute l'agence, on arrive au cas de Ann... Elle était plus performante que tous les gars, elle valait plus pour l'agence, elle était plus importante pour nous, mais elle gagnait moins qu'un gars moins performant au

même poste. Je trouvais ça pas correct. Les autres étaient prêts à l'augmenter mais pas autant que le gars qui performait moins qu'elle ! Je l'ai défendue. Elle a eu le meilleur salaire. Des années plus tard, je lui ai dit, Ann tu m'en dois une, ton salaire, c'est moi qui est allé le chercher.

- Y'avait des iniquités salariales entre les hommes et les femmes ?
- Absolument ! Je le voyais chez nous ! Ça me choquait certain ! Faut dire que les femmes sont moins exigeantes, elles savent moins ce qu'elles valent, elles savent pas à quel point elles sont bonnes, quand vient le temps de négocier, elles sont pas particulièrement bonnes.

En écoutant la suite de récit de Paulette, je comprends surtout que pour obtenir l'égal d'un homme, Paulette a littéralement dû combiner des aptitudes d'agent secret, de stratège militaire et de diplomate de l'ONU. Elle me raconte qu'en début de carrière, elle découvre par la bande comment elle est moins bien payée qu'un gars « en dessous » d'elle :

- Je viens d'avoir une promotion : je suis nommée rédactrice en chef du compte McDo, le plus gros compte de l'agence. Discrètement, une des filles à la comptabilité vient me dire : « Y'en a qui ont le titre, y'en a d'autres qui ont le salaire. » J'ai tout compris !
- T'as compris quoi ?
- Ils venaient d'engager un nouveau rédacteur. C'est moi qui es en charge, mais, lui, il gagne plus ! J'avais le meilleur titre, mais c'est lui qui avait le meilleur salaire !

La suite est digne d'une intrigue de *Mad Men* fusionnée à la série d'espionnage *Homeland* – il ne manque que les micros cachés : Paulette élabore une ingénieuse tactique et se lance dans un complexe jeu de coulisses. Ne voulant pas trahir sa complice à la comptabilité, elle trouve la façon d'obtenir la même information à travers une série de dîners « bien arrosés » avec différents joueurs clés de l'agence : « Je les faisais boire, pis je demandais ce que je voulais ! » Mission accomplie : elle décroche son « salaire de gars » :

Comprends-tu qu'après ça, j'ai pris le titre qui allait avec !

- Paulette Arsenault

Elle a ensuite toujours gardé le titre masculin qui allait avec son salaire masculin. J'entends enfin l'histoire cachée derrière le conseil initial de Paulette. Une histoire dont j'ignorais toutes les ramifications, toute l'injustice, toute la douleur et la colère qui s'y dissimulent. L'histoire d'une femme qui doit trouver une façon de déjouer le système à elle seule, moyennant l'aide anonyme d'une espionne infiltrée dans ce même système. Le titre masculin, ce n'était pas le moyen d'y parvenir mais bien le symbole de sa victoire : je prends le titre d'un homme *pour confirmer* que j'ai obtenu le salaire d'un homme. Prendre le titre, c'est juste la cerise sur le sundae, à peine une fioriture décorative, la médaille d'une première conquête solitaire et à mains nues dans une ascension qui ne faisait que commencer.

Je noircis mon calepin des complots, trahisons et préjugés surmontés par Paulette. Il y a eu des larmes, des cris, des portes claquées. Mais, elle garde le cap : « J'ai toujours pensé à la prochaine étape ! » Elle voulait travailler sur des gros comptes, « les comptes de gars », comme la bière. Son plan pour y arriver : s'associer à des hommes.

If you can't beat them, join them !

- Paulette Arsenault

Elle rencontre son complice en création, Yvon Paquette (le P de PALM), qui sera son partenaire en équipe de création et en affaires pendant près de 25 ans. Ensemble, ils partent à leur compte et enchaînent les succès : Coke Diète, Labatt Bleu... En 1986, ils s'associent à deux autres hommes (René Leclerc et Pierre Mercier) pour former leur agence. Même au sommet, rien n'est acquis :

- Oui, j'ai trouvé ça très dur. Faut être batailleuse. Moi, je lâchais jamais. Mon associé me disait : toi tu te relèves après le 15e round. C'est pas donné à tout le monde de se battre comme ça. C'est sûr que c'est plus d'ouvrage quand tu travailles avec des équipes masculines, sur des gros comptes comme la bière. Y'a fallu faire ses preuves, j'te dirais : doublement ses preuves. Y'avait une couple de machos là-dedans. J'en ai vu des abus de pouvoir. Y'en a un qui m'a mis la main sur la cuisse. Normalement, j'y aurais donné une volée. Mais, c'était un client. J'ai été obligée de me fermer la trappe parce que j'étais propriétaire d'agence. L'avoir confronté, ça aurait causé des problèmes pour l'agence.
- Ça me fait penser à *Mad Men* ! L'as-tu vu ?
- J'ai pas été capable tout de suite. Après avoir vendu l'agence, quand je suis partie en 2008, j'étais écœurée ! Finalement, 6 ans plus tard, je l'ai regardé. Dans *Mad Men*, Don Draper le directeur de création, c'est Dieu ! Tout ce qu'il dit, le monde y prennent ça pour de l'or en barre. Moi, ça se passait pas de même. Devant une femme, les gens y se comportent pas comme ça... Combien de fois j'ai été obligée de me battre ! En voyant *Mad Men*, je me disais : si j'avais été Don Draper qu'est-ce que j'aurais fait... Je me suis demandée : est-ce que j'aurais dû être plus baveuse ?
- Tu pouvais pas être Don Draper. Lui, c'est un homme !
- Oui, c'est vrai. L'attitude devant une femme à ce poste-là... c'est pas le même respect. Le manque de respect, je trouve ça écœurant ! Faut que tu compenses avec de l'entêtement. C'est pas moi qui souffrais du syndrome de l'imposteur, c'est les autres qui me faisaient pas encore confiance ! Moi, je le savais qu'on étaient bons (*Yvon et elle*).
- Prendre le titre d'un gars, c'est pas comme être obligée d'être un imposteur pour avoir droit à sa place ?
- Ah ? ...J'y avais pas pensé...
- De toute façon, t'as réussi !
- Oui ! Pis, j'suis ben contente ! On est chanceux, on a vendu juste à temps !

PALM n'existe plus, disparue dans l'effritement d'un monde publicitaire et médiatiques en pleine mutation. Paulette n'a plus à s'en préoccuper, savourant plutôt le bonheur d'une retraite confortable et bien méritée. Je suis heureuse de la voir aussi

détendue. Je me sens apaisée par la vue sur le fleuve, le ciel bleu, le thé chaud, les biscuits fondants, le chat qui ronronne... Dans cette ambiance sereine, le récit de Paulette contribue à dissiper la brume dans laquelle j'ai longtemps marché à tâtons, me butant à des obstacles camouflés. Je vois plus clairement les contours d'une structure rigide, oppressante et encore bien solide quand je suis arrivée sur le marché du travail. Ann, dont le salaire a été discuté avec les associés, je l'ai côtoyée. Elle est arrivée à l'agence, dans un autre département, quand j'y étais déjà.

J'étais en « création », entourée d'une équipe très majoritairement masculine. J'étais la plus jeune et la seule rédactrice-conceptrice (malgré mon titre masculin). Au centre d'excellents *showmen* d'expérience, je me rappelle de mon désir de me faire une place à leur table de brainstormings et de pitches. Je me rappelle de mon admiration face à leur talent et à leur capacité d'avoir des projets créatifs à l'extérieur du bureau. Normand publiait ses nouvelles, Daniel exposait ses toiles, Bernard écrivait ses scénarios – devenant par la suite un très grand nom de la télévision québécoise. J'ai vu de proche et en action ces personnalités fortes et inspirantes. Je savais que j'étais dans un milieu ultra-concurrentiel. Je me rappelle de la question à laquelle je devais me mesurer : are you man enough ?

Est-on capable de penser l'omniprésence masculine ? Ce que Virginia Wolf appelait le pouvoir hypnotique de la domination et qu'on pourrait décrire comme l'état de fait de l'entre-soi des hommes. Une non mixité si vaste, si étendue, si généralisée, si ordinaire, en somme, qu'elle passe inaperçue (Delvaux, 2019, p. 12).

Un jour, j'ai cru être prête à dépasser mon titre de « junior » pour accéder à des responsabilités supérieures sur un compte auquel j'aimais beaucoup contribuer. Mais quelque chose s'est brisée. Il y a eu un malentendu. Sans le vouloir, j'ai mis un « sénior » en colère. Je me suis cognée le nez à un refus. Il y a eu des larmes, des cris, des portes claquées. Mais, je n'ai pas insisté. J'ai démissionné. Est-ce que j'aurais dû être plus baveuse, montrer que j'avais des couilles et persévérer ?

Je me suis plutôt tournée vers mon rêve : la réalisation. En agence, le spectacle qui captait le plus mon attention, c'est celui des réalisateurs, encore tous des hommes, qui défilaient pour mettre en image les publicités que nous concevions : François Girard, Érik Canuel, Jean-Claude Lauzon, André Melançon... Je les observais, fascinée par leur métier, celui pour lequel j'avais étudié. Je me voyais à leur place. Quand j'ai subitement démissionné de chez PALM, je me rappelle des inquiétudes de mon entourage, particulièrement de mon nouveau chum, Louis, alors justement producteur de films publicitaires : « C'est trrrrrès rare une femme qui réussit à gagner sa vie comme réalisatrice ! » En pub, les statistiques de Réalisatrices Équitables lui donnent raison, encore à ce jour :

Le pourcentage de réalisatrices dans le secteur extrêmement lucratif de la publicité n'a pas bougé depuis près de 20 ans : il stagne à 2% (p. 12).

Un vent hivernal se lève sur le fleuve. Notre thé a complètement refroidi. Je demande à Paulette ce qu'elle pense de cette absence presque totale de femmes réalisatrices en pub. Elle prend une pause pour réfléchir :

- ...J'essaie de voir qui... J'essaie de voir qui qu'y avait comme réalisatrice. Y'en avait comme pas... Aimée Danis, Denise Filiatrault, des femmes qui avaient du métier. C'est les femmes que j'ai engagées comme réalisatrice. Pour être « *fair* », ça prend vraiment une foule de qualités pour être réalisateur, y'a tellement de monde, de clients, ça coûte cher, y'a tellement d'imprévu, si y'a quelque chose qui marche pas, si la météo change... J'ai déjà vu un homme s'effondrer !
- Ah, ça s'peut un homme pas à la hauteur ?!
- Je l'ai barré aussi !
- Après ça, est-ce que tu t'es dit : ç'a pas marché parce que c'est un homme !
- ...Non.

Le jour de ma rencontre avec Paulette, le 13 novembre 2019, nous atteignons un record de froid pour cette date, à -12°C. Avec la neige arrivée inhabituellement tôt, je me suis fait prendre sans pneus d'hiver. Le matin même, je suis restée prise dans un banc de neige. J'ai dû appeler une remorqueuse que j'ai attendue deux heures dans le froid. Je me suis laissée surprendre par des conditions météorologiques anormales. Je n'ai rien vu venir. Je me sens ridicule, embourbée dans mon banc de neige en novembre. Suis-je prisonnière d'une mauvaise métaphore ?

Après mon départ de chez PALM, contrairement aux pronostics de mon chum, j'ai réussi à gagner ma vie comme réalisatrice. J'ai trouvé mon chemin en télévision. Années après années, mes mandats sont devenus de plus en plus importants, de plus en plus payants. Tout allait bien. Jusqu'à ce que je me sente arrivée... dans un cul-de-sac. J'ai senti que je faisais du surplace, incapable d'avancer, immobilisée sur une plaque de glace, enlisée dans la neige.

Dans le rapport de Réalisatrices Équitables, juste après la phrase indiquant le très faible pourcentage de publicités réalisées par des femmes (2%), vient un énoncé qui m'a ébranlée plus que les autres :

Les secteurs de prédilection pour les femmes demeurent le magazine et le documentaire (p. 12).

Mon expérience de réalisatrice télé s'est cantonnée très exactement dans ces deux catégories : émissions dites « magazine » (*À la Di Stasio, Une pilule, une petite granule, Solutions gourmandes, Manger, Chefs à la rescousse, Maître chez soi...*) et « documentaire » (*La blonde de papa, Ni fille, ni garçon...*).

[Karen] Jones (1996 : 21) observe que le sexisme façonne les normes de compétence. [...] La fiabilité ou la compétence sont donc des caractéristiques distribuées inégalement dans le contexte des sociétés patriarcales, racistes, classistes et hétéronormatives (Casselot, p. 81).

J'ai seulement accédé à la place qu'une femme peut prendre sans bousculer l'ordre établi, celui qui dicte que les émissions de fiction, les variétés et les publicités lucratives sont très majoritairement réservées aux hommes : on leur fait davantage confiance.

J'emprunte à [Sara Ahmed] l'idée selon laquelle la confiance et la méfiance ne sont pas distribuées également dans une société patriarcale, hétéronormative et raciste. (*Ibid.*, p. 82)

Ces limites systémiques, pourtant très bien documentées, je ne les ai jamais prises en compte. Je ne voulais surtout pas penser que le fait d'être une femme pouvait me désavantager. J'ai eu besoin de beaucoup de temps et de ma très récente initiation en théories féministes avant d'en prendre peu à peu conscience.

2.4.6 Bazzo face au sexisme

Marie-France Bazzo a mis plusieurs années avant de pointer du doigt une injustice professionnelle sexiste qu'elle a subie. Quand elle a quitté son poste de *morning woman* en 2015, elle a refusé de commenter :

[Elle] a quitté *C'est pas trop tôt* en avril, pour des raisons jamais officiellement dévoilées. [...] [Elle] préfère se borner à confier : « J'ai quitté Radio-Canada en très bons termes » (La Presse, 14 juin 2015).

Un an et demi après son départ de son émission matinale, elle révèle du bout des lèvres quelques détails de son histoire :

J'ai vraiment l'impression de quelque chose d'incomplet. [...] Je compare nos cotes d'écoute à celles d'aujourd'hui et, d'un point de vue administratif, c'est une décision stupide. [...] Je ne peux pas t'en dire beaucoup. Mais je serais restée. Je ne peux pas en dire plus. Je pense

qu'ils voulaient [Alain] Gravel, que Gravel était trop occupé avant, et que c'est un « boys club ». [...] Mais cela dit, j'ai quitté en excellent terme.
- Marie-France Bazzo, 2016³²

Ce n'est finalement que dans un article publié en mars 2019, près de 4 ans après la fin de *C'est pas trop tôt*, que je trouve une entrevue où elle est plus explicite :

J'ai été, en 2013, la première femme animatrice de la matinale d'ICI Première, à Montréal. J'ai adoré ce mandat, j'ai constitué une équipe de feu. Ensemble, nous avons obtenu d'excellentes cotes d'écoute. Sauf qu'au bout de deux ans, on m'a « démissionnée ». Le boys' club radio-canadien voulait installer son homme. Ce fut brutal et péremptoire. Du jour au lendemain, j'ai dû abandonner ce qui me plaisait le plus au monde. J'en tremble encore en l'écrivant. L'injustice ; implacable, bête et méchante. Du sexisme institutionnel frontal, cautionné par la machine. C'était une job de gars, mais je n'étais visiblement pas au courant... (Gazette des femmes, 5 mars 2019)

En lisant Casselot, une série d'épisodes oubliés me sont revenus en mémoire dans une vague de tristesse un peu floue. Maintenant, la colère que je sens chez Bazzo réveille la mienne. Mes histoires ne feront jamais les manchettes, mais elles deviennent soudainement à mes yeux tout aussi claires, nettes et précises. Je me rappelle de contrats perdus pour des raisons obscures et injustes, de commentaires sexistes et désobligeants, de chèques de paye moins élevés que ceux de collègues masculins qui partageaient la même tâche.... Je vois une accumulation de petites et grandes défaites qui on fini par peser lourd.

À la lecture de Casselot, j'ai été surprise de voir ressurgir mes souvenirs enterrés avec autant d'intensité. Il m'a fallu revenir sur les scènes de crime, étudier les indices qui y gisaient pour distinguer l'environnement dans lequel mes doutes ont pu se construire.

³² Entrevue avec Marc Cassivi, *La Presse*, 24 septembre 2016.

Je propose que l'acquisition d'une conscience féministe implique la reconnaissance du doute de soi, puis son rejet (ou à tout le moins des tentatives de le diminuer) et, enfin, l'adoption d'une posture de résistance aux structures oppressives. Il faut mettre en doute le doute féminin, puis la conscience féministe se retourne, considère que le doute féminin ne veut pas dire que les femmes sont naturellement incapables ; selon cette conscience, il existe un devoir de renverser ce doute, non plus envers elles-mêmes, mais envers un système qui les opprime (Casselot, p. 84).

Ce nouveau regard me permet de démystifier une bonne partie du malaise professionnel qui m'a poussée à entreprendre cette maîtrise. Je me sentais coincée dans mon milieu sans voir les murs qui m'entouraient et qui m'étouffaient de plus en plus. J'avais besoin de changer d'air.

En quête d'une nouvelle avenue créative, je suis entrée au programme de maîtrise en théâtre avec le projet de terminer la pièce *Véro et moi*. Je me suis alors enlisée dans mes propres doutes sans comprendre ce qui m'arrivait.

Si je perçois mieux les dynamiques sexistes qui contribuent à perpétuellement alimenter mes doutes, puis-je sortir de ce cercle vicieux ?

Il est donc possible de « renverser » l'hésitation paralysante pour la faire devenir productive et changer les habitudes préréflexives et réflexives. [...] Le retournement important est de reconnaître la provenance du doute de soi féminin – le contexte patriarcal – pour en arriver à voir s'effriter ses fondations apparemment immuables (*Ibid.*, p. 80).

Il faudrait abandonner le doute féminin pour tendre vers un doute féministe (*Ibid.*, p. 83).

Ainsi, pour acquérir un « doute féministe », il faut développer « une méfiance obstinée envers ces structures [oppressives du patriarcat et du capitalisme] et un pessimisme réaliste quant aux effets de ces structures sur le quotidien des femmes » (*Ibid.*, p. 83).

Je sens aujourd'hui la réelle nécessité de développer un regard et une pensée féministe.

Devenir féministe requiert une perte de confiance dans un monde et un système de valeurs particulier pour ensuite reprendre confiance en un autre type de monde. [...] Ahmed (2016) caractérise la confiance féministe comme un processus dans lequel les femmes se valident et se soutiennent les unes les autres dans le projet commun de démanteler le monde sexiste, raciste et hétéronormatif (*Ibid.*, p.83).

Après une longue paralysie suivie de ce long détour dans un passé poussiéreux, je vois l'horizon se dégager. Je suis prête à traverser ce nouveau pont. De l'autre côté, je vois celles qui agissent et travaillent à ébranler les vieilles structures. Exactement pendant la période où j'ai réfléchi à ce mémoire, le Chantier féministe produisait son rapport de recommandations :

Les conclusions du « Chantier féministe » misent sur une révision complète du système de financement. [...] « On ne veut pas que les femmes soient financées parce qu'elles sont des femmes, fait valoir Ginette Noiseaux. Mais on remarque que, parce qu'elles sont des femmes, elles sont moins financées... Il y a donc des actions à mener : l'idée n'est pas de ghettoïser la création des femmes, mais de leur donner les moyens » auxquels les hommes ont plus facilement accès (Le Devoir, 6 novembre 2019).

Les auteures du rapport sur le théâtre le crient en substance : « Plus les femmes seront présentes, plus nombreuses seront-elles à suivre leurs traces. Vive les quotas ! » [...] Ça prendra du temps pour rééquilibrer le jeu de la représentation des genres sur les planches comme ailleurs. Et on n'a pas fini de débattre sur les mesures paritaires à imposer. Du moins ce rapport féministe théâtral possède-t-il l'immense mérite du poing sur la table (Le Devoir, 7 novembre 2019).

2.5 Le mythe de Véro à travers le prisme féministe

En m'éveillant aux théories féministes, je découvre l'importance d'examiner le mythe de Véro à travers ce prisme ; je propose ici d'ajouter des voix féministes contemporaines aux échos intemporels de Barthes.

Je trouve d'abord des liens directs avec les messages véhiculés par Véro dans l'analyse de la « cult(ure) de la confiance en soi » (« Confidence cult(ure) ») de Rosalind Gill et Shani Orgad :

La confiance en soi est la nouvelle obligation de notre époque. [...] La cult(ure) de la confiance en soi se distingue par son aspect genré, s'adressant spécifiquement aux filles et aux femmes tout en s'appropriant un langage et des aspirations aux allures féministes (Gill et Orgad, 2015, p. 324-325). [Ma traduction]

Gill et Orgad observent la prédominance de ces messages dans les magazines féminins. Je sens ici une première résonance avec Barthes qui a initié ma réflexion sur le mythe en tout début de projet. Sa formule que j'ai emprunté dès le départ pour désigner Véro, il l'a justement énoncé en parlant d'un magazine féminin : à l'origine, le « véritable trésor mythologique », c'était la revue *Elle* (Barthes, 1957, p. 140).

En superposant les regards de Gill et Orgad à celui de Barthes, Véro m'apparaît comme une icône hyper traditionnelle déguisée dans un style faussement féministe. Son discours, très actuel, demeure bien ancré dans le bon vieux patriarcat que Barthes

observait dans son temps. Véro permet à sa manière de perpétuer le « statut éternel de la féminité³³ », comme *Elle* le faisait à une autre époque.

2.5.1 Véro et *Elle*

En relisant maintenant le texte où Barthes fait l'analyse critique de la revue *Elle*, je vois des parallèles effarants avec le magazine *Véro*. Barthes observe une photographie publiée dans *Elle*. On y voit soixante-dix romancières ayant toutes la caractéristique commune d'être aussi mère de famille : « On annonce par exemple : *Jacqueline Lenoir (deux filles, un roman)* ; *Marina Gray (un fils, un roman)* ; *Nicole Dutreil (deux fils, quatre romans)*, etc. » (Barthes, 1957, p. 60). Barthes décrypte le lourd message qu'il perçoit derrière cette image :

Soyez donc courageuses, libres ; jouez à l'homme, écrivez comme lui ; mais ne vous en éloignez jamais ; vivez sous son regard, compensez vos romans par vos enfants ; courez un peu votre carrière, mais revenez bien vite à votre condition. Un roman, un enfant, un peu de féminisme, un peu de conjugalité, attachons l'aventure de l'art au pieux solide du foyer (Barthes, 1957, p. 61).

Ce qui me fait constater à quel point le magazine *Véro* met aussi beaucoup en valeur la « condition » de mère de sa vedette. À titre d'exemple : pour l'édition de Noël, on offre traditionnellement une page couverture montrant Véro entourée de sa progéniture, soit ses deux filles et son fils. Cette année, ces quatre « Morisette » étaient réunis dans une cuisine blanche immaculée à fabriquer joyeusement des biscuits de Noël³⁴. Louis est exclu de ces portraits de Noël ; époux de Véro et père

³³ Barthes évoque le « statut éternel de la féminité » en critiquant le message qu'il décode dans la revue *Elle* et qu'il résume ainsi : « Les femmes sont sur la terre pour donner des enfants aux hommes » (p. 61).

³⁴ Magazine *Véro* No 21 – Noël 2019. <https://veroniquecloutier.com/info-vero/magazine-vero>

des trois « p'tits Morisette » ainsi que propriétaire et président du magazine, il n'est encore jamais apparu en page couverture :

Où est donc l'homme dans ce tableau de famille ? Nulle part et partout, comme un ciel, un horizon, une autorité qui, à la fois, détermine et enferme une condition. Tel est ce monde d'*Elle* : les femmes y sont toujours une espèce homogène, un corps constitué, jaloux de ses privilèges, encore plus amoureux de ses servitudes (Barthes, 1957, p. 61).

Si je n'ai pas retenu ces extraits de Barthes lors de ma première lecture, c'est sans doute parce qu'il m'apparaissait inconcevable de transposer aujourd'hui ces descriptions « dépassées » : les temps ont changé ; la « condition » de la femme a définitivement évolué. À travers Gill et Orgad, je découvre toutefois que les messages du patriarcat se transforment aussi, se modernisant au fil du temps, se métamorphosant pour mieux se fondre dans l'époque. Ainsi, Véro devient un véhicule moderne pour propager le même type de message pernicieux que Barthes dénonçait à son époque, mais dans un nouvel enrobage séduisant, celui de la culture de la confiance en soi :

[C]onfidence is sexy because it does not challenge the patriarchal gaze and asymmetric power relations ; its value is partly that it is attractive to – and requires no change on the part of – men (Gill et Orgad, 2017, p. 30).

Les aspects toxiques de cette culture sont difficiles à détecter parce qu'ils sont camouflés à l'intérieur d'un emballage aux allures féministes entièrement au goût du jour. Véro en fait une excellente démonstration.

2.5.2 Véro et la culture de la confiance en soi

À première vue, on peut avoir l'impression que Véro projette un profil aux allures féministe, en accord avec l'air du temps. Elle apparaît comme une professionnelle émancipée qui favorise une prise de parole libre alors qu'elle prend quotidiennement

le micro à son émission de radio *Véronique et les Fantastiques* et qu'elle anime ses nombreuses émissions de télé. Tout en jonglant avec une vie de famille riche et épanouie, elle poursuit une carrière plus que florissante, enchaînant les succès médiatiques et financiers. Sur le magazine qui porte son nom, elle apparaît toujours en page couverture. La devise du magazine *Véro* semble prôner l'affranchissement : Oser être soi.

Gill et Orgad mettent justement en lumière « l'illusion féministe » (2015, p. 339) de la culture de la confiance en soi qui se caractérise par des messages plutôt flous mais toujours résolument positif et populaire, rassurant et réconfortant, comme tout ce qui est véhiculé dans le magazine *Véro*. À travers sa formule hyper individualiste « Oser être soi », le magazine s'inscrit d'ailleurs entièrement dans cette culture très actuelle :

[T]he confidence cult(ure) 'recuperates' feminism by recasting it in its own postfeminist and neo-liberal terms : as an individualistic, entrepreneurial project that can be inculcated by the self (2015, p. 334).

On peut particulièrement sentir cet entrelacement de « récupération » du féminisme et de valeurs « néolibérales » sur la page couverture du *Véro* paru à l'automne 2019³⁵. Dans une mise en place solennelle, Véro y apparaît au centre de cinq personnalités féminines souriantes³⁶, toutes magnifiquement coiffées, maquillée et stylées dans des robes aux tonalités extrêmement bien agencées (rose, saumon, bourgogne...).

³⁵ Magazine *Véro* No 20 – Automne 2019. <https://veroniquecloutier.com/oser-etre-soi/le-numero-dautomne-2019-du-magazine-vero-arrive-en-kiosque>

³⁶ Fabienne Larouche, Mariana Mazza, Sophie Grégoire Trudeau, Ingrid Falaise et Kim Thùy.

Les mots de Barthes me reviennent en tête : « Tel est ce monde d'*Elle* : les femmes y sont toujours une espèce homogène. » Au diapason, Gill et Orgad ajoutent les nuances qui s'accordent aujourd'hui au monde actuel de *Véro* :

Confidence culture conjures a happy, calm, uncomplaining feminine subject who is appealing and unthreatening : she is neoliberalism and patriarchy-friendly (*Ibid.*, p. 33).

À la une de cette édition du *Véro*, au-dessus de la photo léchée à la palette de couleurs « féminines » très étudiée, on lit : « Oser être soi : ces femmes qui prennent la parole ». Cette affirmation noble et inspirante emprunte une formule au cachet féministe, promouvant une prise de parole libre et ouverte ; pourtant, cette phrase en apparence engagée trône au-dessus d'un portrait lisse, sage et feutré qui se conforme à une image d'éternelle féminité toute en douceur et en docilité. L'article sur ces femmes publiques annonce une « ode à la prise de parole³⁷ ». Mais les photos qui illustrent l'article me font plutôt voir une ode au magasinage afin de correspondre à ces modèles de femmes idéales, toutes superbement bien habillées³⁸ et mises en beauté par des professionnels³⁹. D'ailleurs, en page couverture, un deuxième titre

³⁷ Magazine *Véro* No 20 – Automne 2019, pp.29 à 34.

³⁸ Les marques des robes portées par les personnalités féminines en couverture – ainsi que le nom des boutiques où on peut se les procurer – sont énumérées au sommaire de la revue et sur le site veroniquecloutier.com au <https://veroniquecloutier.com/mode/couverture-dautomne-2019-du-magazine-vero-le-detail-des-tenues>

³⁹ Les noms des professionnels de « mise en beauté » – ainsi que les noms des marques de produits de beauté utilisés – se trouvent aussi au sommaire du numéro, suivis des noms des membres des équipes du « stylisme », de la « photo » et des « retouches ».

nous rappelle l'attrait véritable du *Véro* : « Mode & Beauté : les tendances de la rentrée⁴⁰ ».

Gill et Orgad soulignent l'aspect particulièrement pernicieux de la culture de la confiance en soi : elle se déguise en prenant des allures féministes, célébrant les femmes et leur parole dans un esprit d'assurance, de liberté et d'indépendance. Il s'agit toutefois d'une véritable imposture. On assiste ici à l'émergence d'une forme de féminisme néolibéral où on adhère aux valeurs patriarcales au lieu de les rejeter ou de les critiquer :

[W]hat is striking about the cult(ure) of confidence is the extent to which it is itself depicted as a feminist turn – and it is here that its interest lies, for a technology of self-confidence seems to be reformulating feminism itself (*Ibid.*, p. 324).

This new spirit, embodied by the confidence cult(ure), incites women to makeover their psychic lives, and in doing so makes over feminism itself—into a neoliberal feminism that is complicit with rather than critical of patriarchal capitalism (*Ibid.*, p. 341).

Les messages positifs et réconfortants comme ceux que véhiculent *Véro* et son magazine sont difficiles à dénoncer ou critiquer précisément parce qu'ils s'enroben d'un parfum de féminisme, mais un féminisme inoffensif, gentil et esthétique, plus enclin à faire la promotion d'un capitalisme de consommation qu'à bousculer les structures existantes. Voici donc un « féminisme » de l'imposture !

⁴⁰ À l'intérieur du magazine, on retrouve plus de 40 pages « mode », « beauté », « style en vedette » et autre « achat futé » (« à la recherche du sac parfait ») guidant vers l'achat des marques les plus inspirantes.

Il sort du mythe comme un tableau harmonieux d'essences. Une prestidigitacion s'est opérée, qui a retourné le réel, l'a vidé d'histoire et l'a rempli de nature (Barthes, 1957, p. 252).

Véro incarne magistralement ce mythe d'une femme qui s'épanouit dans des structures patriarcales rigides. Son image rassurante et séduisante fait détourner le regard des problèmes systémiques d'inégalités ; elle propose « un tableau harmonieux d'essences » qui camoufle les effets nocifs de la domination masculine. Sa posture est si « naturelle » qu'on oublie qu'elle est elle-même guidée par des voix masculines prédominantes, celle de son père qui a ensuite été surplombée par celle de son mari.

[L]a féminité est pure, libre, puissante ; mais l'homme est partout autour, il presse de toutes parts, il fait exister ; il est de toute éternité l'absence créatrice, celle du dieu racinien ; monde sans hommes, mais tout entier constitué par le regard de l'homme, l'univers féminin d'*Elle* est très exactement celui du gynécée (Barthes, 2014, p. 62).

Cet extrait m'apparaît particulièrement brutal et difficile à digérer aujourd'hui. Ce portrait frontal fait mal parce qu'il révèle la force invisible du pouvoir masculin même quand les femmes sont prédominantes. Ce qui me fait surtout frissonner, c'est qu'on peut y sentir une résonance avec l'univers actuel du *Véro*, un magazine dont l'équipe permanente de création est entièrement constituée de femmes. Toutefois, chaque magazine se conclut, à la dernière page, par une chronique de style éditorial intitulée *Le dernier mot* signée par le président du magazine, Louis Morissette, celui qui « fait exister » *Véro*. Je sens ici une symbolique pratiquement aussi choquante que l'énoncé de Barthes : toute une équipe de femmes a beau « mettre au monde » ce magazine, c'est toujours l'homme qui se réserve le dernier mot.

Ce que le monde fournit au mythe c'est un réel historique, défini, si loin qu'il faille remonter, par la façon dont les hommes l'ont produit ou utilisé ; et ce que le mythe restitue, c'est une image *naturelle* de ce réel (*Ibid.*, p. 252).

Véro incarne une image de féminité naturelle dans une société patriarcale ; elle se glisse avec grande aisance dans un scénario ultra stéréotypé – dont les ficelles sont tirées par l’homme de sa vie – dans lequel elle joue à être « une marque » – en d’autres mots, un objet :

« Oui, l’idée de cette série [*Véro inc.*], c’est de montrer que Véro est une marque », expliquait très franchement Louis Morissette [...]. Il est à la fois mari de la mégavedette, producteur du triptyque (avec sa maison KOTV) et deuxième personnage central du feuilleton. « Ce n’est pas une télé-réalité sur notre famille. C’est une émission sur son côté affaires. » [...] Le portrait démontre, en gros, que Mme Cloutier suit ses instincts, son cœur, ses passions, tandis que M. Morissette, diplômé de McGill ès commerce, balise rationnellement le plan d’affaires (Le Devoir, 10 octobre 2013).

Véro joue si bien son rôle que son « exposition décorative » de stéréotypes féminins ne peut qu’aller de soi :

Nous sommes ici au principe même du mythe ; il transforme l’histoire en nature (Barthes, 1957, p. 236).

2.5.3 Véro et les stéréotypes

La plus récente série d’émissions *Les Morissette & moi* (2017-2019), aussi produite par Louis Morissette (avec sa maison KOTV) et diffusée sur la chaîne web Véro.tv, permet d’observer à nouveau plusieurs facettes du carcan stéréotypé du mythe Véro. Cette émission au nom du mari sur la chaîne au prénom de sa femme, propage l’image assumée d’un couple uni dans des normes rigides et hyper traditionnelles. Les responsabilités familiales et les décisions d’affaires prises par le duo Louis et Véro sont ainsi clairement énoncées : les finances et la stratégie, c’est le domaine masculin ; le plaisir, les loisirs et la décoration, c’est la zone féminine. La division selon des clichés rétrogrades se reflète aussi dans les compétences de chacun : le réalisme pragmatique, la rigueur et le sport, c’est l’homme ; la folie, la frivolité et le

bon goût, c'est la femme. Voici certains extraits illustrant leur ferme adhésion à ces schémas figés :

- VÉRO Moi j'apporte la folie de ma famille, le plaisir. Moi je dis souvent : moi, je suis ministre des loisirs, c'est moi qui organise les vacances, les sorties, les activités, j'ai plus ça, moi [...] Louis y'est beaucoup plus dans la discipline, dans la rigueur, tsé. [...] Louis, lui, le ministre des finances, s'occupe de comment amasser l'argent et être le plus efficace possible... (Épisode *Être parent*)
- VÉRO Celui qui met les sous, c'est Louis, c'est lui qu'il faut convaincre quand on a une dépense à justifier. (Épisode *Le cœur à l'ouvrage*)
- LOUIS Y'a beaucoup d'idées qui arrivent via Véro : « Pis là ça serait le fun ! » Mais ça coûte combien ? « Mais, je l'sais pas, mais ça serait beau ! » C'est correct, parce que, elle, a tire pour faire les affaires qu'y'a font tripper, pis moi j'a tire vers le réalisme. (Épisode *Le cœur à l'ouvrage*)

La dynamique très genrée et binaire du couple se décline sous toutes ses formes dans la mise en scène de leur vie étalée sur plusieurs épisodes. Pour illustrer leurs activités sociales, on voit Véro passer une soirée au restaurant avec sa gang d'amies de filles (« Ma gang de folles ! », de dire Véro), tandis que Louis va jouer au tennis avec ses associés et collègues de bureau, tous des gars (« Y'a quand même pas mal de monde de chez KO qui joue dans la ligue ensemble : c'est vraiment là qu'on décompresse, pis c'est ben plus le fun de se retrouver au travail après. Tsé, y'a du monde qui joue au golf, au hockey ou vont aux danseuses, nous autres, c'est vraiment le tennis », d'expliquer Alain Chicoine, cofondateur de KOTV). Quand on voit Véro visiter l'équipe entièrement féminine de son magazine, elle commente le *look* de ses cheveux sur la photo d'une future page couverture et choisit avec l'éditrice la couleur du titre de la prochaine édition (*gold* métallique) ; quand Louis est à son bureau, il discute stratégie, budgets et vision d'avenir. Dans un autre épisode, Louis et Véro font chacun visiter leur école secondaire à un de leurs enfants pour ensuite faire une

activité parent-enfant. Ainsi, papa se retrouve avec leur fils Justin à jouer au hockey entre *boys* avec l'équipe locale de la ville natale de Louis, les Voltigeurs de Drummondville. Maman, elle, se retrouve avec leur fille aînée Delphine avec qui elle finit la journée dans la cuisine à préparer le repas avec toutes les femmes de la famille, soit les deux sœurs Morissette ainsi que la mère et la grand-mère de Véro. La cadette du couple vedette, Raphaëlle, montre fièrement le dessin qu'elle a fait de sa famille :

RAPHAËLLE Alors, c'est ma famille. Ça, c'est papa, c'est KOTV⁴¹ faque j'ai fait KO, pis là maman, c'est Michael Kors⁴² (*grand rire de toute la famille*). J'ai mis son téléphone, est toujours sur son téléphone.

VÉRO C'est trop *cute* !

Toute l'imagerie « mythologique » du couple Louis et Véro résumée en un seul dessin d'enfant : papa travaille, maman aime la mode. Cette vision du monde simpliste, lisse et conformiste s'avère une excellente stratégie de mise en marché permettant de générer des cotes d'écoute et des ventes de vêtements, de billets de spectacles, de magazine, etc.

En véritable prototype de femme moulée dans les idéaux capitalistes et patriarcaux, Véro joue un rôle d'icône néolibérale la fois très efficace et inquiétante :

[T]he neoliberalisation and individualisation of feminism show[s] how confidence culture is implicated in reformulating and promoting a new version of feminism : one based on turning inwards and working on the self through self-monitoring, constant calculation and the inculcation of

⁴¹ KOTV est la boîte de productions de Louis Morissette qui produit, entre autres, *Les Morissette & moi*.

⁴² Styliste américain et nom de la marque de mode qu'il a créée.

an entrepreneurial spirit, and turning away from political critique and questioning of the structural conditions that might produce the ‘problem’ it seeks to fix (Gill et Orgad, 2017, p. 32).

2.5.4 Véro et moi

Les stéréotypes féminins endossés par Véro font partie intégrante de son image et ont donc inévitablement formé la matière de ma pièce : Mireille se transforme en Véro en se maquillant comme elle, en se teignant les cheveux du même blond, en enfilant une robe à paillettes, en empruntant son obsession pour le « *gloss corail* »... En jouant avec ces codes féminins, j’ai imaginé le personnage de Mireille s’enfermer dans une métamorphose asphyxiante. Je n’aspirais pas à illustrer l’impact néfaste des clichés féminins ; j’ai plutôt construit la transformation de Mireille en recyclant le matériel offert par Véro.

Les pistes offertes par Casselot me révèlent aujourd’hui l’importance de la spécificité féminine de mon projet et m’ouvre à la possibilité de creuser plus en profondeur cet angle. Je me retrouve ainsi à féminiser les théories du mythe de Barthes : l’iconographie Véro « est pleinement une interdiction à [la femme⁴³] de s’inventer » (Barthes, 1957, p. 268). Sous cet éclairage, je vois mon personnage se laissant submerger par le mythe néolibéral féminin pour s’y noyer :

[La femme⁴⁴] est arrêtée par les mythes, renvoyée par eux à ce prototype immobile qui vit à sa place, l’étouffe à la façon d’un immense parasite interne et trace à son activité les limites étroites où il lui est permis de souffrir sans bouger le monde (*Ibid.*, p. 268).

⁴³ J’ai ici remplacé « l’homme » du texte d’origine de Barthes par « la femme ».

⁴⁴ « La femme » remplace ici à nouveau « l’homme » du texte d’origine.

Ma pièce a émergé de ma propre sensation d'étouffement, alors que je n'arrivais pas encore à discerner les frontières invisibles m'entourant. Mon attention s'est instinctivement portée vers une icône médiatique incontournable qui s'accorde en genre et en âge avec moi et envers laquelle je ressentais un mélange d'admiration et de malaise.

J'ai voulu explorer le mythe Véro sans pressentir où cela allait me mener. Mon projet d'écriture a d'abord surtout fait jaillir mes propres doutes « typiquement féminins » qui se sont manifestés sous forme d'un puissant syndrome de l'imposture et d'un long blocage créatif. La rédaction de ce mémoire m'a en quelque sorte forcée à creuser la source souterraine de mes doutes.

Ce parcours inattendu m'a permis d'adopter un regard féministe ; je peux maintenant identifier Véro comme un symbole fort du système patriarcal érigeant les « limites étroites » auxquelles je me suis si longtemps heurtée sans les voir. Ayant amorcé ce projet en m'interrogeant sur la nature de mes freins professionnels et créatifs, j'ai l'impression ici de boucler une boucle.

CONCLUSION

*Je suis allée voir J'aime Hydro, la pièce de
Christine Beaulieu. [...] Elle a fait une
démarche assez exceptionnelle et approfondie.
Pis là, je me suis sentie... poche. En la
regardant, je me disais, ok, moi, je ne crée
rien dans mon métier. Moi, je suis comme au
service des autres.
(Véro, 2020⁴⁵)*

J'ai amorcé ce projet sans avoir d'aspiration féministe. En entrant à la maîtrise, ma démarche mimait plutôt la devise du magazine *Véro* : Oser être soi. N'étais-je pas là pour oser « élargir mon territoire créatif »⁴⁶ ?

Après avoir enchaîné des contrats en réalisation télé pendant près de vingt ans, j'ai été frappée par une lourde impression de plafonnement créatif. Je me suis sentie coincée dans les formats et les formules standardisés exigés par les producteurs et diffuseurs. J'ai ressenti le besoin de plonger dans une nouvelle forme d'expression artistique, plus libre et risquée : l'écriture dramaturgique.

Malgré un malaise professionnel avoué, je ne m'interrogeais alors pas du tout sur les inégalités systémiques de mon milieu de travail majoritairement masculin. J'occultais

⁴⁵ Véronique Cloutier, en animant son émission de radio *Véronique et les Fantastiques*, Rouge 107,3, 16 janvier 2020.

⁴⁶ Tel que je l'énonce en p. 2 de ce mémoire.

entièrement cette réalité, adhérant à la philosophie individualiste si bien propagée par ma muse.

À la fois fascinée et troublée par le mythe de Véro, j'ai entamé la création de ma pièce en m'inspirant de son image et de sa parole médiatique. La matière, riche et abondante, m'a servie à développer de nombreuses scènes dialoguées. Alors que j'étais sur le point d'achever une première version, la peur d'être « *poche* » m'a immobilisée. J'ai abandonné ma pièce pendant plus de deux ans et demi.

En explorant ensuite mon blocage créatif à travers la phénoménologie féministe de Marie-Anne Casselot, j'ai pris conscience « des racines collectives et politiques » de mes doutes paralysants ; j'ai été incitée à observer les mécanismes d'oppressions sexistes qui opèrent autour de moi.

Je veux poser les yeux sur ce qui trop souvent, encore aujourd'hui, nous échappe, une image invisible, transparente, que notre regard traverse tellement elle est présente. Je veux tracer les contours de cette forme qu'on ne voit pas du fait qu'elle est prédominante, partout et donc nulle part (Delvaux, 2019, p. 21).

En retraçant pas à pas mon chemin professionnel, j'ai constaté que, partout où j'ai travaillé, le masculin l'emportait (et l'emporte encore) toujours sur le féminin. Cela allait de soi ; là n'est pas ma découverte. Ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que je ne me suis jamais inquiétée des effets nocifs que pouvaient avoir ce déséquilibre systématique.

[...] la paresse ordinaire qui nous incite à laisser glisser les images, devant et sur nous, sans crainte, sans penser à ce qu'elles disent de notre monde, sans tenir compte du mal qu'elles font, pour vrai (*Ibid.*, p. 21).

La recherche entreprise au cours de ce mémoire m'a permis de mettre en lumière les impacts négatifs des dynamiques sexistes sur mon parcours professionnel et,

parallèlement, sur mon processus créatif : au fil du temps, mon détachement professionnel tout comme mes doutes « typiquement féminins » n'ont fait que s'exacerber.

Afin de briser ce moule paralysant, je souhaite maintenant approfondir une véritable pensée féministe et développer le « doute féministe » articulé par Casselot, c'est-à-dire remettre en question le système plutôt que mes propres capacités.

Dans un premier temps, cette nouvelle piste de réflexion me permet de mieux déchiffrer le mythe Véro qui m'a longtemps déroutée. À première vue, l'icône médiatique semble incarner l'idéal d'un succès féminin admirable et inspirant pour tant de femmes, y compris moi. Pourtant, j'ai toujours ressenti un malaise face à son message et son iconographie ; je n'arrivais toutefois pas à mettre le doigt précisément sur ce qui m'agaçait.

En amorçant cette recherche-crédation, je me suis naturellement intéressée au capitalisme artiste imbriqué dans le mythe de Véro. J'y ai senti une résonance avec ma pratique professionnelle en pub et en télé où je suis moi-même devenue une habituée des rouages de la fabrication d'images médiatiques séduisantes et vendeuses. Toutefois, l'idée ne m'est alors pas venue d'observer les règles patriarcales qui règnent dans mon milieu et qui sous-tendent la marchandisation féminine de la vedette québécoise.

En ajoutant une perspective féministe à l'analyse du mythe Véro, le portrait m'apparaît aujourd'hui plus clair : à travers son imagerie stéréotypée, son mimétisme du culte de la confiance en soi et sa propagation de valeurs marchandes et individualistes, la marque Véro s'inscrit dans la tendance populaire actuelle du féminisme néolibéral qui se fonde dans le patriarcat plutôt que de le bousculer.

L'analyse de chercheuses féministes comme Gill et Orgad permet d'ailleurs de démasquer le féminisme de l'imposture dans lequel se drape Véro.

La version de *Véro et moi* que j'ai présentée en lecture publiques a été complétée avant que je ne m'initie aux théories féministes. Ma pièce témoigne toutefois de la sensation d'étouffement que le discours de Véro provoquait déjà chez moi. Je saisis maintenant avec plus d'acuité comment les mécanismes du mythe de Véro sont au service d'idéaux patriarcaux.

Le cheminement entamé pour cette recherche-crédation m'ouvre à la possibilité de développer de nouveaux projets d'écriture et d'approfondir une pratique dramaturgique.

Pour transformer le concepteur-rédacteur publicitaire que j'ai été en autrice féministe, une longue métamorphose est en cours.

ANNEXE 1
VÉRO ET MOI

par Mireille Paris

Version lue à la
Salle Marie-Gérin-Lajoie, UQAM
20 et 21 mars 2019

PERSONNAGES

MIREILLE Catherine De Sève
LOUIS..... Martin Drainville
CORALIE..... Simone Latour Bellavance
RACHELLE..... Muriel Dutil

CHŒUR

VÉRO 1..... Catherine De Sève
VÉRO 2..... Simone Latour Bellavance
VÉRO 3..... Martin Drainville
VÉRO 4..... Muriel Dutil

NOTE

/Le trait oblique désigne le début de la prochaine réplique.

Un chiffre en exposant à la fin d'une réplique¹ indique que cette réplique est tirée d'une parole réelle dont la provenance médiatique se trouve en note de bas de page.

¹Une note de bas de page, donnant la provenance de la parole réelle, est projetée sur un écran en même temps que la réplique associée est dite.

1. RÊVER

VÉRO 1. Je suis la preuve vivante que tout le monde peut réaliser ses rêves !⁴⁷

VÉRO 2.3. Tout le monde

VÉRO 1. Tout le monde

VÉRO 1,2,3,4. Peut réaliser ses rêves !

VÉRO 2. Je suis.

VÉRO 3.4. Je suis.

VÉRO 1. La preuve.

VÉRO 2,3,4. La preuve vivante.

VÉRO 1. Que tout le monde

VÉRO 1,2,3,4. Tout le monde

VÉRO 2. Peut réaliser ses rêves.

VÉRO 1,3,4. Ses rêves.

VÉRO 1,2. On est tellement plus loin de ce que moi je rêvais quand j'étais petite !⁴⁸

(pause)

⁴⁷ Gala MetroStar, 2002

⁴⁸ Les Morissette & Moi, Épisode 3, 2017

VÉRO 4. Moi

VÉRO 3. Moi

VÉRO 2. Moi

VÉRO 1. Moi

VÉRO 1,2,3,4 Moi je rêvais

VÉRO 3,4. Moi, c'est ben simple, moi

VÉRO 4. Moi.

VÉRO 3. Moi.

VÉRO 2. Moi.

VÉRO 1. Moi.

VÉRO 1,2,3,4. Moi.

VÉRO 1. Moi, c'est ben simple, moi,

VÉRO 1,2,3,4 Je voulais passer dans'tévé !⁴⁹

VÉRO 1. Je voulais être connue.

VÉRO 2,3,4. On veut d'abord être connu.⁵⁰

VÉRO 2. Je voulais

VÉRO 3. Je.

VÉRO 4. Je.

⁴⁹ Les Morissette & Moi, Épisode 3, 2017

⁵⁰ Bazzo TV, 2010

VÉRO 3 Je voulais.

VÉRO 1,2,3,4 être connue.

VÉRO 3,4. On a soif d'être célèbre...

(pause)

VÉRO 1. Plus petite, j'ai fait beaucoup de publicités pour les albums de mon père.⁵¹

VÉRO 2. Pis, là, quand je regardais la télévision...

VÉRO 2,3. ... j'avais surtout hâte de voir si j'allais me voir dans une pub, bien sûr.

VÉRO 1,2,4. Me voir.

VÉRO 1. Me voir.

VÉRO 1,2,4. Ha, j'aimais ça, j'aimais ça.

VÉRO 1. Pis après ça, vers 10-12 ans

VÉRO 1,2,3,4. je voulais passer... dans l'7 jours.⁵²

VÉRO 1. J'ai toujours su que pour moi, ça serait le top du top...

VÉRO 1, 2, 3, 4. ...de faire... d'la télévision.⁵³

VÉRO 1. À 14 ans, j'avais des boutons, une permanente ratée, des broches... et je faisais des spectacles seule dans mon sous-sol.⁵⁴

⁵¹ La grande aventure de la télévision, 2002

⁵² Les Morissette & Moi, épisode 3, 2017

⁵³ La grande aventure de la télévision, 2002

⁵⁴ Gala MetroStar, 2002

VÉRO 2, 3, 4. Seule

VÉRO 1. Seule.

VÉRO 2. Seule.

VÉRO 4 Seule.

VÉRO 2,3. Seule dans mon sous-sol.

VÉRO 1,2,3,4. Moi, je voulais être connue.⁵⁵

VÉRO 1. C'était complètement vide comme plan de vie.⁵⁶

VÉRO 1,2,3,4 Vide

(pause)

VÉRO 4. Moi

VÉRO 3. Moi

VÉRO 2. Moi

VÉRO 1. Moi

VÉRO 1,2,3,4 . Moi, je rêvais

VÉRO 1. de rencontrer mon coéquipier.⁵⁷

VÉRO 2. Je veux qu'on aille plus loin

⁵⁵ Bazzo TV, 2010

⁵⁶ Sous les étoiles, 2013

⁵⁷ Marina Orsini, 2015

VÉRO 3. Je veux qu'on sorte de notre zone de confort.⁵⁸

VÉRO 1. Je veux aussi dire à Louis

VÉRO 1,2,4. Juste te dire

VÉRO 1. Qu'on forme ensemble le *team* dont

VÉRO 1,2,3,4. J'ai toujours rêvé.⁵⁹

VÉRO 1. Louis, c'est quelqu'un qui me dit de façon quotidienne qu'il est fier de moi.⁶⁰

VÉRO 4. Moi.

VÉRO 3. Moi.

VÉRO 2. Moi.

VÉRO 1. Moi.

VÉRO. 1,2,3,4. Moi.

VÉRO 1. Louis, c'est quelqu'un qui me dit de façon quotidienne

VÉRO 1,2,4. Qu'il me trouve bonne,

VÉRO 1. Que je suis une bonne mère pour ses enfants.

VÉRO 1,2. Il veut me rendre heureuse.⁶¹

⁵⁸ Les Morissette & Moi, Véro TV, 2017

⁵⁹ Gala Artis, 2010

⁶⁰ canalvie.com, 2013

⁶¹ Ça finit bien la semaine. TVA, 2015

VÉRO 2,3,4. heureuse.

VÉRO 1. Heureuse.

VÉRO 2,3,4. Il veut me rendre heureuse.

VÉRO 1. On fait tellement une bonne équipe à tous les niveaux.

VÉRO 1,2,3,4. On se complète.⁶²

VÉRO 1. J'aime la vie que j'ai.

VÉRO 2,3,4. Je prendrais la place d'aucune autre femme !

VÉRO 1. Je prendrais la place d'aucune autre femme !⁶³

NOIR

PROJECTION : J'aime la vie que j'ai. Je prendrais la place d'aucune autre femme !

VÉRO – Allo Vedettes

VÉRO & MOI

⁶² Les Morissette & Moi, épisode 5, 2017

⁶³ Allo Vedettes, 2014

Mireille et Louis déjeunent dans leur cuisine. Coralie, leur fille adolescente, entre et se met à fouiller dans l'armoire à céréales.

MIREILLE. J'ai rêvé qu'on revenait de l'épicerie, pis quand on déballe nos sacs dans la cuisine, c'est comme si ça arrêta jamais... c'est sans fin, on sort des rouleaux de Scott Towels en quantité industrielle, des boîte de Raisin Brand, des pots de mayonnaise, trois cents bouteilles de Ketchup... Mais les armoires sont déjà pleines de Scott Towels, de Raisin Brand, de ketchup, on sait plus quoi faire, ça déborde, ça craque de partout...

LOUIS. C'est juste un rêve.

Elle ouvre un tiroir. La poignée lui reste dans les mains.

MIREILLE. Câlisse !!!

LOUIS. Relaxe ! C'est juste un tiroir.

MIREILLE. Que tu devais réparer !

LOUIS. J'ai essayé, mais y'a rien à faire. C'est du contre-plaqué cheap. La vis veut plus tenir, faudrait changer le tiroir au complet...

MIREILLE. Pourquoi faut toujours que toute soit si compliqué ?

LOUIS. Faut juste demander à quelqu'un...

MIREILLE. Comme qui ?

LOUIS. Pourquoi t'appellerais pas ta mère pour lui demander le numéro de sa décoratrice ?

MIREILLE. Ha, bon ! C'est à moi de s'en occuper maintenant !

LOUIS Appeler ta mère, c'est pas une grosse job ! En plus, sa nouvelle cuisine est vraiment hot !

Elle jette la poignée dans la poubelle.

MIREILLE. Ok, c'est pus juste un tiroir qui faut changer, c'est toute la cuisine !

LOUIS. Pourquoi pas ? Un peu de changement, ça ferait pas de tort ! Penses-y. Ça fait des années que t'haïs notre cuisine !

Mireille regarde longuement la cuisine.

MIREILLE. Un nouvelle cuisine. C'est ça mon rêve.

CORALIE. Toi papa, as-tu fait un rêve ?

LOUIS. C'est drôle que tu me demandes ça, parce que j'ai encore rêvé à Lui !

CORALIE. Au même barbu que l'autre fois ?

LOUIS. Stanley Kubrick !

CORALIE. Ha, oui ! Cool !

LOUIS. Il est encore venu me visiter cette nuit.

Mireille vide le lave-vaisselle.

LOUIS. Imagine, je flottais dans l'espace et Kubrick m'apparaît, comme un fœtus géant en apesanteur, sauf qu'il a une barbe.

CORALIE. J'aime ça, c'est weird !

LOUIS. Juste d'y penser, j'en ai des frissons !

MIREILLE. Haaa ! Je vous avais dit de rincer vos assiettes. Le lave-vaisselle est sur le bord de mourir !

Elle empile la vaisselle dans le lavabo.

CORALIE. (à Louis) Pis là, qu'est-ce qui arrive ?

LOUIS. Kubrick a un message pour moi. Je veux savoir c'est quoi. Pour qu'il me comprenne, j'lui parle en anglais, parce que c'est un Anglais.

CORALIE. Et toi, t'es parfaitement bilingue !

LOUIS. Exactly. J'y dis : «Stanley, you're a fucking genius ! Where the hell do you get all your fucking great ideas ?»

CORALIE. Right on !

LOUIS. Là, il m'enveloppe d'une lumière irradiante qui m'illumine même de l'intérieur. Une grosse barbe se met à me pousser, je deviens lui, il devient moi, pis là c'est moi le fucking genius ! Et tout d'un coup, j'ai la meilleure idée de film de toute la planète !!!

CORALIE. C'est quoi, c'est quoi ?

LOUIS. Paf, j'me réveille. Pis j'peux pus m'en rappeler.

CORALIE. Pas grave, t'as déjà plein de bonnes idées !

LOUIS. C'est grâce à Kubrick si je fais des films aujourd'hui.

CORALIE. T'as eu une révélation quand t'as vu 2001...

LOUIS. 2001 Odyssée de l'espace !

MIREILLE. J'l'ai jamais compris ce film-là.

LOUIS. En tous cas, y'a pas vieilli. C'est un chef-d'œuvre. C'est le film qui a tout changé. Kubrick m'a amené ailleurs, il a fracassé toutes les frontières du cinéma. Stanley, c'est m'a plus grande inspiration. On prend ça pour acquis maintenant, mais en 1969 quand le film est sorti, c'était impensable faire du cinéma comme ça. C'est le premier à avoir réalisé des effets spéciaux aussi réussis, aussi beaux, aussi grandioses. L'apesanteur, le vaisseau spatial, l'intelligence artificielle. Encore aujourd'hui, ça tient la route, il a tout imaginé parfaitement. Y'a tellement de couches de sens, ça parle d'évolution / avec les Cro-Magnon, le monolithe, ça parle de la théorie du surhomme de Nietzsche...

MIREILLE. Après la cuisine, va falloir refaire la salle à manger, le salon, les salles de bains... Jusqu'où on va aller / comme ça ?

LOUIS. ... et l'ordinateur HAL 9000, avec une voix tellement humaine. Kubrick a pensé à ça 50 ans avant Siri ! I'm afraid. I'm afraid, Dave. Dave, my mind is going. I can feel it. I can feel it. My mind is going. There is no question about it. I can feel it. I can feel it. I'm a... afraid. Un classique ! Un design à l'avant-garde, des lignes pures, un sens de l'esthétisme qui se démode pas...

MIREILLE. On peut pas dire que c'est le cas ici...

LOUIS. En voyant ça, j'ai tout de suite su que j'allais faire des films dans la vie ! Je me voyais à Hollywood !

MIREILLE. Ça, c'est pas arrivé.

CORALIE. Mais, il fait des films.

MIREILLE. Il fait seulement les effets spéciaux dans les films des autres.

LOUIS. Aim for the sky and grab the stars on the way.

MIREILLE. Qui a pris mon magazine Véro ? Je l'avais laissé là !

CORALIE. J'ai pas touché à ça, c'est sûr !

LOUIS. Je pense que je l'ai mis au recyclage.

MIREILLE. T'as jeté Véro !

LOUIS. J'aime pas la voir là. On dirait qu'elle nous regarde tout le temps.

MIREILLE. C'est pas une raison pour jeter mes affaires !

LOUIS. Tu l'avais déjà lu.

CORALIE. C'est juste un magazine plate !

Mireille fouille dans le bac à recyclage.

MIREILLE. Je veux garder les conseils maquillage !

LOUIS. Tu t'intéresses aux conseils maquillage ?

MIREILLE. Je veux faire la recette de croquant au chocolat.

CORALIE. T'haïs ça faire à manger !

MIREILLE. J'ai tu le droit d'essayer des nouvelles affaires des fois ?

CORALIE. Si tu y tiens tant que ça à ta Véro, laisse-la pas traîner.

MIREILLE. Je. Ne. L'ai. Pas. Laissée. Traînée. Je ne laisse jamais traîner mon magazine Véro. C'est mon Véro. Y'a personne d'autre que moi qui y touche. Que j'en voye pas un y toucher. C'est à moi. C'est-tu assez clair, là. OK. Je veux dire, hey, c'est pas juste des conseils maquillage, de même là. . . C'est les Secrets de pro du maquilleur DE Véro, Bruno. Non, mais, tsé. J'veux dire, y'a juste dans Véro

qu'on a accès aux secrets du maquilleur de Véro. Pis moi, là, ça m'intéresse les secrets de Véro.

LOUIS. T'as le droit, t'as le droit !

Mireille sort son Véro du recyclage.

MIREILLE. Pis, c'est ben plus que ça Véro, ça parle pas juste de beauté, là, y'a, y'a des entrevues, là tu vois, y'a six pages avec Ariane Moffatt, avez-vous quek'chose contre Ariane Moffatt ?

LOUIS. On adore Ariane Moffatt, hein ?

CORALIE. J'ai rien à dire sur Ariane Moffatt.

MIREILLE. Y'a une section mode, santé, psycho, pis les conseils de l'entraîneur de Véro, Serge. Ok. J'en ai besoin.

LOUIS. C'est beau. J'ai compris.

MIREILLE. Ok.

LOUIS. Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

MIREILLE. Je m'en vais prendre un bain.

LOUIS. Ben... bonne journée mon amour ! À ce soir !

CORALIE. Moi, j'ai tu le droit de prendre un bain au lieu d'aller à l'école ?

LOUIS. Faut qu'elle se repose.

CORALIE. Me semble que ça fait longtemps qu'elle se repose.

LOUIS. Des fois, ça peut prendre du temps trouver un nouveau contrat...

CORALIE. C'est pas dans son bain qu'elle va le trouver !

LOUIS. Tu vas voir, je la connais. A va rebondir. C'est sûr.

CORALIE. Si tu le dis.

LOUIS. A va plonger dans quelque chose ! Tu peux être surprise !

CORALIE. J'ai hâte de voir ça.

LOUIS. Ta mère a toujours eu des grands rêves.

CAROLIE. Rêver d'une nouvelle cuisine. Ça m'impressionne pas !

LOUIS. Elle voulait être une star.

CORALIE. A doit être déçue.

LOUIS. T'aurais dû la voir quand elle faisait des vidéo-clips !

CORALIE. Elle a jamais fait de vidéo-clips ! Je les aurais vus !

LOUIS. C'est là qu'on s'est rencontré.

CORALIE. Ha, oui, quand elle était stand-in...

LOUIS. La stand-in de Céline, c'est pas n'importe quoi !

CORALE. Big deal !

LOUIS. Sur tous les films que je fais, y'a des *stand in*. C'est essentiel au cinéma. Faut que quelqu'un prenne la place de la star pendant qu'elle se fait maquiller dans sa loge. Ça prend une stand-in qui reste sur le plateau pour que l'équipe technique puisse l'éclairer.

CORALIE. Ça doit être plate.

LOUIS. Ta mère prenait la lumière comme une pro.

CORALIE. A se sentait comment quand elle laissait sa place à Céline ?

LOUIS. Moi, c'est ta mère que je trouvais de mon goût ! Sans ça, tu serais pas là !

CORALIE. Peut-être que je serais en quelque part de plus intéressant.

NOIR

2. LA BONNE PLACE, DANS LA BONNE VIE

VÉRO 3. Mettons, moi, si je vous dis, voudriez-vous retourner à 25 ans ?⁶⁴

VÉRO 1. Non.

VÉRO 2. Non.

VÉRO 4. Non.

VÉRO 3. À qui vous étiez intérieurement ?

SIMULTANÉMENT

VÉRO 1. Pantoute !

VÉRO 2. Howe non !

SIMULTANÉMENT

VÉRO 1. Pas du tout !

VÉRO 2, 4 Non.

VÉRO 4. Non plus

VÉRO 1,2,3. Non.

VÉRO 1. Moi j'ai l'impression que ça me dérange pas d'vieillir parce que je fais ce que j'aime.

VÉRO 1,2. C't'une chance

VÉRO 1,2,3. C't'une chance inouïe que j'ai.

VÉRO 4. Pis t'as ta famille aussi

VÉRO 1. Oui, tsé, j'ai eu des enfants, ce que je voulais...

⁶⁴ Véronique et les fantastiques, 2019

VÉRO 1,2. J'travaille,

VÉRO 1,2,3. J'aime, j'aime ce que je fais

VÉRO 2,4. On se vante pas, on dit juste

VÉRO 1,2,3,4. qu'on réalise la chance qu'on a, faque

VÉRO 2. Faque quand t'as pas cette chance là, peut-être

VÉRO 2, 3,4. Que ça te gosse de vieillir

VÉRO 1. Vieillir

VÉRO 2. Parce que tu te dis hey attends là...

VÉRO 3. Pis là tu sens le décompte qui roule,

VÉRO 4. Hey pis tu t'dis, j'ai de moins en moins de temps pis là

VÉRO 3. J'vas tu y arriver ?

VÉRO 2,3,4. J'vas tu vraiment être heureux

VÉRO 1. Heureux

VÉRO 2. Moi des fois j'ai l'impression que les gens qui ont si peur de vieillir,

VÉRO1,2 peut-être que ce sont des gens qui sentent une pression

VÉRO 1,2,3,4. Parce qu'ils sont peut-être pas... sur leur X dans'vie !

VÉRO 1. Y'ont peut-être pas encore accompli quek'chose qui les rend vraiment heureux

VÉRO 1,2,3. Y'ont peut-être pas encore accompli quek'chose

VÉRO 1,4. y'ont peut-être pas vraiment trouvé leur place.

VÉRO 1,2,3,4 Ils sont peut-être pas sur leur... « X dans'vie »

VÉRO 1. On s'arrête quelques instants. On revient avec le concours Marie Mai à Rouge !

PROJECTION : Le bonheur, c'est une série de petites choses au quotidien. Et la certitude qu'on est à la bonne place, dans la bonne vie.
Véro - Miroir, miroir

VÉRO 2. Le bonheur, c'est une série de petites choses au quotidien.

VÉRO 2,3,4. Et la certitude qu'on est à la bonne place, dans la bonne vie.

VÉRO 1. à la bonne place, dans la bonne vie.

Mireille est dans son bain. Elle feuillette son magazine. Elle laisse tomber le magazine et fixe le plafond. Louis entre.

LOUIS. T'es encore là ! T'as passé toute la journée dans le bain ?

MIREILLE. Quelle heure il est ?

LOUIS. L'eau est glaciale. Faut que tu sortes de là !

Louis aide Mireille à sortir du bain. Il la couvre d'une serviette et l'amène vers le lit.

LOUIS. C'est drôle ! Aujourd'hui, Je suis arrivée face à face... avec toi.

MIREILLE. J'ai pas bougé d'ici.

LOUIS. Oui, ben, c'est ça, c'était pas toi... Mais, sur le coup, j'étais sûr que oui !

MIREILLE. Ha.

LOUIS. En la voyant, j'ai eu un choc. Une fille pareille comme toi, pareille comme la première fois que j't'ai vue.

MIREILLE. Ça date pas d'hier.

LOUIS. Un vrai flashback.

MIREILLE. D'y'a vingt ans !

LOUIS. J't'ai reconnue...

MIREILLE. T'as eu un *kick* ?

LOUIS. Elle avait les mêmes cheveux. Les mêmes yeux. La même énergie.

MIREILLE. Étais cute ?

LOUIS. Ça m'a fait un drôle d'effet.

MIREILLE. À vingt-quatre ans, c'est facile de faire de l'effet.

LOUIS. J'me suis rappelé plein de souvenirs !

MIREILLE. Avec l'âge, j'en oublie des bouts...

LOUIS. J'ai eu l'impression de revenir à une autre époque.

MIREILLE. L'époque où tu me trouvais belle ?

LOUIS. ... Je te trouve belle !

MIREILLE. Bang, de même, tu trouves ça, là !

LOUIS. Ben, non ! Je te trouve tout le temps belle !

MIREILLE. C'est drôle, moi, je me rappelle pas de la dernière fois où tu m'as complimenté !

LOUIS. Je viens de te dire que t'es belle !

MIREILLE. Ça compte pas.

LOUIS. Comment ça, ça compte pas ?

MIREILLE. C'était pas spontané !

LOUIS. Ok, faque... faudrait que je te complimente « spontanément » à tous les jours, c'est ça que tu veux ?

MIREILLE. Oublie ça !

LOUIS. On dirait que j'en fais jamais assez ! J'sais plus quoi faire pour te rendre heureuse !

MIREILLE. Continue ton histoire avec mon sosie d'y a vingt ans, j'ai hâte de savoir la suite.

LOUIS. Y'a pu rien à dire.

MIREILLE. Ah, bon, c'est tout !

LOUIS. Ben oui, c'est tout.

MIREILLE. Y'a vingt ans, tu t'étais pas arrêté là...

LOUIS. T'as pas oublié ce bout là ?

MIREILLE. J'me rappelle comment t'es capable d'être vite en affaire.

LOUIS. J'étais pas tout seul, toi aussi ça te tentait ! Pis je m'étais pas trompé, parce que t'es encore là.

MIREILLE. Tu l'as trouvé où ma version d'y'a 20 ans ?

LOUIS. C'est la *stand in* d'Emma.

MIREILLE. Tu vas la revoir.

LOUIS. Emma, c'est la star du film, est dans chaque scène.

MIREILLE. Une *stand in*, comme moi dans le temps...

LOUIS. Mais elle connaît aucune chanson de Céline par cœur.

MIREILLE. Tu lui as demandé ?

LOUIS. Pour rire.

MIREILLE. A te donne le goût de rire ?

LOUIS. J'lui ai à peine dit deux mots.

MIREILLE. C'est quand la dernière fois qu'on a ri ?

LOUIS. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? As-tu appelé ta mère ? Invite-la à souper, ça te changerait les idées.

3. LE SENS DE LA FAMILLE

VÉRO 1. Ce qui se transmet dans' famille chez nous je dirais :

VÉRO 1,2,3. Le sens de la famille.

VÉRO 2. On se dit

VÉRO 1,2, 3. Qu'on s'aime, qu'on est fier :

VÉRO 1,2,3,4 T'es belle !

VÉRO 1. T'es belle !

VÉRO 2, 4. T'es ben brillante ! C'est ben drôle ce que tu viens de dire là !

VÉRO 1,2,3,4. Quelle bonne idée !

VÉRO 1. Tsé, on se complimente beaucoup

VÉRO 1,2,3,4. ma mère a nous a élevés... « avec ça. »

PROJECTION : Ce qui se transmet dans' famille chez nous, je dirais : le sens de la famille. On se dit qu'on s'aime, qu'on est fier : t'es belle !
T'es ben brillante ! C'est ben drôle ce que tu viens de dire là !
Quelle bonne idée ! Tsé, on se complimente beaucoup, ma mère a nous a élevés avec ça.

- Véro, *Les Morissette & Moi*

Coralie est couchée sur le dos en plein centre du plancher de la cuisine. Mireille entre et s'immobilise.

MIREILLE. Qu'est-ce que tu fais là ?

CORALIE. Je fais comme toi, je me repose !

MIREILLE. C'est pas une place pour se reposer.

CORALIE. Parce qu'un bain, c'est une place pour passer la journée ?

MIREILLE. Coralie, t'es pénible !

CORALIE. J'suis pas la seule.

MIREILLE. Rachelle vient d'arriver, fais un effort !

RACHELLE. (*À Coralie*) Allo ma chouette, t'as donc ben l'air en forme ! (*À Mireille*) Louis est pas là ?

MIREILLE. Non. Y finit tard. Y'est ben occupé en tournage !

RACHELLE. Je vous ai préparé de la trempette. Ta tante Nicole m'a donné sa nouvelle recette qu'elle a vue à Ricardo, moi j'écoute pas ça, avec tout ce que j'ai à faire, je trouve jamais le temps de niaiser. Pauvre Nicole, elle a encore pris du poids, ça non plus, j'ai pas le temps de faire ça. Elle fait vraiment pas attention... Moi, je comprends pas ça le monde qui se laisse aller de même, avec toute la sensibilisation qu'y font dans les médias, on peut pas dire qu'on le sait pas qu'y faut se prendre en main, manger ses oméga-3, sans gluten... D'ailleurs, j'ai remarqué que toi aussi t'as engraisé, ça te va pas bien, / faut que tu fasses attention.

MIREILLE. Coralie, peux-tu mettre la table, c'est / bientôt prêt !

RACHELLE. À ton âge, avec les hormones qui changent, ça prend pas grand chose pour perdre le contrôle, as-tu été passer ta mammographie comme je t'ai dis, tu sais que ça / m'inquiète.

MIREILLE. J'ai vérifié, faut juste faire ça à 50 ans... J'ai le temps.

CORALIE. Pas tant que ça !

MIREILLE. Oublie pas de mettre les napkins...

CORALIE. Je l'sais !

RACHELLE. Y'a du cancer dans la famille, si t'étais responsable, tu t'en occuperais. Personne est à l'abri. Regarde Fabienne, ma coiffeuse, elle a dû se faire enlever les seins, l'utérus, tout le kit, pis c'est pas réglé, ça s'est répandu, ça fait un an qu'elle fait de la radiation, ç'a tout brûlé, à vif, elle souffre le martyr, elle peut plus travailler, elle avait pas d'économie, elle a dû vendre sa maison à Châteauguay, maintenant elle est dans un appartement minuscule, un trou, c'est terrible. Je l'ai invité au restaurant pour la sortir de chez elle un peu. J'aide comme je peux...

CORALIE. On a-tu quelque chose pour allumer les chandelles ?

RACHELLE. Wow, Coralie, bravo ! T'as le tour de mettre de l'ambiance.

CORALIE. J'fais pareil comme toi quand tu nous reçois !

RACHELLE. Bon, en v'la une qui est capable de suivre mon exemple !

MIREILLE. Justement, j'aimerais ça parler à ta décoratrice. Si tu pouvais me donner son numéro...

CORALIE. Maman, a rêve d'avoir une aussi belle cuisine que la tienne !

RACHELLE. Tu m'avais pas dit ça !

MIREILLE. C'est juste une idée, comme ça...

RACHELLE. Tu te sens prête pour des rénos ? C'est tout un stress, ça prend des nerfs d'acier pis de l'énergie, parce que ça finit jamais. Regarde moi, une chance que je vais au gym trois fois par semaine, il faut encore que je fasse venir le plombier, mon évier en stainless vient d'arracher, y l'ont mal posé peux-tu croire. Au prix que j'ai payé, y'aurait pus se forcer, on peut pu faire confiance à personne. Et ça, c'est rien, quand je pense à Pamela, elle s'est fait couler un plancher de béton, paraît que c'est ben à mode, ben tout l'étage s'est affaissé de huit pouces. Y'a fallut tout évacuer, faut qu'y refassent toutes les fondations, qu'y remontent la structure au complet, faut faire venir des grues, des remorques, des excavateurs... C'est pas qu'à manque d'argent Pamela, mais, c'est quand / même du trouble...

MIREILLE. Je voyais juste à des petits / changements...

RACHELLE. Faut se dire qu'y a toujours pire que nous. Regarde les migrants... Y'ont pas de toit, y'ont tout perdu, y transportent tout ce qu'ils ont sur eux, à marcher des milliers de kilomètres dans la poussière, si y meurent pas en chemin

y'aboutissent dans des camps insalubres, à coucher direct sur de la terre, entassés les uns sur les autres, j'ai vu les reportages, y'a plein d'enfants orphelins, personne pour s'occuper d'eux, c'est inhumain ce qu'ils subissent, faudrait faire quelque chose...

MIREILLE. Je saurais pas par où commencer.

RACHELLE. Appelle Linda.

MIREILLE. Qui ?

RACHELLE. Linda, ma décoratrice, son mari vient de la laisser. Elle est complètement démolie. Bang, sans avertissement, y'est parti avec... son étudiante. Y donnait des cours d'architecture à McGill... Dix-neuf ans de mariage aux vidanges pour une p'tite jeune d'à peine 20 ans. Je me demande même si c'est légal. Ils avaient deux beaux grands enfants tout élevés, Linda préparait un voyage en famille en Thaïlande pour célébrer leur 20e anniversaire de mariage. J'y avais prêté mes guides touristiques. Elle me les a remis en pleurant. Faut croire que son Fred avait d'autres plans. Y venaient juste de finir leur maison de campagne.

MIREILLE. Ok, non, je pense que ça va être trop compliqué...

CORALIE. C'est servi !

RACHELLE. Non, non, ça va lui faire du bien de travailler sur ton projet de cuisine. J'te texte son numéro tout de suite. Invite-là prendre un café, une tisane, comme tu veux. Quelle bonne idée ! J'adore mettre les gens en contacts, créer des liens c'est important. Mmmm ! C'est donc ben bon !

MIREILLE. Merci !

RACHELLE. C'est la recette Di Stasio que je t'ai envoyé par courriel ?

MIREILLE. Non, Louis devait s'occuper du souper. À la dernière minute, comme ça, j'ai pas eu le choix de décongeler une lasagne de chez Costco...

RACHELLE. Mireille. Tu veux nous empoisonner ! C'est plein de substances modifiées, pis d'additifs chimiques cancérigènes... Je digère pas ça, moi...

CORALIE. Moi non plus !

MIREILLE. (à Rachelle) Toute ma jeunesse tu m'as nourrie aux patates en poudre Sheriff, aux boulettes en conserve Chef Boyardee, avec du Cool / Aid en masse...

RACHELLE. Tout le monde faisait ça !

MIREILLE. C'est sûr, personne disait que c'était cancé/rigène...

RACHELLE. Mes repas étaient pas cancérigènes. Tu me feras pas culpabiliser de t'avoir préparé avec amour des soupers équilibrés tous les soirs de ma / sainte vie !

MIREILLE. Je dis juste que pour les additifs chimiques, t'as pas de leçons / à me donner...

RACHELLE. J'ai jamais été aussi offensée de ma vie ! Un peu plus pis tu m'accuses d'avoir intoxiqué la planète parce que j'emballais tes sandwichs dans du Saran / Wrap !

MIREILLE. Je t'accuse de rien !

RACHELLE. Je le savais pas moi que le plastique s'en allait étouffer les poissons dans l'océan ! Tu sauras ma belle Coralie que c'est ta mère qui exigeait à tous les jours de boire son lait avec deux pailles. Ça me fend le cœur de penser qu'on les retrouve aujourd'hui dans les narines des pauvres tortues aux Galapagos. J'en fais des cauchemars la nuit.

LOUIS. Bonsoir tout le monde ! Comment vont les femmes de ma vie !

CORALIE. Bof !

LOUIS. Moi, aussi, ça file ordinaire ! Je suis fatigué mort ! Y reste-tu quelque chose à manger ?

RACHELLE. Si t'as pas peur des additifs chimiques

LOUIS. Ok. Non merci ! Le frigo est plein, j'prépare quelque chose de bon en vitesse !

CORALIE. Super ! Merci, papa !

RACHELLE. Moi, j'ai plus faim !

MIREILLE. Moi, non plus.

RACHELLE. Je vais y aller...

LOUIS. Déjà ?

RACHELLE. Je vais revenir quand ma fille va être de meilleure humeur !

LOUIS. Ha, bon ?

CORALIE. Je t'aime grand-maman !

RACHELLE. Une chance que toi t'es fine ! Bye !

LOUIS. Qu'est-ce que t'as fait ?

MIREILLE. Rien.

CORALIE. Pis, ton tournage ?

LOUIS. L'enfer ! Il vont me tuer. On me demande l'impossible comme d'habitude.

CORALIE. Tu trouves toujours des solutions.

LOUIS. J'sais pas. J'vois pas le boutte ! Faut toujours que je fasse des miracles !

CORALIE. Comme quoi ?

LOUIS. J'ai pas vraiment le droit d'en parler.

CORALIE. Come on, papa !!!

LOUIS. J'ai signé une entente de confidentialité.

CORALIE. Please, please, please...

LOUIS. ...J'sais pas... c'est délicat...

CORALIE. Ok. Dis rien. Fais juste m'le montrer.

LOUIS. Tu promets d'en parler à personne.

CORALIE. Promis. Juré. Craché.

LOUIS. Je pourrais perdre ma job si t'en parle...

CORALIE. T'as pas confiance en moi ?

LOUIS. Le producteur veut qu'on améliore le corps de notre vedette.

CORALIE. On peut faire ça ?

LOUIS. On peut tout faire. Même l'actrice sait pas qu'on l'améliore virtuellement. Quand elle va se voir sur grand écran, elle va être sûre que c'est elle au naturel. Elle peut même pas se douter des retouches qu'on lui fait.

MIREILLE. Dans quel but ?

LOUIS. La faire maigrir.

MIREILLE. On n'arrête pas le progrès.

LOUIS. Elle s'est un petit trop payée la traite dans les restos de Montréal, pis avec son costume de super héroïne, ça pardonne pas. On l'a aidé à revenir au meilleure de sa forme. Mais faut pas que ça paraisse, c'est ça le défi.

CORALIE. Montre-moi !

LOUIS. Avant. Après. Avant. Après.

CORALIE. Qu'est-ce qui change ?

LOUIS. Regarde bien. Avant. Après.

CORALIE. Vous avez rapetissé son cul !!!

LOUIS. Chutt. Ça se dit pas.

CORALIE. Ben quoi, comment on dit ?

LOUIS. Justement. On le dit pas. On apprécie le travail ! Et on n'en parle pas à personne !

CORALIE. Comment t'as fait ?

LOUIS. On l'a (*bruit de succion en aspiration*) réduit de 17 %, ni vu, ni connu.

CORALIE. Comme une liposuction !

LOUIS. Mais virtuelle ! Dans l'ordi, clic, clic, clic, on rotoscopie, on applique un masque, et zap...

CORALIE. Le cul parfait !

MIREILLE. Te rends-tu compte de ce que tu montres à ta fille ?

LOUIS. Elle s'intéresse à mon travail. C'est un exploit technique. Regarde. C'est parfait ! On améliore la réalité. C'est la voie de l'avenir.

MIREILLE. Pendant ce temps là, moi, je suis pognée avec mon vrai cul.

CORALIE. T'as juste à aller au gym si t'es pas contente de ton cul.

LOUIS. Coralie, arrête de dire le mot cul ! C'est pas beau !

CORALIE. Maman aussi l'a dit !

LOUIS. Ok. J'ai compris. Faut pas que j'amène ma job à la maison.

CORALIE. T'es vraiment plate maman !

MIREILLE. J'ai rien fait !

CORALIE. Justement, si tu faisais quelque chose de ta vie au moins.

Coralie quitte.

LOUIS. T'as mère est partie vite !

MIREILLE. Oui.

LOUIS. Bon, au moins, t'as eu le numéro de sa décoratrice ?

MIREILLE. Elle s'appelle Linda.

LOUIS. Tu vas l'appeler ?

MIREILLE. Son mari l'a quittée.

LOUIS. Ha ? C'est des choses qu'y arrivent.

MIREILLE. Y paraît !

LOUIS. Ça devrait pas l'empêcher de faire des plans pour notre cuisine ?

MIREILLE. J'sais pas. Faudrait lui demander.

LOUIS. Ben, vas-y, demandes-y, qu'on avance les travaux.

MIREILLE. Si c'est ce que tu veux.

LOUIS. Je pensais que c'est ce que tu voulais.

MIREILLE. Faut tout changer. C'est sûr.

4. LE BAIN

Dans la salle de bain, Mireille vacille, elle s'agrippe sur le bord du bain pour ne pas tomber. Elle s'assoit sur le bord, elle se penche, se prend la tête entre les mains et se laisse glisser au sol ou elle git recroquevillée.

PROJECTION : C'est un fait, dans la vie, là, en ce moment, on a besoin de ça, d'un moment où on dit : moi j'm'en vas dans le bain avec mon magazine pis je veux la paix, pis là parlez moi pas. On a besoin de ça.

Véro - Puisqu'il faut se lever au 98,5 FM

VÉRO 2. C'est un fait, dans la vie, là, en ce moment, on a besoin de ça, d'un moment où on dit : moi

VÉRO 2,3,4 Moi

VÉRO 2,4 moi j'm'en vas dans le bain avec mon magazine

VÉRO 2,3,4 dans le bain avec mon magazine

VÉRO 2. pis je veux la paix

VÉRO 2,3,4 pis je veux la paix,

VÉRO 2 pis là parlez moi pas

VÉRO 2,3,4 On a besoin de ça.

(pause)

VÉRO 2. Si t'as le bonheur facile dans'vie,

VÉRO 2,3 tu vas surmonter ben des affaires.⁶⁵

VÉRO 4. C'est primordial pour moi de rester vraie.⁶⁶

⁶⁵ mamanpourelavie.com 2015

⁶⁶ Canal Vie. 2013

VÉRO 3. C'est important de rester soi-même.⁶⁷

VÉRO 2,3,4 Soi-même

VÉRO 2. J'aime aller où on m'attend pas !⁶⁸

VÉRO 4. Le meilleur conseil beauté que j'ai reçu vient de ma mère. / Elle m'a inculqué la discipline de me démaquiller tous les soirs et de prendre soin de ma peau. À l'adolescence, elle m'a emmenée au comptoir Clinique pour m'acheter le fameux système en trois étapes : nettoyant, tonique et émulsion. Une ligne de sourcil, ça se travaille. Les gens sous-estiment l'importance de la ligne de sourcil. Le bon arc a le pouvoir de lifter l'œil et d'adoucir les traits du visage.⁶⁹

VÉRO 2. J'ai à peu près 52 *gloss*, toutes dans les teintes de Corail. / Tsé, j'ai comme des obsessions de même... pis heu, j'ai toujours été comme ça. Ça m'intéresse vraiment beaucoup. Je suis très fille là-dessus.⁷⁰ Je suis un peu bébelleuse, moi. Si y'a une nouvelle affaire, j'veux l'essayer. Moi, je l'ai la brosse Clarisonic micro oscillatoire de Clarens. C'est pas donné mais c'est un bon investissement⁷¹

VÉRO 3. Je vieillis et je me rends compte que même pour avoir l'air naturel, il faut que je m'aide un peu. Depuis quelques années, j'ai commencé à faire les trucs de base : cacher les cernes pour illuminer le regard, mettre un peu de poudre et du fard à joues. Sans oublier les sourcils.

VÉRO 2,3. Je ne sors plus le matin sans faire mes sourcils!

VÉRO 2,4 Je traîne aussi trois ou quatre gloss dans mon sac.

⁶⁷ La Presse, 2010

⁶⁸ Radio-Canada, 2016

⁶⁹ Châtelaine, 2012

⁷⁰ 7 jours, 2012

⁷¹ Marina Orsini, 2015

VÉRO 2,3 Juste ça, c'est suffisant ! ⁷²

Mireille se lève et va se regarder au miroir. Elle s'asperge de l'eau au visage et dans les cheveux. Elle s'épile les sourcils et se maquille.

⁷² Journal Métro, 2009

5. ÊTRE VRAIE

PROJECTION : Je suis Véro. Pis le matin, je fais à manger à mes enfants en pyjama comme tout le monde, un peu poquée...
Véro – Véro inc.

Mireille en robe de chambre, les cheveux mouillés, reste immobile au milieu de la cuisine à moitié démolie. Louis entre.

LOUIS. T'es pas venu te coucher hier ? Moi aussi, j'ai encore mal dormi.

MIREILLE. Je t'aime !

LOUIS. Wow ! Tu t'es maquillée !

MIREILLE. Magic Cha Cha !⁷³

LOUIS. T'as une entrevue pour une job ?

CORALIE. Y'a pus de pain.

MIREILLE. J'aime aller où on m'attend pas !⁷⁴

LOUIS. Super ! Ça va bien aller !

CORALIE. Y'a pus de lait. Y'a pu rien. Impossible de déjeuner ici !

LOUIS. Tiens, passe au Second Cup avant d'aller à l'école.

CORALIE. Dégueu !

LOUIS. Coralie, démerde !

CORALIE. Y'a rien pour mon lunch non plus !

⁷³ Les Morissette & Moi, Épisode 4

⁷⁴ Radio-Canada, 2016

(Louis tend de l'argent à Coralie.)

CORALIE. J'haïs la bouffe de la cafétéria !

Coralie sort en boudant. Mireille reste toujours immobile. Louis l'observe longuement.

LOUIS. À quoi tu penses ?

MIREILLE. J'aime ma vie.

LOUIS. Moi aussi. On a une belle vie ensemble. On a une belle famille. Je l'sais que c'est pas toujours facile. J'te comprends tsé. Y'a tellement de stress. Des fois, j'en peux plus. L'actrice est pas contente. Elle trouve qu'on l'a pas assez mise à son avantage ! Elle a même pas remarqué qu'on l'avait amincie au max, mais elle remarque ses pattes d'oies, ses rides, la poche sous son menton, ses poils qui dépassent... Tout ça à cause du directeur photo qui l'a mal éclairée, mais maintenant, c'est de ma faute. Ça me tue ! Faut tout corriger en post-production en «make-up effect»... Tout est possible, ça va juste coûter une fortune, va falloir aller en temps supplémentaire... Le studio veut pas payer. C'est chaud ! Tout le monde est à bout ! J'arrête pas, je dors plus, je suis fatigué. Je suis trop vieux pour ça. Personne est jamais content.

MIREILLE. Travailler dans le plaisir, c'est le critère numéro un ! Le jour où j'ai pu de fun faut que ça change.⁷⁵

LOUIS. T'as raison. Faut avoir du fun !

MIREILLE. Vas-y, t'es capable !

LOUIS. Ça me fait tellement de bien de pouvoir t'en parler !

Il lui donne un bec.

LOUIS. Bonne journée mon amour !

Il sort. La journée passe. En soirée, Mireille va au four et en sort un magnifique gâteau au chocolat. Louis et Coralie entrent.

⁷⁵ Les Morissette & Moi, Épisode 4

MIREILLE. Ta-dam !!!

CORALIE. C'est quoi ça !

MIREILLE. Mon gâteau au triple chocolat !

CORALIE. C'tu la fête à quelqu'un ?

MIREILLE. C'est pour le fun !

CORALIE. No way !

LOUIS. Ben, c'est le fun !

CORALIE. C'est comme pas normal !

LOUIS. T'es pas contente ?

CORALIE. C'est fucking bizarre !

LOUIS. Coralie, langage !

CORALIE. A l'a jamais fait de gâteau de toute sa vie !

LOUIS. C'est une première. Célébrons !

CORALIE. C'tu juste ça le souper ?

LOUIS. Coralie, si t'es pas contente, va dans ta chambre. Ici, on a du fun !

MIREILLE. Je me dis, à'fin d'ta vie, là, qu'est ce tu vas retenir là. Les moments de fun pis de folie que t'as eu... ou hey moi j'ai jamais mangé de sucre après 8 heures. Tsé (*grand rire*) !⁷⁶

⁷⁶ Les Morisette & Moi, Épisode 5

6. DEVENIR VRAIE

VÉRO 2,3,4. Je ne suis pas la Sainte-Vierge.

PROJECTION : Je ne suis pas la Sainte-Vierge.
Véro – Allo Vedettes

Le bain se remplit d'eau. Mireille s'avance vers le bain.

MIREILLE. Le meilleur conseil beauté que j'ai reçu vient de ma mère. Elle m'a inculqué la discipline de me démaquiller tous les soirs et de prendre soin de ma peau. À l'adolescence, elle m'a emmenée au comptoir Clinique pour m'acheter le fameux système en trois étapes : nettoyant, tonique et émulsion. Une ligne de sourcil, ça se travaille. Les gens sous-estiment l'importance de la ligne de sourcil. Le bon arc a le pouvoir de lifter l'œil et d'adoucir les traits du visage.⁷⁷

Mireille laisse tomber sa robe de chambre. Elle entre dans le bain.

MIREILLE. C'est important de rester soi-même.⁷⁸

Mireille s'immerge complètement dans son bain. Elle ne ressort que sa tête mouillée.

MIREILLE. J'ai à peu près 52 gloss, toutes dans les teintes de Corail. Tsé, j'ai comme des obsessions de même... pis heu, j'ai toujours été comme ça. Ça m'intéresse vraiment beaucoup. Je suis très fifille là-dessus.⁷⁹

Mireille se laisse glisser dans l'eau du bain. Elle disparaît sous l'eau. On n'entend que sa voix.

MIREILLE. Corail... Comme la mer de Floride...

Le bain se vide graduellement de toute son eau. Le bain est vide. Mireille a disparu.

⁷⁷ Châtelaine, 2012

⁷⁸ La Presse, 2010

⁷⁹ 7 jours, 2012

Quand on se promène Louis et moi, les pieds dans le sable mouillé.
On se dit, wow, on s'est rendu là ensemble...
On est tellement plus loin de ce que moi je rêvais !⁸⁰
Je veux qu'on aille plus loin, je veux qu'on sorte de notre zone de confort.
On fait tellement tout ce qu'on aime, on voit toujours plus loin, loin, loin... J'aime
plonger dans la mer avec Louis. On est tellement bien ensemble.

On est vraiment chanceux.

Corail, c'est mon gloss préféré...

Mireille sort du bain. Elle est métamorphosée : maquillée, les cheveux blonds et portant une robe en paillette très glamour et des talons très hauts.

MIREILLE. J'aime la vie que j'ai. Je prendrais la place d'aucune autre femme !⁸¹

⁸⁰ Les Morissette & Moi, Épisode 3

⁸¹ Allo Vedettes, 2014

7. OSER ÊTRE SOI

PROJECTION : C'est un magazine qui est inspiré de mes goûts, de mes intérêts, mais qui dans les fond sont pas mal les mêmes que les filles de mon âge qui ont des enfants, qui travaillent.
Véro – La Presse

VÉRO 1. Je suis une fille de 40 /ans,⁸²

VÉRO. 2,3. 40 ans

VÉRO 1,2,3,4 j'ai des enfants,

VÉRO 1,2,3 je travaille,

VÉRO 1,2,3,4 j'suis un peu essoufflée,

VÉRO 1. J'essaie à travers ça d'être *cute*,

VÉRO 2,3 *cute*

VÉRO 1, 2, 4 d'être en santé,

VÉRO 2,4 de faire à manger,

VÉRO 2,3,4 de m'habiller *cute*,

VÉRO 1. *Cute*

VÉRO 1, 2 et je me questionne sur la psychologie, pis l'éducation de mes enfants,

VÉRO 2,3,4 pis où est-ce que je m'en vais dans'vie...

VÉRO 1 où est-ce que je m'en vais dans'vie...

VÉRO 2,3,4. Mes intérêts, dans le fond, sont pas mal les mêmes que les filles de mon âge⁸³

⁸² Puisqu'il faut se lever, 2015

⁸³ La Presse, 2013

VÉRO 1. les filles de mon âge

VÉRO 4,2 qui ont des enfants, qui travaillent.

4 SUIVANTS EN CANON (S'ENTRECOUPANT LÉGÈREMENT L'UN SUR L'AUTRE) :

VÉRO 1. Mode

VÉRO 2. Beauté

VÉRO 3. Art de recevoir

VÉRO 4. Cuisine

VÉRO 2,3,4. Les / hommes

VÉRO 1. Les hommes. Parce qu'il y a une section homme.

VÉRO 2,3. Ça me ressemble,

VÉRO 2,3,4. tsé, je suis pas mal tout ça !⁸⁴

VÉRO 1. Je suis pas mal tout ça !

Dans les débris de la cuisine, Coralie et Louis se sont installés autour d'une table de pique-nique. Ils sortent des muffins de sacs en papier bruns et boivent des cafés Second Cup dans des verres en carton. Mireille entre, blonde et glamour.

MIREILLE. Quelle belle journée !

CORALIE. Papa, dis quelque chose.

LOUIS. J'adore tes cheveux !

CORALIE. Tu me niaises !

⁸⁴ Radio-Canada, 2016

MIREILLE. C'est vraiment *cute* ce que t'as choisi de mettre ! Tu vas être bien parce qu'il va faire très chaud...⁸⁵

Elle sort.

CORALIE. Voyons papa !

LOUIS. Ça lui va bien, non ?

CORALIE. Tu peux pas la laisser sortir arrangée d'même !

LOUIS. Est belle !

CORALIE. Est folle !

LOUIS. Coralie, je t'interdis de parler de ta mère comme ça.

CORALIE. Vous êtes malades !

Coralie rattrape Mireille dehors.

CORALIE. Maman, qu'est-ce que tu fais ?

MIREILLE. On dirait que j'apprends à me faire plus confiance pis à m'écouter plus. Je, je... je reconnais qu'on a une voix intérieure, ç'a d'l'air ben cliché, ben kétaine, tout ça, mais... parfois on... on a des signes, tsé, ça peut être un signe physique, ça peut être juste l'instinct, ça peut être : voyons pourquoi quand je pense à telle chose, à telle décision, je me sens pas bien, tsé, mais on dirait / qu'on écoute pas ça.⁸⁶

CORALIE. Ça serait pas mieux si tu rentrais te / reposer ?

MIREILLE. C't'un work in progress entre guillemets là parce que... je... je serais malhonnête de dire que du jour au lendemain j'ai commencé à écouter ma petite voix. Mais, il s'est passé des choses où... bon, où mon instinct aurait eu raison. Et j'ai décidé de faire plus confiance à ça. Ça pour moi, ça été une... ça été une

⁸⁵ Les Morisette & Moi, Épisode 8

⁸⁶ Châtelaine, 2010

révélation. Pis je pense, sans aucune prétention, que ça m'a rendue une personne meilleure. / Oui.

CORALIE. Moi... J'aimais mieux tes cheveux comme / avant.

MIREILLE. Je me suis brassée un peu, je trouve que ç... ça fait du bien ça. Je suis pas quelqu'un qui est confortable tout le temps assise à même place, la seule stabilité que je veux dans ma vie, c'est mon couple pis ma famille, le reste faut que ça bouge, faut que ça change.⁸⁷

CORALIE. Oui, viens te changer à'maison !

MIREILLE. Oui, je vais repeinturer la maison, le salon, je sais pas...⁸⁸

CORALIE. C'est ça, bonne idée !

Aidée de Coralie, Mireille entre dans la cuisine.

CORALIE. Assis-toi maman. J'texte grand-maman pis papa... Pis, ce qui serait le fun là, c'est que t'aïlles t'habiller comme normal, là.

MIREILLE. Moi, mes enfants, je veux qu'y restent heureux. Je voudrais qu'y restent heureux pis qu'ils aient le bonheur facile. Si t'as le bonheur facile dans'vie, / tu vas surmonter ben des affaires.⁸⁹

CORALIE. C'est d'la marde ton bonheur !

MIREILLE. Ha, ha, ha, arrête donc ma chatonne.⁹⁰

CORALIE. Je suis pas ta chatonne !

⁸⁷ Radio-Canada, 2015.

⁸⁸ Les Morissette & Moi, Épisode 2

⁸⁹ mamanpourelavie.com 2015

⁹⁰ Dis-moi tout, 2016

MIREILLE. On peut pas plaire à tout le monde, pis y'a des gens qui aiment pas ce qu'on fait pis faut juste apprendre à dire : ben regarde, je respecte ton opinion, pis moi je poursuis mon chemin.⁹¹

Louis entre.

Mireille claque des doigts. Démarre une musique de Lady Gaga.

Sur le beat, Mireille hoche d'abord la tête, tape du pied et claque des doigts. Soudain, elle entame très habilement une chorégraphie professionnelle.

Coralie reste glacée sur place.

Louis se joint à Mireille et danse avec énergie quoique un peu maladroitement.

Arrive Rachelle, qui se joint avec aisance à la chorégraphie.

Coralie claque des mains, ce qui fait instantanément cesser la musique. Mireille et Louis continuent de danser en amoureux dans le silence.

Mireille et Louis s'embrassent lascivement.

CORALIE. Wow ! Ça va faire là ! Qu'est-ce qui te prend maman ?

MIREILLE. Mon rôle, dans notre famille, c'est de mettre un peu de folie, un peu de fun !⁹²

LOUIS. Ben... c'est le fun.

MIREILLE. C'est vraiment, vraiment le fun !⁹³

LOUIS. Vraiment, vraiment le fun !

CORALIE. Mais, c't'une joke ! Papa, dis-moi que c'est une joke !

⁹¹ Dis-moi tout, 2016.

⁹² Marina Orsini, 2015.

⁹³ Dis-moi tout, 2016.

Mireille entraîne Louis vers la chambre à coucher.

MIREILLE. (*hors scène*) C'est l'heure de l'amour !⁹⁴

CORALIE. Je capote !

RACHELLE. Qu'est-ce que t'as contre le bonheur ? Ils ont l'air heureux, pour une fois, on va pas leur enlever ça. Le bonheur, faut le prendre quand il passe. Mme Tousignant, ma voisine d'à côté, tsé, elle te donnait des bonbons quand t'étais p'tite, sa fille, Isabelle, qui travaille en comptabilité, était super performante, a joggait tous les midis sur le Mont-Royal... En traversant l'avenue du Parc, bang, a s'est fait rentrée dedans par un chauffard. Morte sur le coup. 44 ans, c'est pas vieux. Pas eu le temps d'accomplir ses rêves. Ça passe vite une vie. Trop vite.

CORALIE. C'est pas une raison pour... pour... danser pis pas aller travailler, pis toute ça !!!

RACHELLE. Des fois, c'est ça qui reste de mieux à faire.

On sonne à la porte. Arrive une livraison d'une montagne de boîtes en cartons Amazon.

CORALIE. C'est quoi encore tout ça ?

Mireille sort de la chambre, suivi de Louis.

MIREILLE. Haaaaaa ! Malade !⁹⁵

CORALIE. Non. T'as pas commandé tout ça ?

MIREILLE. Je suis un peu bébelleuse, moi. Si y'a une nouvelle affaire, j'veux l'essayer.⁹⁶ Brosse démaquillante Clarisonic Smart Profile et Clinique Sonic System,

⁹⁴ En mode Salvail, 2015.

⁹⁵ En mode Salvail, 2015.

⁹⁶ Marina Orsini, 2015

Épilation lumière pulsée : Silk'n Flash & Go et Flash & Go Express, Hydratation avec ultra-sons : Mira-Skin Ultrasound, Microdermabrasion : Silk'n ReVit Microderm, Anti-âge technologie lumière : Silk'n FaceFx...

On dirait que j'ai la face figée tellement que je souris !⁹⁷ Je capote ben raide. Cette robe-là, est-ce que tu la veux dans le corail ou dans le turquoise ?⁹⁸

CORALIE. Je me sens vraiment, vraiment pas bien !

MIREILLE. Y'a aucun moment dans'vie où je me sens plus utile, pis aimée, pis importante, que quand je soigne mon enfant qui est malade la nuit.⁹⁹ Tout le monde mérite de recevoir au moins de l'amour.

RACHELLE. C'est ce que j'ai toujours dit !

MIREILLE. Y'a beaucoup de personnes âgées qui, malheureusement, vivent beaucoup de solitude, beaucoup d'isolement. Visitez une personne âgée de votre entourage. Allez prendre quelques minutes, une fleur, une petite boîte de chocolat, un câlin, quelque chose de tout simple mais qui pourrait vraiment leur faire plaisir. Ça peut changer la vie de cette personne-là.

RACHELLE. Ça me touche ce que tu dis.

MIREILLE. On va peut-être partir une grande chaîne d'amour pour nos aînés à qui on doit beaucoup, à qui on doit la vie, le respect, l'avancement de certaines causes, nos racines...¹⁰⁰

RACHELLE. Là, je suis fière d'être ta mère !

⁹⁷ Véro inc., 2013

⁹⁸ Je suis une maman, 2013

⁹⁹ mamanpourelavie.com 2015

¹⁰⁰ Parce que je l'aime, 2015

MIREILLE. J'ai toujours voulu être une mère. J'ai rencontré Louis, ç'a commencé tout de suite très très fort nous deux. On savait qu'on s'était trouvé et qu'on allait faire un bon bout ensemble pis y voulait des enfants pis moi aussi.¹⁰¹

LOUIS. C'est vrai !

MIREILLE. Faque on s'est dit bon, ben nous on va s'aimer, pis c'est comme ça qu'est arrivée...¹⁰²

LOUIS. Oui ! C'est comme ça qu'on t'a eu chaton !

CORALIE. Tu m'as jamais appelé chaton !

MIREILLE. Voyons donc chaton !

CORALIE. Appelez-moi pas chaton !

MIREILLE. Éduquer, transmettre des valeurs, rire, s'amuser ensemble, ben c'est ce qui me fait tripper dans le fait d'être parent. Et Louis et moi on se complète à merveille pour élever une famille, je pense que ça fonctionne bien, en tout cas c'est ce que j'aime me dire quand je regarde ma famille.¹⁰³

LOUIS. T'as raison... y'a de quoi être fier !

CORALIE. Papa...

MIREILLE. On fait tellement une bonne équipe à tous les niveaux, on se complète.¹⁰⁴

CORALIE. Papa... Faut que j'te parle ! ... Faut que j'te parle ! Maintenant !

¹⁰¹ Les Morisette & Moi, Épisode 5

¹⁰² Les Morisette & Moi, Épisode 5

¹⁰³ Les Morisette & Moi, Épisode 5

¹⁰⁴ Les Morisette & Moi, Épisode 5

LOUIS. Hein... ?

CORALIE. Y t'attendent à ton tournage...

LOUIS. J'suis occupée, là...

MIREILLE. Je t'aime. J't'aime vraiment fort !¹⁰⁵

LOUIS. Je t'aime ! (*À Coralie*) Tantôt !¹⁰⁶

Enlacés, Mireille et Louis retournent dans leur chambre à coucher.

RACHELLE. Vas te coucher ma chouette, ça va te faire du bien.

CORALIE. Je peux pas venir coucher chez toi ?

RACHELLE Faut que j'aille voir ma voisine d'en face. Je lui ai fait un pâté chinois. Est sous le choc. T'es au courant ? Son fils... Tsé, il allait au primaire avec ta mère. Mais lui il a fait un MBA, un PHD... Même âge que ta mère, pas vieux. Y'avait l'air au top ! Sauf, qu'y'a mal digéré son divorce, ses finances allaient pas bien, sa job le stressait, ses filles font de la mari... Y'a pu été capable de continuer. Y'a décidé d'en finir ! On sait plus comment élever nos enfants pour qu'ils traversent la vie. Je sais plus. Moi, ma vie, j'm'arrange avec. Faut pas lâcher. J'ai trouvé sur internet les 100 livres qu'il faut lire avant de mourir. J'en avais pas lu un. Faque j'en ai pour un p'tit bout avant de passer à travers. Fait commencer en quelque part. J'hésite entre l'œuvre complète de Proust ou Mme Bovary. Faut trouver son bonheur ! Bonne nuit ma chouette !

¹⁰⁵ Les Morisette & Moi, Épisode 9

¹⁰⁶ Les Morisette & Moi, Épisode 9

8. NOTRE VRAI SECRET

En robe de chambre, Mireille et Louis s'avancent vers le bain qui s'illumine de l'intérieur.

MIREILLE. Notre place, mettons, pour se dire notre vrai secret là : dans le spa. Le soir on va dans le spa, pis là on se conte notre journée...¹⁰⁷

LOUIS. Ouais !

MIREILLE. Pis là, des fois, si on a des décisions à prendre, on en parle là parce qu'on est plus relaxe, on est plus détendu, y'a moins de chance qu'on se chicane / dans ce temps là.

LOUIS. Ou qu'un enfant pop.

MIREILLE. Ou qu'un enfant, c'est ça ouais, donc on est tranquille on est dans notre intimité, dans notre spa, c'est ça notre secret...

Ils entrent dans le bain.

MIREILLE. On s'aime on est heureux on s'entend toujours bien on voit la vie de la même façon. C'est / magique !

LOUIS. Pareil, pareil

MIREILLE ET LOUIS. J'aime ce qu'on devient.¹⁰⁸

Mireille et Louis regardent leur reflet dans l'eau lumineuse.

¹⁰⁷ Les Morissette & Moi, Épisode 7

¹⁰⁸ Gala Artis, 2012

9. LE RÊVE

CORALIE. J'ai fait un rêve! Je me lève. Je vais dans la cuisine. C'est une nouvelle cuisine parfaite, pareil comme dans un magazine, pareil comme sur un site de décoration ! C'est beau. Trop beau. Tout est parfait. Bien éclairé. Blanc. Le comptoir est luisant, le frigo est en stainless, les armoires sont lisses, tout est immaculé, le plancher est chauffant. Ma mère est au centre. Elle sourit. Mon père est là aussi. Il sourit. Trop. Mes deux parents sourient en même temps. Ils font juste sourire. Mon père sourit, ma mère sourit.

Comme s'ils étaient heureux, heureux d'être là, heureux d'être ensemble, heureux d'être dans une cuisine blanche et immaculée.

Je me réveille en sueur. J'ai soif.

Je me lève. Je vais dans la cuisine. Tout est en ruine.

Mireille et Louis arrivent en robe de chambre. Louis guide Mireille qui a un bandeau sur les yeux.

LOUIS. Bon matin !¹⁰⁹ ...Aujourd'hui on vit ton rêve.¹¹⁰

Louis enlève le bandeau des yeux de Mireille.

MIREILLE. AIIIIIII (CRI AIGU) C'est donc ben beauuuuuuuu !!!! Ha c'est donc ben beau je me sens dans Pinterest !!! Ha c'est magnifique, ça fait pleurer !¹¹¹ T'es donc ben fin de faire ça pour moi.¹¹²

LOUIS. Je veux que tu sois bien, que tu sois heureuse...

¹⁰⁹ Les Morisette & Moi, Épisode 8

¹¹⁰ Les Morisette & Moi, Épisode 3

¹¹¹ Les Morisette & Moi, Épisode 1

¹¹² Les Morisette & Moi, Épisode 3

MIREILLE. J'vais pleurer ! Hey ça me fait capoter pour vrai. (*embrassant Louis*)
 Merci à toi, c'est toute grâce à toi !¹¹³

LOUIS. Faut ben qu'y ait des avantages à être marié avec moi.¹¹⁴

MIREILLE. Ça mérite une farandole !¹¹⁵

LOUIS. C'est, c'est excitant !¹¹⁶

MIREILLE. C'est donc ben le fun ! Super le fun ! Je capote, j'ai comme un feu
 d'artifices en dedans, mais voyons c'est ben que trop le fun !¹¹⁷

CORALIE. Maman ? Papa ?

LOUIS. (*à Coralie*) Viens ! On va vivre ça en famille¹¹⁸

CORALIE. J'ai soif.

MIREILLE. ...le sens de la famille, tsé, on se complimente beaucoup, ma mère a
 nous a élevés avec ça.¹¹⁹

Coralie ouvre les portes d'armoires.

CORALIE. Tout est vide !

¹¹³ Les Morisette & Moi, Épisode 9

¹¹⁴ Rétroiseur, 2018

¹¹⁵ Les Morisette & Moi, Épisode 3

¹¹⁶ Les Morisette & Moi, Épisode 8

¹¹⁷ Les Morisette & Moi, Épisode 3

¹¹⁸ Les Morisette & Moi, Épisode 1

¹¹⁹ Les Morisette & Moi, Épisode 5

MIREILLE. T'es bonne !

CORALIE. Maman ?

LOUIS. Elle a un grand, grand désir de rendre les gens heureux. T'a regardes aller là pis t'as juste le goût de faire comme hey moi je saute avec elle, je saute pis si on se noye, on va se noyer, mais ensemble.¹²⁰

CORALIE. Papa ?

LOUIS. Hey, t'es ben rendue bonne !¹²¹

CORALIE. Mais... j'ai rien fait !

LOUIS. Tu me fais rire !

MIREILLE. Es-tu fière de toi ?¹²²

LOUIS. Oui ? As-tu du fun ?¹²³

MIREILLE. Es-tu stressée ?

LOUIS. High five ! High five !

CORALIE. Non !

LOUIS. Laisse-moi pas comme ça...

MIREILLE. Moi je te conseille d'attacher tes cheveux...

CORALIE. Je veux...

¹²⁰ Les Morisette & Moi, Épisode 7

¹²¹ Les Morisette & Moi, Épisode 1

¹²² Les Morisette & Moi, Épisode 6

¹²³ Les Morisette & Moi, Épisode 6

MIREILLE. Il va faire très très chaud aujourd'hui.¹²⁴

CORALIE. Je veux sortir...

LOUIS. Dan la vie, vaut mieux avoir une attitude positive !

CORALIE. J'veux m'en aller !!!

MIREILLE. Je fais confiance à vie !¹²⁵

LOUIS. La vie, c'est une stratégie !¹²⁶

MIREILLE. C'est important de rester soi-même.¹²⁷

LOUIS. L'important c'est de gagner !

CORALIE. Arrêtez ! J'veux pu vous entendre, j'veux pu vous voir !!!

LOUIS. Le positif attire le positif !

CORALIE. Hey, vous me faites mal !!!

MIREILLE. Le sport c'est super important dans la vie de Louis et c'est une valeur qu'il essaie de transmettre à toute notre famille.¹²⁸

CORALIE. Non, je fais pus partie de votre famille !

LOUIS. Qui est le plus compétitif d'la famille ?

¹²⁴ Les Morissette & Moi, Épisode 8

¹²⁵ Marina Orsini, 2018

¹²⁶ Rétrovisseur, 2018

¹²⁷ La Presse, 2010

¹²⁸ Les Morissette & Moi, Épisode 2

CORALIE. Vous avez pas le droit !

LOUIS. Est-ce que t'es une championne ?

CORALIE. Lâchez-moi !!!

Mireille et Louis entraînent Coralie vers les armoires de la cuisine.

MIREILLE. Les mauvais perdants, j'trouve pas ça ben beau !

Ils la forcent à entrer dans les armoires et referment les portes qu'ils bloquent avec la table.

CORALIE. (*cognant sur la porte*) Laissez-moi sortir !!!

LOUIS. C'est qui le plus mauvais perdant ?

CORALIE. Sortez-moi d'ici !!!

MIREILLE ET LOUIS SIMULTANÉMENT *et cognement intermittent de Coralie :*

LOUIS Moi, je veux permettre à mon épouse d'être heureuse. / Moi je dois la garder heureuse et on trouve les moyens pour la garder heureuse.¹²⁹ J'aime ce qu'on devient. Dans une équipe, t'as pas le choix de faire confiance aux autres. C'est important dans vie...¹³⁰ Ce que j'aime pas, c'est quand il y a pas d'effort, ça en général dans vie... Si tu donnes ton effort, va finir par y avoir un résultat, si tu te force pas, t'as pas de chance de réussir. C'est important dans vie, pis ça te suit tout le temps dans vie peu importe ton domaine

MIREILLE Dans la vie y'a des hauts, y'a des bas, y'a des bons coups et des moins bons coups. Notre job de parents, c'est de s'unir pis de s'entendre entre nous.¹³¹ Moi, j'ai compris dans vie que j'haïssais ça m'entraîner. Mais qui fallait que j'le

¹²⁹ Les Morisette & Moi, Épisode 2

¹³⁰ Les Morisette & Moi, Épisode 2

¹³¹ Les Morisette & Moi, Épisode 7

fasse pour être en forme ! Moi, je pense que quand on est enfant faut garder la notion de plaisir, dans tout, tout, tout... C'est correct de pas aimer ça. Mais je pense que c'est important que ça fasse partie de notre routine pis de notre hygiène de vie. C'est bon pour toute, c'est bon pour ta posture, c'est bon pour ta santé, t'es plus fort pour lutter contre toutes sortes de microbes, c'est bon en général, c'est bon pour la tête aussi.

MIREILLE Moi j'ai le bonheur assez facile, des fois trop... parce que des fois, c'est fatigant ça... Je touche du bois... Ça va bien. Je... J'ai pas tout, mais pas loin...¹³²

On entend le grondement de plus en plus puissant du bain jacuzzi. De l'eau se met à déborder et à inonder la cuisine. Mireille et Louis vont vers le bain, laissant Coralie seule dans l'armoire.

CORALIE. Laissez-moi pas toute seule ! Laissez-moi pas toute seule !

¹³² On prend toujours un train, 2011

10. ALLER LOIN

Mireille et Louis approchent de leur bain qui bouillonne, gronde et déborde.

LOUIS. Ce que je voulais, tsé, ce que je voulais laisser... Je voulais accomplir des affaires, moi je veux accomplir les choses.¹³³

MIREILLE. Tu voulais réussir !

LOUIS. Moi, j'aurais pu réussir dans différents domaines, plus qu'un domaine... Si j'avais décidé un jour que je devais travailler dans le monde de la ventilation, je te dis, j'aurais réussi !

MIREILLE. Ce qu'on aime dans le fond c'est essayer des affaires, innover, créer et repousser nos propres limites, oui.¹³⁴

LOUIS. On va arriver à la fin de nos vies, tsé quand je parle de créer des choses que...¹³⁵

MIREILLE. Laisser des choses...

LOUIS. ...de laisser quelque chose, tsé, j'espère que c'est pas juste vide pis que ça finit quand les gens ferment leur télé, qu'il reste de quoi...

MIREILLE. Faut qu'on laisse quek chose de vrai...¹³⁶

Mireille et Louis se regardent.

MIREILLE. Vraiment, tu vieillis très bien !¹³⁷

¹³³ Rétrovisseur, 2018

¹³⁴ Les Morissette & Moi, Épisode 3

¹³⁵ Rétrovisseur, 2018

¹³⁶ Les Morissette & Moi, Épisode 1

¹³⁷ Rétrovisseur, 2018

LOUIS. Vieillir ça me tue ! J'aime pas ça !

MIREILLE. C'est le vieillissement physique qui te fait le plus peur ou être dépassé ?

LOUIS. J'ai croisé beaucoup de gens que j'admiraient énormément, pis qui arrivent à un point dans leur carrière, pis là tu fais comme Haaa, non, nooon...

MIREILLE. Il l'a pus.

LOUIS. Il l'a pus... yé dépassé. Yé vieux. Pis ça... ça me fait peur... ça me fait tellement peur.

MIREILLE. Je veux qu'on aille plus loin, je veux qu'on sorte de notre zone de confort.¹³⁸

LOUIS. On a une super belle relation !

MIREILLE. On est tellement plus loin de ce que moi je rêvais !¹³⁹

LOUIS. On est rendu au premier but mon amour, on n'a pas fait le tour des buts !¹⁴⁰

MIREILLE. Y'a un sentiment assez indescriptible et grisant de dire, hey, on se prend par la main, pis à go, on saute.¹⁴¹

LOUIS. On va tu être capable ?¹⁴²

MIREILLE. Ben oui, on va être capable !

¹³⁸ Les Morisette & Moi, Épisode 3

¹³⁹ Les Morisette & Moi, Épisode 8

¹⁴⁰ Les Morisette & Moi, Épisode 3

¹⁴¹ Ça finit bien la semaine, 2015

¹⁴² Les Morisette & Moi, Épisode 7

LOUIS. Pis si on se noye, on va se noyer, mais ensemble.

MIREILLE. J'ai à peu près 52 *gloss*, toutes dans les teintes de Corail.¹⁴³

*Mireille et Louis se prennent par la main et sautent dans le bain.
Ils disparaissent sous l'eau.*

¹⁴³ 7 jours, 2012

11. CORAIL

CORALIE. J'attends... J'attends d'être remplacée par la fille parfaite.

Je suis *stand-in*.

Je vais pas jouer dans le film.

Je suis juste là pour qu'on ajuste les éclairages. Je suis un corps qui occupe l'espace.

Pendant que je prends la lumière, une autre fille se fait maquiller.

Corail, c'est son *gloss* préféré.

NOIR

ANNEXE 2
SOURCES MÉDIATIQUES CITÉES DANS
VÉRO ET MOI

7 jours TV (2012, 17 octobre). *Lancement Livre Belles* [Vidéo en ligne]. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=BuwPtPZRpbY>

Allo Vedettes. (2014, 29 mars). Vol. 33 No 06. p. 7.

Allo Vedettes. (2013, 21 décembre). Vol. 32 No 25. p. 7.

Arcand, P. (anim.), Cloutier, V. (invitée) (2015, 19 novembre). *Puisqu'il faut se lever*. 98,5 FM.

Association des établissements privés conventionnés (2015, 18 décembre). *#ParceQueJeLaime – Véronique Cloutier & Marie-Soleil Michon* [Vidéo en ligne]. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=5Gp70ZWvBEE>

Bazzo.tv (2010, 25 mars). [Série télévisée, Télé-Québec]. Montréal, Les Productions Bazzo Bazzo. Saison 4, épisode 256.

Ça finit bien la semaine (2015, 20 novembre). TVA.

Cassivi, M. (2010, 3 avril). *Véro fille publique*. La Presse. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/arts/television/201004/03/01-4267119-vero-fille-publique.php>

Châtelaine (2010, 2 novembre). *Femmes de parole – Véronique Cloutier* [Vidéo en ligne]. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=XfM0UqmdxHU>

Châtelaine (2012, février). *Véro*. p. 77.

Cloutier, V. (anim.). *Véronique et les Fantastiques*. (2019, 7 février). 107,3 Rouge.

Dis-moi tout (2016, 17 février). Saison 4, épisode 64 – Véronique Cloutier. Télé-Québec. Montréal : Pamplémousse Média.

Dompierre, V. (2013, 9 octobre). *Véronique Cloutier : authentique*. Canalvie.com. Récupéré de <https://www.canalvie.com/nouvelles/veronique-cloutier-authentique-1.1330187>

En mode Salvail (2015, 28 septembre). V télé. Récupéré de http://vtele.ca/videos/en-mode-salvail/veronique-cloutier-et-sugar-sammy_85839.php

En mode Salvail (2015, 17 novembre). V télé. Récupéré de http://vtele.ca/videos/en-mode-salvail/veronique-cloutier-et-sugar-sammy_85839.php

Gala Artis (2010, 25 avril). Véronique Cloutier – Personnalité de l'année [Vidéo en ligne]. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=6fqHjXtDvWg>

Gala Artis (2012, 22 avril). Véronique Cloutier – Personnalité de l'année 2012 [Vidéo en ligne]. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=j4tMXURXq4I>

Gala MetroStar 2002 :

Massé, I. (2002, 18 mars). Deux femmes en or aux oiseaux. La Presse, p. c1. ET

Zeller, P. (2002, 17 mars). Gala MetroStar : Marc Labrèche, Véronique Cloutier et

Sophie Lorain personnalités de l'année. tvnouvelles.ca. Récupéré de <https://www.tvnouvelles.ca/2002/03/17/gala-metrostar-marc-labreche-veronique-cloutier-et-sophie-lorain-personnalites-de-lannee>

Je suis une maman (2013, 17 mars). *Extrait d'entrevue avec Véronique Cloutier* [Vidéo en ligne]. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=0Ty-pQtAaiE>

Journalmetro.com (2009, 16 avril). *Style de star avec Véronique Cloutier*. Récupéré de <https://journalmetro.com/art-de-vivre/tendances/49922/style-de-star-avec-veronique-cloutier/>

La grande aventure de la télévision (2002). Société Radio-Canada.

Lapresse.ca (2013, 18 septembre). *Lancement du magazine Véro* [Vidéo en ligne]. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/videos/arts/201309/18/46-1-lancement-du-magazine-vero.php/be6b385abf5441b589cd4a057c29ae0c>

Léonard, S. (2015). *Miroir, miroir : vivre avec son corps : un recueil de 30 témoignages*. Montréal : Éditions La Semaine.

Mamanpourelavie.com (2015, 22 juin). *Véronique Cloutier dans son quotidien* [Vidéo en ligne]. Récupéré de <https://www.mamanpourelavie.com/videos/video/11427-veronique-cloutier-dans-son-quotidien.html>

Les Morissette & Moi : épisodes 1 à 9 (2017-2018). [Série télévisée, ici TOUT.TV]. Montréal : KOTV.

Marina Orsini (2015). Épisode du 23 novembre 2015. Ici Radio-Canada.

Marina Orsini (2018). Épisode du 13 novembre 2018. Ici Radio-Canada.

On prend toujours un train pour la vie. (2011, 4 septembre). Société Radio-Canada.

Pogonat, C. (2013-2014). *Sous les étoiles (Gros plan sur la célébrité)*. Épisode 4 : *Star inc.* Radio-Canada Première.

Radio-Canada (2016, 24 février). *Alliance entre Véronique Cloutier et ICI Tou.tv*. Récupéré de <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/767036/veronique-cloutier-television-toutv-retour>

Radio-Canada (2015, 13 février). *Cinq minutes avec Véronique Cloutier* [Vidéo en ligne]. Récupéré de <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/706810/cinq-minutes-veronique-cloutier>

Rétroviseur (2018). Saison 2, épisode 7 : Louis Morissette [Tout.tv]. Montréal : KOTV.

Véro inc. (2013). Docufeuilleton en 3 émissions d'une heure. Canal Vie. Montréal : KOTV.

BIBLIOGRAPHIE

Adorno, W. (1995). *Théorie esthétique*. Paris : Klincksieck.

Ahmed, S. (2016). Losing Confidence. *Feministkilljoys*. Récupéré de <https://feministkilljoys.com/2016/03/01/losing-confidence/>

Al-Saji, A. (2014). A Phenomenology of Hesitation : Interrupting Racializing Habits of Seeing. *Living Alterities : Phenomenology, Embodiment, and Race*. State University of New York Press. p. 133-172. Récupéré de <https://philpapers.org/archive/ALSAPO-3.pdf>

Aschoff, N. (2015). *The New Prophets of Capital*. New York : Verso.

Baillargeon, S. (2013, 10 octobre). Sa vie comme franchise : Véro inc. ou Véronique Cloutier comme marque. *Le Devoir*. Récupéré de <https://www.ledevoir.com/culture/ecrans/389636/sa-vie-comme-franchise>

Barthes, R. (2014). *Mythologies*. Paris : Éditions du Seuil. (Œuvre originale publiée en 1957).

Baudrillard, J. (1981). *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée.

Bazzo, M.-F. (2016, 1^{er} mars). Je ne suis pas féministe, moi non plus. *BazzoMAG*. Récupéré de <https://www.facebook.com/notes/bazzotv/je-ne-suis-pas-feministe-moi-non-plus/958742320841176>

Bian, L., Leslie, S.-J. et Cimpian, A. (2017). Gender stereotypes about intellectual ability emerge early and influence children's interests. *Science*, 355 (6323), 389-391. Récupéré de <http://science.sciencemag.org/content/355/6323/389>

Bissonnette, S. et Hayeur, I. (2016). *La place des créatrices dans les postes clés de création de la culture au Québec*. Montréal : Réalisatrices équitables. Récupéré de <https://realisatrices-equitables.com/wp-content/uploads/2016/06/rapport-la-place-des-creatrices-12-juin-2016.pdf>

Boulanger, L. (2016, 26 septembre). Théâtre : le plafond de verre des femmes. *La Presse*. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/arts/spectacles-et-theatre/theatre/201609/26/01-5024511-theatre-le-plafond-de-verre-des-femmes.php>

Bourgault-Côté, G. (2019, 6 novembre). Des quotas pour atteindre la parité au théâtre. *Le Devoir*. Récupéré de <https://www.ledevoir.com/culture/566362/theatre-des-quotas-pour-atteindre-la-parite>

Bretécher, C. (1975). *Les frustrés 2*. Paris : Fleuve noir.

----- (1978). *Les frustrés 3*. Paris : Fleuve noir.

Britt, F. (2019). *Les retranchées*. Montréal : Atelier 10.

Casselot, M.-A. (2018). Pour une phénoménologie féministe du doute. *Philosopher en féministes*, 31(2), 71-87. Récupéré de <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.7202/1056242ar>

Cassivi, M. (2016, 24 septembre). Constellation Bazzo. *La Presse*. Récupéré de http://plus.lapresse.ca/screens/0f86a11c-d602-4e5d-98ba-d9fb36c620c0%7C_0.html

Collard, N. (2013, 18 août). Marie-France Bazzo : la fille du matin. *La Presse*. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/arts/201308/17/01-4680812-marie-france-bazzo-la-fille-du-matin.php>

Comment, B. (2015). L'énergie du vivant. Dans *Le Monde, hors série, Roland Barthes, l'inattendu* (p. 6-19). Paris : Société éditrice du Monde.

Delvaux, M. (2019). *Le boys club*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.

Desjardins, C. (2004, 21 décembre). *42 mois de prison pour Guy Cloutier*. *La Presse*. p. A1.

Dubé, C. (2019, décembre). 30 ans après la tuerie de Polytechnique : une survivante toujours debout. *Châtelaine* (Montréal). 60(7), 38-39. Récupéré de <https://fr.chatelaine.com/societe/30-ans-apres-polytechnique-une-survivante-toujours-debout/>

Ellis, C. et Bochner, A.P. (2000). Autoethnography, Personal, Narrative, Reflexivity. *Handbook of Qualitative Research*. Denzin, N.K. et Lincoln, Y.S. (Dir.). Thousands Oaks : Sage. p. 739-743.

Festraëts, M. (2009, 19 mars). Claire Bretécher : « Je suis raisonnablement misanthrope ». *L'Express*. Récupéré de https://www.lexpress.fr/culture/livre/claire-bretecher-je-suis-raisonnablement-misanthrope_748050.html

Fiske, J. (1989). *Understanding Popular Culture*. Boston : Unwin Hyman.

Fortin, S. (2006). Apports possibles de l'ethnographie et de l'autoethnographie pour la recherche en pratique artistique. Dans *La recherche création : Pour une*

compréhension de la recherche en pratique artistique. Gosselin, P. et Le Coguiec, E. (dir.) Montréal : Presses de l'Université du Québec. p. 97-109.

France culture. (2016). Claire Bretécher, la meilleure sociologue de France. Récupéré de <https://www.franceculture.fr/conferences/bibliotheque-publique-dinformation/claire-bretecher-la-meilleure-sociologue-de-france>

Galipeau, S. (2019, 7 avril). Chantier féministe à Espace Go : femmes de théâtre, unissez-vous. *La Presse*. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/arts/theatre/201904/06/01-5221178-chantier-feministe-a-espace-go-femmes-de-theatre-unissez-vous.php>

Gill, R., Orgad, S. (2015). The Confidence Cult(ure). *Australian Feminist Studies*, 30(86), 324-344. Récupéré de <https://doi.org/10.1080/08164649.2016.1148001>

----- (2017). Confidence culture and the remaking of feminism. *New Formations : a journal of culture/theory/politics*, 91, p. 16-34.

Gosselin, P. et Le Coguiec, E. (2006). La recherche création : Pour une compréhension de la recherche en pratique artistique. Presses de l'Université du Québec. p. 21-31 ; 77-85.

Gosselin, P. et Laurier, D. (Dir.) (2004). *Tactiques insolites. Vers une méthodologie de recherche en pratique artistique*. Montréal : Guérin.

Granata, A. (2016, 22 septembre). Réalisatrices en publicité : l'heure au « réajustement » ? *Infopresse*. Récupéré de <https://www.infopresse.com/article/2016/9/22/realisatrices-en-publicite-1-heure-au-reajustement>

Harvey, V. (2019, automne). Ode à la prise de parole. *Véro*, (20), p. 29-34.

Kantor, J. et Twohey, M. (2017, 5 octobre). Harvey Weinstein Paid Off Sexual Harassment Accusers for Decades. *The New York Times*. Récupéré de <https://www.nytimes.com/2017/10/05/us/harvey-weinstein-harassment-allegations.html>

Lachapelle, J. (2019, 4 décembre). Tuerie de Polytechnique, 30 ans plus tard : dire les mots qui avaient été tus. *La Presse*. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/actualites/201912/03/01-5252300-tuerie-de-polytechnique-30-ans-plus-tard-dire-les-mots-qui-avaient-ete-tus.php>

Lehmann, H.-T. (2002). *Le théâtre postdramatique*. Paris : L'Arche.

Léonard, S. (2015). *Miroir, miroir : vivre avec son corps : un recueil de 30 témoignages*. Montréal : Éditions La Semaine.

Lepage, G. (2019, 13 novembre). « Ok boomer » ou la lutte des générations. *Le Devoir*. Récupéré de <https://www.ledevoir.com/societe/566847/ok-boomer>

L'équipe de rédaction. (2018, 9 octobre). Femmes en créa : déjouer les réflexes. *Infopresse*. Récupéré de <https://www.infopresse.com/dossier/2018/10/9/femmes-en-crea>

L'équipe de rédaction. (2019, 5 mars). 5 questions sur l'égalité à Marie-France Bazzo. *Gazette des femmes*. Récupéré de <https://www.gazettedesfemmes.ca/14747/marie-france-bazzo/>

Lortie, M.-C. (2015, 14 juin). À table avec Marie-France Bazzo : Bazzo Journal. *La Presse*. Récupéré de http://plus.lapresse.ca/screens/ccdd3895-65ea-4e6d-b058-c52fc65fafb2__7C__0.html

Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Plon.

Lipovetsky, G. (1983). *L'ère du vide : essais sur l'individualisme*. Paris: Gallimard.

----- et Serroy, J. (2013). *L'esthétisation du monde*. Paris : Gallimard, Hors série Connaissance.

Martel, P. et Paris, M. (1989, septembre). Je vis ma cliptomanie, une entrevue avec une vidéaste. *Croc*, No 122, p. 51. Montréal : Ludcom inc.

Morin, M.-C. (2013, 21 septembre). Véro, la marque. *Les Affaires*. Récupéré de <https://www.lesaffaires.com/archives/generale/vero-la-marque/561590>

Navarro, P. (2019, 3 décembre). Polytechnique, 30 après. *La Presse*. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/debats/opinions/201912/02/01-5252104-polytechnique-30-ans-apres.php>

Pasamonik, D. (2015, 27 novembre). Claire Bretécher, grande dame de la BD française, deux fois exposée à Paris. *ActuaBD*. Récupéré de <https://www.actuabd.com/Claire-Bretecher-grande-dame-de-la-BD-francaise-deux-fois-exposee-a-Paris>

Petrowski, N. (2013, 21 octobre). Les limites de Véro Inc. *La Presse*. Récupéré de <https://www.lapresse.ca/debats/chroniques/nathalie-petrowski/201310/19/01-4701434-les-limites-de-vero-inc.php>

Picketty, T. (2014). *Capital in the Twenty-First Century*. Cambridge, MA : Balknap Press.

Pollitt, K. (1991, 7 avril). Hers ; The Smurfette Principle. *The New York Times Magazine*. Récupéré de <https://www.nytimes.com/1991/04/07/magazine/hers-the-smurfette-principle.html>

Rabagliati, M. (2019). *Paul à la maison*. Montréal : la Pastèque.

Roudière, L. (2015, 30 avril). Claire Bretécher : 50 ans de BD et toujours dans sa bulle. *Causette.fr*. Récupéré de <https://www.causette.fr/le-mag/lire-article/article-1192/claire-bretecher-50-ans-de-bd-et-toujours-dans-sa-bulle.html>

Saint-Hilaire, J.-C. (1980). Bande phalocrate ? Mais voyons... *Intervention*, (7), 30-33. Récupéré de <https://id.erudit.org/iderudit/57583ac>

Sauvageot, A. (2007). *Sophie Calle, l'art caméléon*. Coll. «Perspectives critiques». Paris : Presses universitaires de France.

Schwartzbrod, A. (2013, 25 avril). Le « capitalisme artiste » ne fait pas le bonheur. *Libération*. Récupéré de https://www.liberation.fr/futurs/2013/04/25/le-capitalisme-artiste-ne-fait-pas-le-bonheur_899049

Servin, L. (2012, 8 mars). Claire Bretécher, une femme d'exception. *Association Artemisia, pour la promotion de la bande dessinée féminine*. Récupéré de <https://associationartemisia.wordpress.com/2012/03/08/claire-bretecher-une-femme-dexception/>

Szirniks, T. (2019, 7 mars). Au New York Times, la spécialiste des questions d'égalité voit un « changement » depuis #MeToo. *La Presse*. Récupéré de

<https://www.lapresse.ca/arts/medias/201903/07/01-5217335-lexperte-des-questions-degalite-au-times-voit-un-changement-depuis-metoo.php>

Tremblay, O. (2019, 7 novembre). Ébranler les colonnes du temple, retour sur le chantier théâtral pour la parité. *Le Devoir*. Récupéré de <https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/566425/ebanler-les-colonnes-du-temple>

Wall, S. (2006). An Autoethnography on Learning about Autoethnography. *International Journal of Qualitative Methods*, 5(2). Récupéré de <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.1177/160940690600500205>

Young, I. M., (1980). Throwing like a girl : A Phenomenology of Feminine Body Comportment Motility and Spatiality. *Human Studies*, 3(2), 137-156. Récupéré de <https://www.jstor.org/stable/20008753>